







Université du Québec  
à Rimouski

***COURBES, SUIVI DE PERFORMATIVITÉS RELEVANT DE  
VARIATIONS QUEERS ET LESBIENNES CHEZ MAGGIE  
NELSON ET ANNE ARCHET***

Mémoire de recherche-crédation présenté  
dans le cadre du programme de maîtrise en lettres  
en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

PAR

© MARION SZYMCZAK

Septembre 2023



**Composition du jury :**

**Anne Martine Parent, présidente du jury, UQAC**

**Kateri Lemmens, directrice de recherche, UQAR**

**Pierre-Luc Landry, examinateur externe, University of Victoria**

Dépôt initial le 22 juin 2023

Dépôt final le 17 septembre 2023



UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI  
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

## RÉSUMÉ

Ce mémoire est composé d'un volet création et d'un volet recherche.

*Courbes* est composé de textes plus ou moins longs et fragmentés, et a pour thèmes principaux les corps, l'intime, le sexe, le plaisir, l'érotique, le pornographique, les réflexions, les idées qui rythment un parcours queer lesbien et ses événements marquants. Ce volet création propose un éclatement maximal du sujet queer lesbien. *Courbes* reprend des éléments autothéoriques et fait part d'une expérience queer lesbienne afin de mettre à mal l'invisibilité des lesbiennes.

La partie recherche a pour question principale la suivante : comment les subjectivités queers peuvent-elles s'écrire ? Nelson, dans *Les Argonautes* et, Archet, dans *Le carnet écarlate : fragments érotiques lesbiens*, se positionnent en tant que sujet refusant l'hétéronormativité et ses présupposés. Toutes deux se pensent et se performant en dehors des normes littéraires et hétéropatriarcales.

Ce travail a pour méthodologie l'application du queer (Butler, Sedgwick, Bourcier) et du queer en littérature (Landry, Noël, Preciado). Il est porté par l'hypothèse qu'il faut se défaire des normes littéraires, jouer avec elles afin de pouvoir donner naissance à de nouveaux discours et à de nouvelles formes littéraires, rendant compte, ici, de réalités queers et lesbiennes.

Le queer dans *Les Argonautes* se situe au niveau de la forme textuelle, l'autothéorie et des réflexions de Nelson sur l'écriture, des thèmes abordés, l'hétérocisnormativité, la sexualité, la transition de genre, la famille, le quotidien et les enjeux queers de l'autrice (Butler, Sedgwick, Landreville) et de la bienveillance, l'attention à l'autre, le *care* avec lesquels ces thèmes sont abordés (Rigaud, Gilligan).

En plus des théories queers précédemment nommées, les concepts de continuum lesbien (Rich), de postpornographie (Bourcier), du système de hiérarchie sexuelle (Rubin) et d'agentivité des femmes dans leur sexualité (Lavigne, Le Blanc Elie et Maiorano) ont servi à l'étude du texte d'Archet. Le queer lesbien se situe du côté de l'autrice, de la maison d'édition, du public cible, des personnages du carnet, dans la multiplicité des pratiques sexuelles des personnages et dans la ridiculisation des institutions.

Une dernière brève partie fait le lien entre les parties création et recherche et mon processus créatif.

Mots-clés : queer, lesbienne, autothéorie, érotique, postpornographie, performativité.



## ABSTRACT

This memoir consists in a creation composition and a research component.

*Courbes* is composed of fragmented texts of varying lengths. It has for main themes bodies, intimacy, sex, pleasure, erotica, pornographic, reflections, thoughts which punctuate a lesbian queer journey and its significant events. This creation section proposes a maximal splitting of the queer lesbian subject. *Courbes* is composed of autotheoretical elements and shares a queer lesbian experience in order to fight the invisibility of lesbians.

The research part asks the main question: how can queer subjectivities be written ? Nelson, in *Les Argonautes* and, Archet, in *Le carnet écarlate : fragments érotiques lesbiens*, stand themselves as refusing heteronormativity and its presuppositions. Both think and perform outside the literary and heteropatriarchal norms.

The methodology of this work is based on the application of queer (Butler, Sedgwick, Bourcier) and queer in literature (Landry, Noël, Preciado). In order to awaken new discourses and literary forms that relate the queer and lesbian realities, the imperative of untangling oneself from the literary norms, and to play with them, is the hypothesis at the core of this work.

The queer in *Les Argonautes* is in the textual form, the autotheory and Nelson's reflections on writing, the themes addressed, heterocisnormativity, sexuality, gender transition, family, everyday life and the queer issues of the author (Butler, Sedgwick, Landreville) and kindness, concern for the other, care with which these themes are approached (Rigaud, Gilligan).

In addition to the queer theories previously named, the concepts of the lesbian continuum (Rich), the postpornography (Bourcier), the sexual hierarchy system (Rubin), and women's agentivity in their sexuality (Lavigne, Le Blanc Elie, and Maiorano) were used to analyze Archet's text. The lesbian queer is positioned based on the author's, the publishing house's, the target public's and the characters' notebook's identities but also on the multiplicity of the characters' sexual practices and in the derision of the institutions.

A final brief segment connects *Courbes'* creative process to the research component.

Keywords: queer, lesbian, autotheory, erotica, postpornography, performativity.

## **REMERCIEMENTS**

La réalisation de ce mémoire de maîtrise a été rendue possible grâce à l'aide financière du Fonds québécois de recherche sur la société et la culture (FQRSC).

Je tiens à remercier ma directrice Kateri Lemmens qui a toujours cru en ce projet de maîtrise. Merci de m'accompagner dans la création littéraire depuis ma première session au baccalauréat.

Merci à mes adelpes pour leur soutien sans faille. On avance ensemble. On ne laisse personne derrière.

Merci M.

Merci A.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	vi
ABSTRACT.....	vii
REMERCIEMENTS .....	viii
TABLE DES MATIÈRES.....	ix
VOLET RECHERCHE .....	1
INTRODUCTION.....	2
CHAPITRE 1 DEUX UNIVERS SIMILAIRES, LES DÉFINITIONS GLOBALES.....	5
1.1 CONTEXTE ET RÉFLEXIONS FÉMINISTES, QUEERS ET LITTÉRAIRES.....	5
1.2 LE QUEER PAR ÈVE KOSOFSKY SEDGWICK.....	8
1.3 LE SPECTRE QUEER LESBIEN .....	10
1.4 BUTLER ET LA PERFORMATIVITÉ DU GENRE.....	12
1.5 LE QUEER EN LITTÉRATURE .....	14
CHAPITRE 2 ANALYSE DU DISCOURS DE NELSON DANS <i>LES ARGONAUTES</i> .....	20
2.1 L'AUTO THÉORIE ET NELSON.....	20
2.2 EXPLORATION DES <i>ARGONAUTES</i> .....	22
CHAPITRE 3 ANALYSE DU DISCOURS D'ARCHET DANS <i>LE CARNET ÉCARLATE</i> .....	34
3.1 LA FICTION ET LA FONCTION AUCTORIALE CHEZ ARCHET .....	34
3.2 ARCHET ET LE CONTINUUM LESBIEN .....	36
3.3 STRUCTURE DU CARNET ÉCARLATE.....	37
3.4 PORNOGRAPHIE ET POSTPORNOGRAPHIE .....	40

3.5	LIBERTÉ ET ANARCHIE DANS LES PRATIQUES SEXUELLES DES PERSONNAGES .....	43
3.6	LES INTROUVABLES DANS LA PORNO <i>MAINSTREAM</i> .....	45
	VOLET CRÉATION .....	48
	MAÎTRISE LA FIN .....	49
	<i>COURBES</i> .....	53
	CONCLUSION .....	129
	BIBLIOGRAPHIE ET OUVRAGES CONSULTÉS .....	134

## **VOLET RECHERCHE**

## INTRODUCTION

Le sujet lesbien reste encore très minoritaire dans les productions queers ainsi que dans les études qui lui sont consacrées. Les articles traitant des publications avec un sujet lesbien dans des revues littéraires ou dans des ouvrages spécifiques sur les productions queers sont toujours bien peu nombreux. La « lesbienne » en littérature, queer ou non, reste marginale, refoulée, ignorée ou, lorsqu'elle est tout de même représentée, véhicule souvent de nombreux clichés homonormatifs.

D'un point de vue personnel, durant mes études au cégep, pendant mon DEC en littérature, ensuite à l'UQAR au baccalauréat en lettres, comme à la maîtrise, je n'ai jamais eu à lire d'autrices lesbiennes ou de textes qui présentaient des personnages lesbiens. C'est pour mettre à mal l'invisibilité des lesbiennes ainsi qu'au manque de leurs représentations queers et, par la même occasion, pour contribuer à l'élargissement de la production queer francophone, que je m'intéresse à la question suivante dans mon mémoire : comment les subjectivités queers peuvent-elles s'écrire ?

En création, je suis convaincu qu'il faut créer de nouvelles formes et, de nouveaux discours queers pour rendre compte de subjectivités, de réalités, d'identités et de sexualités qui demeurent invisibles, reléguées à la marge, ignorées et inconnues. Pour la partie création de ce mémoire, j'ai écrit *Courbes*. Ce projet est composé de textes plus ou moins longs et fragmentés, et a pour thèmes principaux les corps, l'intime, le sexe, le plaisir, l'érotique, le pornographique, les réflexions et les idées qui rythment un parcours queer lesbien et ses événements marquants. Mes textes proposent et performant un éclatement maximal du sujet queer lesbien et des exemples de sorties possibles de l'hétérosocialité. *Courbes* reprend des éléments autothéoriques et fait part d'une expérience queer.

Les deux autrices de mon corpus principal, Maggie Nelson et Anne Archet, respectivement avec *Les Argonautes* et *Le carnet écarlate*, se positionnent en tant que sujet refusant l'hétéronormativité et ses présupposés. Elles se pensent et se performent en dehors des normes littéraires et hétéropatriarcales. Leurs discours sont tellement forts, intelligents, résistants et fertiles qu'ils donnent naissance à des formes d'écriture inédites.

Ainsi, dans le volet recherche, je m'intéresse à la création et à la performance de nouveaux discours servis dans de nouvelles formes littéraires pouvant rendre compte des univers queers et de leurs représentations lesbiennes dans *Les Argonautes* et *Le carnet écarlate*. Comment se manifeste le queer dans ces deux textes ? Quelles sont leurs similitudes et leurs particularités ?

De mon point de vue, l'application du queer est la meilleure façon de renouveler la création et le savoir littéraires en dehors des règles normatives, quelles qu'elles soient, ainsi que d'adopter une posture d'écoute et d'accueil non oppressive, libre et respectueuse de n'importe quel être humain, de sa subjectivité, de sa vulnérabilité et de son agentivité.

Je propose une vision du queer lesbien en me basant sur un assortiment des textes de Sedgwick, Butler, Drouin, Preciado, Bourcier, Wittig, Rich et Rubin que j'applique dans ma création ainsi que dans ma proposition des lectures queers du fonds et de la forme des œuvres de Nelson et d'Archet. J'envisage le queer et le lesbianisme comme des spectres — le spectre du lesbianisme pouvant se superposer, s'imbriquer, se fondre, ou non, au spectre queer. Je vois le spectre queer comme immense, pouvant regrouper divers spectres d'identités, de sexualités, de pratiques sexuelles, de genres, d'actions, etc., en réponse à l'hétérosocialité et l'hétéronormativité. Cette vision spectrale est à mieux expliciter, sans pour autant trop la définir afin de ne pas recréer une étiquette normative, oppressante et excluante.

Dans un premier temps, les notions s'appliquant aux deux ouvrages du corpus seront présentées : le queer (Sedgwick), le spectre queer lesbien (Drouin), la performativité du genre (Butler), le queer en littérature (Noël, Landry, Morin Lessard) et ses constituants

comme le jeu au niveau de la forme, des personnages et de l'écriture et la posture de l'auteurice prédominante dans l'autothéorie (Preciado, Desruisseaux) comme pour construire une fiction et une fonction auctoriale (Monjour).

Dans un second temps, j'analyserai les œuvres de mon corpus dans deux chapitres distincts en me basant sur des notions s'appliquant plus spécifiquement aux *Argonautes* comme l'autothéorie (Preciado, Desruisseaux) et le *care* (Rigaud, Gilligan) et au *Carnet écarlate*, comme la fiction auctoriale (Monjour), le continuum lesbien (Rich), la postpornographie (Bourcier), le système de hiérarchie sexuelle (Rubin) et l'agentivité sexuelle des femmes (Lavigne).

Enfin, je ferai un bref retour sur les liens entre la partie création et la partie recherche de ce mémoire.



## **CHAPITRE 1**

### **DEUX UNIVERS SIMILAIRES, LES DÉFINITIONS GLOBALES**

Dans ce chapitre, les notions s'appliquant aux deux œuvres de mon corpus seront présentées. Je ferai d'abord un rapide retour sur le contexte féministe, queer et littéraire des cinquante dernières années en Occident. Ensuite, la vision du queer par Ève Kosofsky Sedgwick sera abordée. Par la suite, je proposerai ma vision du spectre queer lesbien en m'appuyant sur les écrits de Marie-Philippe Drouin. Puis, la performativité du genre, importante dans la déconstruction de la binarité des genres, chère à la pensée queer, et théorisée par Judith Butler, sera définie. Enfin, je présenterai le queer en littérature à partir des textes des auteurices de *QuébeQueer*, d'Alex Noël, de William Lessard Morin et de Pierre-Luc Landry.

#### **1.1 CONTEXTE ET RÉFLEXIONS FÉMINISTES, QUEERS ET LITTÉRAIRES**

La lutte pour obtenir le droit de disposer de son propre corps, de sa sexualité et de son plaisir est centrale pour les féministes depuis les années 1970 et le féminisme de la deuxième vague. Aux États-Unis, Gayle Rubin dans *Marché aux femmes* (1975) ou *Penser le sexe* (1984), mais aussi Adrienne Rich dans *La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne* (1981), dressent le portrait des situations oppressantes et contrôlantes auxquelles les femmes sont confrontées. En création littéraire, Monique Wittig, romancière, philosophe, théoricienne et militante féministe lesbienne, développe dans *Le corps lesbien* (1973) un nouveau langage permettant d'appréhender le corps et le plaisir sous un nouvel angle. En 1978, Wittig présente la pensée hétérosexiste dans un article culte pour

l'ensemble des études queers et lesbiennes : « The Straight Mind ». Pour l'auteur, les lesbiennes ne sont pas des femmes, car elles échappent à ce système de pensée. En France, en 1977, Michel Foucault, dans son premier tome d'*Histoire de la sexualité*, s'intéresse aux discours entre le pouvoir et la sexualité à travers les âges en Occident. Il a pour hypothèse que le discours sur la sexualité n'est pas essentiellement répressif. Au contraire, ce pouvoir est du côté de la norme et encourage à tout dire sur nos sexualités. Tout ce qui ne rentre donc pas dans cette norme est exclu, marginalisé, vu comme anormal, traqué pour être soigné et remis dans le droit chemin, la seule chose acceptée et respectée par ce que Foucault appelle le *biopouvoir*.

À la suite des *Sex Wars*, c'est-à-dire des divergences entre les féministes américaines à propos, entre autres, du sexe, de la pornographie, de l'accueil ou non dans leurs milieux des lesbiennes et des personnes trans et à partir des années 1980 et de la crise du sida, les milieux et les sexualités gaies et lesbiennes ont fait l'objet de nombreux travaux et enquêtes de terrain aux États-Unis. C'est à l'issue de cette décennie marquée plus que jamais par l'homophobie qu'un nouveau champ d'études est investi en 1990 : le genre. Gloria Anzaldúa et Teresa de Lauretis font partie des premières théoriciennes à utiliser le terme *queer* dans des travaux universitaires et à parler de *queer theory*. Tout comme de Lauretis, Judith Butler et Ève Kosofsky Sedgwick reprennent et poursuivent les travaux de Foucault. Elles s'intéressent aux rapports entre les actes de langage et leur performativité par rapport au pouvoir. Butler, à partir de *Trouble dans le genre* (1990), se focalise sur le genre, alors que Sedgwick, dans *Épistémologie du placard* (1990), se concentre sur l'orientation sexuelle, l'homosexualité masculine et la littérature. Les productions savantes abondent ensuite grâce aux programmes d'études traitant du genre et des sexualités créés dans les départements de lettres des universités américaines. Les années 1990 sont donc très dynamiques, novatrices et fécondes aux États-Unis.

Cette production a fini par toucher l'Europe. Dans *Testo Junkie* (2008), Paul Preciado reprend les thèses de Foucault et de Butler et travaille sur le pouvoir *pharmacopornographique*. Le sociologue et militant queer Sam Bourcier, actif depuis les

années 1990, dirige, entre autres, depuis 2001, les ouvrages *Queer Zone* où la postpornographie et, les explorations politiques, théoriques et personnelles renouvellent le féminisme, les études de genre et la théorie du genre. Dans *King Kong Théorie* (2006), Virginie Despentes dépeint un féminisme fracassant, radical et insoumis. Depuis, ce livre est devenu une référence pour le postféminisme français.

Ces dernières années, au Québec, les productions artistiques queers affluent et sont soulignées par les critiques ainsi que récompensées par de nombreux prix <sup>1</sup>. L'univers littéraire queer, gay et lesbien est en pleine expansion. Les *zines*, les publications de texte en ligne ou dans des formats plus classiques abondent. Les formes et les sujets sont toujours plus divers et variés. Les recueils de poésie de Nicholas Giguère *Queues* (2017) et *Quelqu'un* (2018) sont sortis chez Hamac et *Freak Out in a Moonage Daydream* (2021) au Quartanier. L'édition québécoise est très dynamique avec, par exemple, la publication, dans la collection Indiscipline de la maison d'édition Nota Bene de *Se faire éclaté-e* (2021), qui regroupe une multitude d'écritures et d'expériences queers. Notons également la création d'une collection queer aux Éditions Triptyques, rassemblant les dernières parutions queers comme *Les cahiers de l'Underground* (2021) de Gabriel Cholette et *La minotaure* (2019) de Mael Maréchal. C'est d'ailleurs dans cette maison d'édition que le livre *Les Argonautes* de Maggie Nelson a été pour la première fois traduit et publié en français, en 2017. Au Québec, Nelson reste une autrice peu étudiée : *Les Argonautes* n'a fait l'objet, à ce jour, que d'un seul article scientifique rédigé par Mélanie Landreville<sup>2</sup> en 2019 : « Lire *Les Argonautes* de Maggie Nelson et faire partie du monde ». Au contraire, aux États-Unis et

---

<sup>1</sup> *Querelle de Roberval* (2018) de Kevin Lambert a été notamment finaliste du Prix littéraire des collégiens et, a reçu le Prix Sade en 2019. Le film de Mathilde Capone *La fabrique du consentement : un regard lesbos-queer*, fait le tour des salles et des festivals de cinéma dans la francophonie depuis 2020. En 2020, les éditions Frigo ont remis le Prix du roman gay à Antoine Charbonneau-Demers pour son livre *Good Boy* (2018). *La fille d'elle-même* (2021) de Gabrielle Boulianne-Tremblay a été récompensé du Prix des libraires du Québec dans la catégorie roman-nouvelles-récits québécois en 2022. Le Grand prix du livre de Sherbrooke 2022, volet poésie, a été remis à *Freak out in a moonage daydream* (2021) de Nicholas Giguère.

<sup>2</sup> Mélanie Landreville (2019), « Lire *Les Argonautes* de Maggie Nelson et faire partie du monde », *Postures*, n° 30 (Automne) : Dossier « Récits eschatologiques : un point final pour l'humanité? » [en ligne], <http://revuepostures.com/fr/articles/landreville-30>. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle *ML*, suivi de la page et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

en Australie notamment, *The Argonauts*, paru en 2015, a déjà donné lieu à de nombreuses recherches. *Le carnet écarlate : fragments érotiques lesbiens*<sup>3</sup> (2014) d'Anne Archet, son premier ouvrage imprimé, paru aux éditions du remue-ménage, n'a, quant à lui, à l'heure où j'écris ces mots<sup>4</sup>, été étudié qu'une seule fois dans un travail universitaire : le mien, publié en 2022<sup>5</sup>. Seules quelques études<sup>6</sup> ont été menées sur le format numérique et les publications en ligne qu'Archet diffuse depuis 1998.

Du côté de la recherche, globalement, les études féministes, queers, gaies et lesbiennes sont investies par une génération d'étudiant·es très dynamique, en recherche de liberté et de nouveauté tant dans le domaine des études sociales que dans celui des lettres. Les contributions scientifiques, les travaux universitaires, les communications se multiplient : le savoir grandit et sort enfin des marges, du silence et de l'ignorance auxquels il a toujours été confronté.

## 1.2 LE QUEER PAR ÈVE KOSOFSKY SEDGWICK

Le mot queer est, à l'origine, un mot anglo-saxon qui signifie étrange, bizarre ou tordu. « Queer » était utilisé comme une insulte envers les membres de la communauté LGBTQ+ jusque dans les années 1980. Dans un contexte de revendication et d'*empowerment* (empuissancement), les militant·es LGBTQ+ nord-américain·es se sont

---

<sup>3</sup> Anne Archet (2014), *Le carnet écarlate, fragments érotiques lesbiens*, Remue-ménage. Noté *Carnet écarlate* dans cette étude. Désormais, les références à ce livre seront indiquées par le sigle *CÉ*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>4</sup> Je découvre, au moment des dernières modifications avant le dépôt final de cette maîtrise, la thèse de Chris Chung et son chapitre consacré à l'étude de l'érotisme lesbien dans l'œuvre d'Anne Archet. Chris Chung (2023), *Configurations du sujet lesbien chez Colette, Violette Leduc, Jovette Marchessault et Anne Archet*, (University of Toronto) [en ligne], [https://tspace.library.utoronto.ca/bitstream/1807/128114/3/Chung\\_Siong\\_Fah\\_Christina\\_Newk-Tchin\\_202306\\_PhD\\_thesis.pdf](https://tspace.library.utoronto.ca/bitstream/1807/128114/3/Chung_Siong_Fah_Christina_Newk-Tchin_202306_PhD_thesis.pdf).

<sup>5</sup> Marion Szymczak (2022), « Découverte et analyse du queer dans *Le carnet écarlate : fragments érotiques lesbiens*, d'Anne Archet. », dans *Traversée des siècles, trajectoires de la recherche*, Tangence, coll. « Emergence », [en ligne], <https://tangence.uqar.ca/produit/traversee-des-siecles-trajectoires-de-la-recherche/>. Dans cette maîtrise, le chapitre consacré au *Carnet écarlate* reprend des éléments de cet article.

<sup>6</sup> Servane Monjour (2015), « Dibutade 2.0 : la "femme-auteur" à l'ère du numérique », *Sens public*, [en ligne], <https://doi.org/10.7202/1043638ar>.

réapproprié ce terme pour en faire une identité collective autodéterminée de lutte sociale. Le mouvement queer est radical, intersectionnel et inclusif. Il lutte contre l'hétérocisnormativité et les identités statiques binaires qui en découlent, les structures de pouvoir (patriarcat, capitalisme, racisme, validisme, âgisme, etc.) et « l'assimilationnisme des personnes et des cultures LGBTQ+ à la culture dominante<sup>7</sup> » que l'on peut voir avec le *rainbow capitalism* ou le « capitalisme rose ». Par ce travail de déconstruction des structures de pouvoir, le mouvement queer combat toutes les oppressions que les personnes marginalisées (personnes trans, racisées, travailleuses du sexe, en situation de handicap, etc.) peuvent vivre.

Ève Kosofsky Sedgwick est une des premières universitaires américaines à s'intéresser au queer. Sedgwick appréhende le queer avec amour et humanité dans une longue citation témoignant de l'étendue possible que celui-ci peut prendre. L'autrice envisage le queer comme étant une :

matrice ouverte des possibilités, les écarts, les imbrications, les dissonances, les résonances, les défaillances ou les excès de sens quand les éléments constitutifs du genre et de la sexualité de quelqu'un ne sont pas contraints (ou ne peuvent l'être) à des significations monolithiques. Ce sont les aventures et les expériences politiques, linguistiques, épistémologiques, figuratives que vivent ceux d'entre nous qui aiment à se définir (parmi tant d'autres possibilités) comme lesbiennes féministes et agressives, tapettes mystiques, fantasmeurs, drag queens et drag kings, clones, cuirs, femmes en smoking, femmes féministes ou hommes féministes, masturbateurs, folles, divas, snap !, virils soumis, mythomanes, transsexuels, wannabe, tantes, camionneuses, hommes qui se définissent comme lesbiens, lesbiennes qui couchent avec des hommes... et tous ceux qui sont capables de les aimer, d'apprendre d'eux et de s'identifier à eux<sup>8</sup>.

Pour Sedgwick, il n'y a pas une seule et bonne façon d'être queer. La création, l'accumulation et le renouvellement des expériences, des aventures et des significations forme un processus vivant, mobile, grandissant, s'élargissant ou prenant à d'autres moments moins de place, de temps et d'importance dans le quotidien de chacun.e. L'autodétermination est primordiale. Témoigner de ces existences et de ces réalités en dehors des normes hétérocisnormatives se retrouve dans différentes branches artistiques. Je

---

<sup>7</sup> Marie-Philippe Drouin (2022), *Des mots pour exister, Nommer les identités, les familles et les réalités LGBTQ+*, Coalition des Familles LGBTQ+, p. 154-155. Désormais, les références à ce livre seront indiquées par le sigle *MPE*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

pense à Evergon en photographie dès le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, à Céline Sciamma au cinéma à partir des années 2000, à Christine and the Queens en musique et chanson depuis les années 2010, et à tant d'autres.

### 1.3 LE SPECTRE QUEER LESBIEN

Tout en gardant en toile de fond la citation de Sedgwick, j'aimerais proposer ma vision personnelle du spectre queer lesbien en me basant sur le travail de Marie-Philippe Drouin, formatrice, organisatrice communautaire et militant·e queer particulièrement investi·e dans la lutte pour la reconnaissance des personnes non binaires et des parents trans. Le propre du mot queer est qu'il n'a pas de définition unique et figée. Pour Drouin,

il prend son sens dans son opposition stratégique et contextuelle par rapport aux différentes normes en vigueur dans une société. Le mot queer désigne à la fois un mouvement social, une identité politique, un parapluie d'identités non hétérocisnormatives, un champ de connaissances et une forme artistique. (*MPE*, p. 154-155)

L'identité queer, qui n'est pas que collective, mais aussi individuelle, est une des bases à partir de laquelle j'envisage le spectre queer lesbien. L'identité queer n'est ni une identité sexuelle ni une identité de genre. Être queer, « c'est faire une lecture politique de l'ensemble de ses choix de vie » (*MPE*, p. 155), refuser de se conformer à l'hétérocisnormativité et lutter contre celle-ci.

Le mot lesbienne était, lui aussi, à l'origine, utilisé péjorativement envers les femmes homosexuelles jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Celles-ci se sont réapproprié ce mot pour se démarquer intellectuellement et culturellement des femmes hétérosexuelles et des hommes homosexuels. Pour Drouin, le mot lesbienne « désigne une identité, politique ou non, adoptée par certaines femmes et personnes non binaires et construite à partir d'une attirance sexuelle et/ou romantique pour d'autres femmes. » (*MPE*, p. 60) À partir des années 1960 et de l'influence des mouvements féministes et gay, l'identité lesbienne a aussi pris une

---

<sup>8</sup> Ève Kosofsky Sedgwick (1998), « Construire les significations queers », *Les études gayes et lesbiennes*, Édition du Centre Georges Pompidou, p. 115.

dimension politique refusant la société patriarcale et sexiste. Aujourd'hui, cette dimension politique est revendiquée par certaines femmes lesbiennes alors que pour d'autres, « le mot lesbienne définit tout simplement leur attirance pour d'autres femmes. (*MPE*, p. 60)

Les attirances sexuelles et romantiques sont importantes dans ma vision du spectre lesbien queer, car elles influencent profondément et de façon plus ou moins récurrente les interactions sociales, les conversations, les lieux et les milieux fréquentés, l'imaginaire, les choix de vie, la santé mentale, etc., et ce, indépendamment des attirances possibles. Cependant, comme le souligne Drouin, l'orientation sexuelle peut prendre une importante dimension identitaire, « particulièrement pour les personnes qui ont des attirances sexuelles et romantiques marginalisées » (*MPE*, p. 52). On parle alors « d'identité érotique » (*MPE*, p. 52) lorsque la dimension identitaire d'une orientation sexuelle est revendiquée et mise en valeur. J'ajoute également, toujours dans l'optique de proposer ma vision du spectre queer lesbien., que le fait d'être ou d'avoir été vu-e comme une femme et comme une lesbienne aux yeux des autres participe à l'identité érotique lesbienne. Enfin, le spectre queer lesbien est porté par le féminisme queer né au début des années 2000. Ce féminisme est intersectionnel. Il rallie les luttes féministes et queers, critique le courant féministe dominant hétérocisnormatif et lutte « contre les systèmes d'oppression et [...] [pour] la déconstruction des catégories identitaires essentialistes et statiques » (*MPE*, p. 160). L'identité des personnes n'est pas primordiale dans le féminisme queer, car celui-ci « considère que toutes les personnes qui ne se conforment pas à l'hétérocisnormativité, donc pas uniquement les femmes, sont des sujets du féminisme » (*MPE*, p. 160). En effet, pour le féminisme queer,

toutes les oppressions vécues par les femmes et par les personnes qui ne se conforment pas à l'hétérocisnormativité viennent des mêmes structures d'oppression, soit : le patriarcat, le capitalisme, le racisme et l'impérialisme. (*MPE*, p. 160)

Pour résumer, le spectre queer lesbien que je propose peut se présenter comme étant, par principe, en opposition à toute forme d'oppression issue du patriarcat, du capitalisme, du racisme et de l'impérialisme. Il participe à la destruction des catégories identitaires hétérocisnormatives, essentialistes et statiques, à partir d'une identité érotique qui visibilise

sa dimension identitaire. Il ne faudrait pas envisager ce spectre comme une ligne droite linéaire allant d'un extrême à un autre. Cette vision binaire serait en décalage avec la complexité et la multiplicité d'une existence queer lesbienne. Ce spectre est plutôt une sphère où chaque point peut être une manière de vivre l'expérience queer lesbienne.

#### **1.4 BUTLER ET LA PERFORMATIVITÉ DU GENRE**

Butler développe dans *Trouble dans le genre* ses premières réflexions autour du genre, de sa performativité et de sa régulation par le système hétérocisnormatif. Dans cet essai, paru en 1990, Butler confronte le féminisme de deuxième vague et ses limites. En effet, celui-ci ne remet en question ni le binarisme sexuel ni les fondements des politiques identitaires ou sexuelles. Ce texte présente les concepts fondateurs du queer, à savoir la performance et la performativité du genre, et encourage l'ébranlement du système essentialiste, régulateur et binaire du genre.

Pour l'auteurice, le genre et le sexe ne sont pas des données naturelles, mais des constructions culturelles et politiques susceptibles d'être transformées. Les corps ne sont vus que socialement : aucune expérience ne se trouve en dehors des constructions sociales. Les organes biologiques sont également perçus socialement : ils existent, mais le sexe et le genre sont fabriqués. Pour Butler, le naturalisme, l'essentialisme et le fondamentalisme biologique sont faux : le sexe, le genre, la sexualité, l'orientation sexuelle et l'identité sexuelle ne partagent aucun lien structurel ou naturel. Ces éléments ont été reliés par les structures de pouvoir hétérocisnormatives et sexistes.

Butler affirme que le genre ne doit pas être envisagé comme une « identité stable ou lieu de la capacité d'agir à l'origine des différents actes<sup>9</sup> », mais plutôt comme « une identité tissée avec le temps » (*TDG*, p. 265). Le genre est une construction qui se répète continuellement, ce qui peut laisser penser qu'il est immuable, naturel,



produit par la stylisation du corps et doit donc être compris comme la façon banale dont toutes sortes de gestes, de mouvements et de styles corporels donnent l'illusion d'un soi genré durable. (TDG, p. 265)

Les sujets opèrent donc une performativité du genre. Celle-ci annule l'idée d'une « identité préexistante » (TDG, p. 266) et dévoile plutôt la « fiction régulatrice » (TDG, p. 266) du genre. Tout comme le genre, le sexe (masculin ou féminin), l'hétérosexualité et hétéronormativité, sous leurs apparentes stabilité, fixité, cohérence et naturalité, « relève[nt] de la même stratégie de dissimulation du caractère performatif du genre » (TDG, p. 266).

Comme le souligne Alexandre Baril, Butler ne cherche pas, à l'instar d'une majorité de féministes de deuxième vague « à s'extirper totalement des relations de pouvoir<sup>10</sup> ». Elle souhaite davantage « l'abolition des catégories de sexe, de genre et d'orientation sexuelle considérées comme construites dans et par le système dominant » (CDG, p. 77) en enclenchant un « processus de valorisation des multiples sexualités et genres déjà existants, mais qui ne sont pas reconnus socialement et politiquement » (CDG, p. 65). Butler montre plutôt que le cadre hétéronormatif et hétérosexiste peut être déconstruit « à partir de pratiques sexuelles subversives, sans toutefois prétendre que cette alternative soit la seule et unique valable pour la pratique politique féministe » (CDG, p. 77). Autrement dit, Butler rappelle à chacun·e son « potentiel politique d'action et de transformation » (CDG, p. 77).

De plus, Butler voit le sujet construit dans, par et à travers le langage, « cette dimension du discours qui a la capacité de produire ce qu'il nomme<sup>11</sup> » et c'est dans celui-ci que le sujet tire son agentivité. L'auteurice montre la force du langage lorsque des termes comme *queen*, *butch*, *fem*, *girl*, *dyke*, *queer* et *fag* sont repris par certaines personnes et ainsi « redéployent et déstabilisent les catégories de sexe et les catégories qui, au départ, dénigraient l'identité homosexuelle » (TDG, p. 240). C'est donc logiquement

---

<sup>9</sup> Judith Butler (2005 [1990]), *Trouble dans le genre*, p. 265. Désormais, les références à ce livre seront indiquées par le sigle TDG, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>10</sup> Alexandre Baril (2007), « De la construction du genre à la construction du "sexe" : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler. », *Recherches féministes*, Vol. 20, n° 2, p. 61–90. <https://doi.org/10.7202/017606ar>, p. 77. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle CDG, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>11</sup> Judith Butler (2005a), *Humain, inhumain. Le travail critique des normes. Entretiens*, Traduction de J. Vidal et C. Vivier, Amsterdam, p. 17.

que les personnes en marge des catégories hétérocisnormatives ont fait preuve d'agentivité en prenant la plume pour écrire leurs réalités.

## 1.5 LE QUEER EN LITTÉRATURE

Récemment, au Québec, les auteurices de l'ouvrage collectif *QuébeQueer* se sont consacré-es à déployer leur vision de plusieurs genres littéraires, aux arts médiatiques et aux arts de la scène. Elles rejoignent Butler par rapport au pouvoir du langage. La littérature queer est un terrain propice à l'expression de soi, surtout pour les personnes qui sont rejetées, marginalisées et qui n'ont, d'habitude, pas le droit à la parole. Un texte queer met en avant et valorise « tant par le fond que par la forme, la multitude, les singularités donc les différences, tout en récusant la pensée catégorielle et les hiérarchies qu'elle institue<sup>12</sup>. » Les valeurs véhiculées par les textes queers s'opposent « au straight — comme l'anticapitalisme à la vision capitaliste du futur productif » (*QQ*, p. 20). La littérature queer encourage la création d'autres formes de savoir que celles approuvées et martelées par les institutions :

car la création littéraire et artistique véhicule elle aussi du savoir ; l'art pense et, à ce titre, est apte à participer à un dialogue entre la recherche et la création, dialogue qui finalement queerise la recherche. Parce que le queer touche également à la forme, récusant la scientificité à tout prix, et l'appareillage de rigueur dont elle se pare pour se protéger des paroles sales, ce parement laissant à l'extérieur toute parole qui ne proviendrait pas d'un lieu institutionnel orthodoxe. Comme le dit Preciado, « [i] l faut queeriser l'université ! » (*QQ*, p. 20-21)

Pour ces mêmes auteurices, le queer en littérature peut se retrouver du côté des auteurices, de l'écriture et/ ou des représentations (les personnages).

Dans le même ordre d'idée, Alex Noël, universitaire et auteur queer, fait part, dans son article « Appeler la tornade », de ses impressions concernant les « contenus littéraires [...] hétéronormatifs et patriarcaux, mais aussi la forme elle-même des œuvres

---

<sup>12</sup> Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard (2020), *QuébeQueer*, Montréal, Presses Universitaires de Montréal, p. 20. Désormais, les références à ce livre seront indiquées par le sigle *QQ*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

qui nous ont été transmises au fil du temps<sup>13</sup> ». Noël pense « que faire entrer l'expérience queer dans un récit linéaire équivaut à en perdre le plaisir, c'est-à-dire la valeur » (*AT*, p. 67). Il explique les enjeux imposés par les formes littéraires auxquels les auteurices queers sont confronté·es. Noël présente leur travail de création en dehors de l'héritage littéraire classique (hétérocisnormatif) :

avant le contenu, c'est peut-être la forme elle-même, telle que la culture dominante nous la lègue, qui ne convient pas, car pour les queers elle est trop contraignante : cette forme ne leur permet pas de s'inscrire réellement dans leur art. Écrire en tant que queer, c'est, avant toute question de contenu, faire face au problème de la forme, à la recherche de formes qui parviendraient à témoigner de cette expérience, sans en nier les plurivocités, sans sacrifier ce qu'elle a de plus précieux à la construction artificielle d'une unité. Écrire en tant que queer, c'est justement faire éclater la forme, briser la soi-disant unité pour réorganiser ses éléments secondaires de façon différente, de façon à ce qu'ils ne soient plus enrôlés au service d'une ligne directrice et aplanissante du réel. (*AT*, p. 69)

Noël laisse entendre que tous les genres canoniques peuvent voir leur forme éclatée et que, pour lui « désormais, écrire [...] c'est brouiller » (*AT*, p. 72).

Dans sa maîtrise en lettres en recherche-crédation, William Lessard Morin va dans le même sens qu'Alex Noël et que les auteurices de *QuébeQueer* et est encore plus précis à propos des éléments littéraires queers. Lessard Morin ne voit aucune limite en ce qui concerne le fond : l'écriture permet une liberté quasi totale de tons, de thèmes, de situations, etc. Lessard Morin, tout comme Noël, écrit que c'est du côté de la forme que se trouve l'enjeu. Il présente d'abord la tendance à l'irrésolution, c'est-à-dire « le devenir plutôt que l'être, au cœur de la conception de soi des personnes queers<sup>14</sup>. » Pour lui, la littérature queer tend à « chasser toute fixité [à] ne jamais atteindre une conclusion quelconque » (*FA*, p. 46) et à « se défaire de toute cohérence identitaire par une narration fragmentée » (*FA*, p. 47). Il s'appuie sur le principe de « dés-ontologisation du sujet »

---

<sup>13</sup> Alex Noël (2021), « Appeler la tornade », *Se faire éclaté·e*, Montréal, Nota bene, p. 67. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle *AT*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>14</sup> William Lessard Morin (2020), *Fuck l'avenir*, précédé de *L'identité morcelée : construction du sujet queer*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Chicoutimi, p. 46. Désormais, les références à cette maîtrise seront indiquées par le sigle *FA*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

proposé par Preciado, c'est-à-dire sortir de la « catégorisation identitaire » (FA, p. 47), comme l'une des principales stratégies politiques queers.

Lessard Morin, à l'instar de Noël, voit chez les auteurices queers « leur propension à réinterpréter les normes existantes, à les déformer, à les parodier » (FA, p. 48). Rejeter totalement les normes et les « codes narratifs, legs d'une histoire littéraire dominée par des hommes blancs hétérosexuels » (FA, p. 48), alors qu'ils sont actualisés et répétés quotidiennement, s'apparente à un impossible. Cette remise en question des normes narratives passe aussi par le brouillage temporel et par « le droit à l'anachronisme pour se définir en dehors des contraintes de la temporalité dominante » (FA, p. 48). En effet, pour Lessard Morin « la conception linéaire du temps, illustrée dans la structure globale des schémas narratifs, n'est peut-être rien d'autre que le produit d'une idéologie dominante » (FA, p. 48). Lessard Morin rejette la linéarité et les principes du schéma narratif menant de la situation initiale au dénouement et vise plutôt à mettre l'accent sur la perturbation de la chronologie du récit et de l'action. Lorsqu'il s'agit de textes et de personnages queers, la lisibilité n'est pas envisageable. Cette stratégie d'écriture permet de défaire et déjouer les carcans hétérocisnormatifs comme les idées de continuité logique et attendue, allant de soi et de progression : « Ses personnages ne peuvent se laisser piéger dans l'idéologie *straight* du développement de soi » (FA, p. 49).

Dans son article « L'essai littéraire queer en recherche-crédation », Pierre-Luc Landry fait des liens entre « trois excentricités<sup>15</sup> », qui ne sont pas une seule et même chose : la recherche-crédation, le queer et l'essai littéraire. Landry met la lumière sur d'autres aspects de l'idéologie *straight* en rapport avec l'université, la posture de l'auteurice, les contraintes des genres et du temps en recherche-crédation littéraire. L'auteur voit dans l'essai littéraire et ses potentialités queers comme « son ouverture et son aspect critique face au savoir, et [...] les exigences d'honnêteté intellectuelle et de liberté folle » (ELQ, p. 51) la possibilité de

---

<sup>15</sup> Pierre-Luc Landry (2019), « L'essai littéraire queer en recherche-crédation », dans *Explorer, créer, bouleverser, L'essai littéraire comme espace de recherche-crédation*, Nota bene, coll. « La ligne du risque », p. 57. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle ELQ, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

« transformer au moins un peu l'université et d'y travailler à la décolonisation » (*ELQ*, p. 51). Pour Landry, l'art et la pensée, en littérature, sont toujours reliés, car la « parole essayistique articulée et érudite produit à la fois une œuvre d'art (le texte) et un discours savant récupérable par la discipline dans lequel il s'inscrit (le contenu du texte) » (*ELQ*, p. 52). La forme essayistique de ce discours peut se heurter à « la rigidité des modes actuels de transmission du savoir » (*ELQ*, p. 52). Ce discours embrasse l'âme de la recherche-création en littérature « comme il utilise le langage même de la discipline dans laquelle il s'inscrit : les mots, les phrases, les concepts exprimés par le discours » (*ELQ*, p. 52). Aussi, l'essai littéraire met à mal les attentes et les conventions *straight* comme la linéarité et le positivisme scientifique. Pour Landry, l'essai littéraire est « exploration » (*ELQ*, p. 52). L'auteurice n'a pas besoin de modifier sa posture « pour concilier écriture créative et réflexion intellectuelle » (*ELQ*, p. 52). L'essai littéraire peut être « construit, entre autres, à partir d'un collage de citations [...], désordonné, mais follement ordonné » (*ELQ*, p. 53) sans que son auteurice ne craigne qu'il soit incomplet, et avec la possibilité, de faire des retours en arrière ponctuels pour continuer sa réflexion et sa « démarche de prospection » (*ELQ*, p. 53). Ceci va à l'encontre des usages théoriques, mais l'essai produit tout de même des connaissances et des savoirs justes. Pour Landry, le caractère libre et mouvant de l'essai se rapproche des « qualités insaisissables et fuyantes du queer » (*ELQ*, p. 56). L'indétermination d'une telle « abstraction » permet d'ouvrir

tout grand le champ des possibles, théoriquement et socialement. [...] Déconstruire et reconstruire, donc, sans toutefois ériger quelque mur que ce soit, quelque norme que ce soit. Voilà aussi le projet de la recherche-création à l'université, entre autres combats que les partisans de cette méthode ont à mener. (*ELQ*, p. 56-57)

Landry envisage des travaux universitaires qui emprunteraient à l'essai sa forme libre et ses réflexions non figées. Pour Pascal Riendeau, que cite Landry,

l'essai remplace le savoir « spécialisé » par « une forme plus libre et moins reconnue d'érudition » et questionne aussi les origines et la légitimité du savoir. [...] l'essayiste « interrog[e] le monde de la connaissance sans toujours vouloir y trouver des réponses certaines, créant ainsi des textes dont

la dualité [...] n'est pas sans rappeler celle de la recherche-création : subjective et « recherche d'un savoir provisoire », « réflexion non systémique et [...] travail d'écriture »<sup>16</sup>. (*ELQ*, p. 59)

Pour Landry, la différence majeure entre autobiographie et essai se trouve au niveau du « rapport du sujet de l'énonciation à l'ensemble textuel, à cette création d'un univers discursif et culturel » (*ELQ*, p. 60). Dans une autobiographie, l'auteurice s'intéresse « davantage à ses propres textes, qu'il replace dans un contexte  v nementiel lié à sa vie » (*ELQ*, p. 60), alors que l'essayiste, « quand il parle de lui-même, de sa lecture du monde, c'est principalement à partir des textes des autres » (*ELQ*, p. 60). Bien entendu, écrire et développer sa pensée nécessite du temps. Pour Landry, l'essai littéraire rejoint le *slow movement* qui valorise « le temps hors du temps », qui refuse « l'université technocratique et fonctionnelle du néolibéralisme [et] exige des espaces de liberté radicale pour mener avec les mots le combat essentiel qui nous évitera “d'être morts à même la vie” » (*ELQ*, p. 61). Landry insiste, par ailleurs, sur le fait que l'essai littéraire a longtemps été un genre dominé par des hommes blancs (*ELQ*, p. 61) et qu'il demeure « le genre des privilégiés, de ceux et celles qui ont la possibilité de s'extraire du temps néolibéral et capitaliste » (*ELQ*, p. 61). Landry imagine qu'« utiliser l'essai pour contaminer les autres espaces textuels permettrait peut-être de le rendre plus accessible, moins élitiste » (*ELQ*, p. 61). Mettre à mal « la culture universitaire toxique » est une nécessité. Landry s'appuie sur les théories queers pour prendre

la responsabilité de créer un discours culturel et universitaire apte à nous redéfinir avec un langage qui nous convient. Si l'université demeure fermée, élitiste dans le mauvais sens du terme, toxique, angoissante et meurtrière, ce sera « grâce à nos silences, ou en raison de notre consentement continu face à de tels paradigmes culturels ». Nous devons queeriser l'université, entre autres, par la recherche-création et par l'essai littéraire auquel je pense, auquel nous pensons tous, depuis un moment déjà. (*ELQ*, p. 63-64)

Je distingue dans le texte de Landry une manière possible de retrouver en littérature le spectre queer lesbien que j'ai présenté plus tôt. La liberté, l'ouverture, la radicalité et la dimension politique de l'essai littéraire auquel pense Landry s'inscrivent aussi bien dans ma propre création que dans mes études des textes de Nelson et d'Archet.

---

<sup>16</sup> Pascal Riendeau (2012), *Méditations et vision de l'essai. Roland Barthes, Milan Kundera et Jacques Brault*, Nota bene, coll. « Littérature(s) », p. 37.

Un autre élément qui appuie mon choix de citer Landry est que les deux autrices de mon corpus principal sont des intellectuelles et universitaires (si on en croit la fiction auctoriale d'Archet ; j'y reviendrai). Elles font partie des sujets privilégiés qui connaissent les règles des milieux érudits et littéraires et qui ont le temps d'écrire. Nelson et Archet ont choisi la beauté, l'art, pour rendre compte de sujets délaissés par ces mêmes institutions, des sujets qui peuvent se placer sous le terme parapluie « queer » : les réalités des individus et des familles queers, le sexe lesbien pour ne citer que ceux-ci. Elles ont également choisi d'écrire à partir de leur propre subjectivité, en l'assumant et la mettant de l'avant : Nelson dans une autothéorie, un genre proche de l'essai et, Archet en créant une fiction auctoriale dans un carnet. Les démarches de Nelson, d'Archet, de Landry ainsi que la mienne, dans ce mémoire, peuvent trouver un écho dans cette dernière citation de Landry : « Queers et/ou universitaires, queers et/ou intellectuels, il est temps pour nous de dire que nous ne serons plus “des collaborateurs de notre invisibilité, de notre oppression et de notre marginalisation” » (*ELQ*, p. 63).

Les deux chapitres suivants présentent, dans une perspective queer, les postures d'autrice de Nelson et d'Archet, ainsi que les thèmes qu'elles abordent et l'écriture qui les portent. Le prochain chapitre est consacré aux *Argonautes* et le suivant, au *Carnet écarlate*.

## CHAPITRE 2

### ANALYSE DU DISCOURS DE NELSON DANS *LES ARGONAUTES*

La posture de l'auteurice est importante dans l'autothéorie, le genre littéraire que Nelson utilise pour décrire *Les Argonautes*. Dans ce chapitre, ce genre littéraire, rejoignant l'esprit et la forme de l'essai, sera présenté. Ensuite, l'exploration des *Argonautes* mettra en évidence les liens entre l'autrice, sa vie, sa vision du monde guidée par la notion de *care*, d'attention à l'autre, et son texte. Les thèmes abordés, avec une approche queer, seront les relations que Nelson entretient avec les mots, le queer, le genre, ainsi qu'avec son partenaire, Harry et leurs corps en changement.

#### 2.1 L'AUTOTHÉORIE ET NELSON

Le résumé des *Argonautes*, sur la quatrième de couverture, présente des composants littéraires relevant d'une forme hybride : « Dans ce récit en fragments ciselés [...]. Mi-essai, mi-autofiction<sup>17</sup>. » Nelson déclare dans un entretien<sup>18</sup>, que je traduis et paraphrase, avoir volé le terme autothéorie à *Testo Junkie* de Paul Preciado. Elle avance être à la

---

<sup>17</sup> Maggie Nelson (2017), *Les Argonautes*, Tryptique, quatrième de couverture. Désormais, les références à ce livre seront indiquées par le sigle LA, suivi de la page et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>18</sup> Micah McCrary (2015), « Riding the Blinds », *Los Angeles Review of Books*, [en ligne] <https://lareviewofbooks.org/article/riding-the-blinds>:

“MICAHA MCCRARY: I want to start with the word “autotheory,” which you introduce to us early on in *The Argonauts*. How do you hope your readers will interpret this concept?

MAGGIE NELSON: I flat out stole this term from Paul Preciado's amazing *Testo Junkie*. I don't know of another place where it's been used. I'm always looking for terms that are not “memoir” to describe autobiographical writing that exceeds the boundaries of the “personal,” and since this book has more theory in it than other books of mine, it seemed an apt description, even if its form, or its particular investment in theory, is quite distinct from Preciado's experiment. I was moved and felt a tremendous kinship with the opening lines of *Testo Junkie* [...]. I felt *The Argonauts* to be a similar project, not in terms of its being a T-based protocol, but vis-à-vis its charting the vectors and vicissitudes of my own body: its angling in the direction of my beloved Harry, its experience of bearing and caring for a child, and so on. »



recherche de termes qui ne sont pas « mémoires » pour décrire l'écriture autobiographique qui dépasse les frontières du « personnel ». Comme *Les Argonautes* contient plus de théorie que ses autres livres, Nelson trouvait que cette description était appropriée, même si son texte est assez distinct de celui de Preciado tant sur le plan du fond que sur celui de la forme. Dans l'incipit de *Testo Junkie*, Preciado présente l'autothéorie ainsi :

Ce livre n'est pas une autofiction. Il s'agit d'un protocole d'intoxication volontaire à base de testostérone synthétique concernant le corps et les affects de B.P. Un essai corporel. Une fiction, c'est certain. S'il fallait pousser les choses à l'extrême, une fiction autopolitique ou une autothéorie. [...] Si le lecteur trouve ici, assemblés, sans solution de continuité, des réflexions philosophiques, récits de séances d'administration d'hormones et registres détaillés de pratiques sexuelles, c'est simplement parce que c'est le mode sur lequel se construit et se déconstruit la subjectivité<sup>19</sup>.

Dans la partie recherche de son mémoire portant sur *Testo Junkie*, Francis Desruisseaux voit la pratique autothéorique comme « un dialogue, une danse<sup>20</sup> » entre « la *theoria*, mot grec pour “contemplation” [opposée] habituellement à la pratique » (*MT*, p. 64). La théorie a, cependant, des concepts pour origine. Desruisseaux souligne que, dans *Testo Junkie*, Preciado théorise et expérimente simultanément à partir de son exploration de la testostérone et de ses sensations : « Je n'ai pas d'autre alternative que de réviser mes classiques, de soumettre les théories à cette secousse provoquée en moi par la pratique d'administration de testostérone » (*TJ*, p. 21).

Influencé par le travail de Lauren Fournier<sup>21</sup> sur l'autothéorie, Desruisseaux voit ce genre comme « “une force génératrice qui reconfigure les champs, les genres et les canons”, au même titre qu'elle peut devenir une forme improductive de narcissisme » (*MT*, p. 89). La tension entre ces deux polarités est toujours présente. Malgré le caractère incertain de cette entreprise, pour Preciado, l'autothéorie est la seule voie possible pour remettre en question les courants de pensée et d'écriture dominants : « la philosophie de [notre] haute modernité punk ne peut qu'être autothéorie, expérimentation de soi, autotechnopénétration » (*TJ*,

---

<sup>19</sup> Paul B. Preciado (2008), *Testo Junkie, sexe, drogue et biopolitique*, Grasset, p. 5. Désormais, les références à ce livre seront indiquées par le sigle *TJ*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>20</sup> Francis Desruisseaux (2022), « *Matière trouée* suivi de *S'autothéoriser : imaginaire du corps dans Testo Junkie* de Paul B Preciado », Mémoire de maîtrise, Université McGill, p. 64. Désormais, les références à cette maîtrise seront indiquées par le sigle *MT*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>21</sup> Lauren Fournier (2020), *Autotheory as Feminist Practice in Art, Writing, and Criticism*, MIT Press.

p. 298). Le corps occupe une place prépondérante dans l'autothéorie lorsque l'auteurice écrit « *sur* et *contre* sa gestion et ses représentations » (*MT*, p. 89). Pour Preciado, il est « le lieu de production de nouvelles subjectivités » (*TJ*, p. 317). Le corps est « un laboratoire qui rassemble, problématise et fait la critique de nos conceptions philosophiques modernes » (*MT*, p. 89). L'écriture, à partir du corps, transforme inévitablement son auteurice, mais elle permet surtout « la création de nouveaux imaginaires collectifs » (*MT*, p. 89).

Pour Desruisseaux, le gain de popularité de l'autothéorie au cours des dernières années s'explique, entre autres, par

sa nécessité au sein de la théorie queer qui tente de considérer divers bouleversements sociaux sans pour autant prétendre à une autorité objective. Discuter des politiques de corps, de sexualités et d'identités de genre considérés comme marginaux se transforme en un travail associatif entre les études queers et l'expérience subjective de celui qui écrit; c'est là son éthique. (*MT*, p. 91)

L'autothéorie et ses objectifs rejoignent ce que Landry disait du « décloisonnement tous azimuts et des savoirs situés prônés par le queer, les féministes, les études autochtones, etc. » (*ELQ*, p. 58-59) La subjectivité, la posture de l'auteurice queer, son expérience et son corps sont au centre de l'écriture lorsqu'il s'agit de l'autothéorie. Comment Nelson écrit-elle son autothéorie *Les Argonautes* et quels thèmes aborde-t-elle ?

## 2.2 EXPLORATION DES ARGONAUTES

L'immense majorité des sujets abordés par Nelson se développe sous forme de variations. Nelson présente un sujet sur plusieurs pages, s'en éloigne et y revient à de multiples reprises pour davantage le creuser, l'analyser, mettre ses mots et les mots des autres dessus pour mieux le saisir, l'appréhender. Nelson propose des clôtures qui n'en sont pas réellement. Elle arrête simplement de parler d'un sujet en montrant que sa réflexion est toujours en mouvement. Nelson ne propose pas de réponse précise et définitive. Par ce procédé, qui rejoint la temporalité queer et le refus de la résolution, l'autrice laisse ses lectrices poursuivre leurs réflexions. Le premier exemple de ces variations se trouve à la

page 10, lorsque Nelson revient sur sa déclaration d'amour enflammée à Harry racontée dès l'incipit. Elle essaie d'éclairer et de préciser ses propos en s'appuyant sur les écrits de Roland Barthes :

Un jour ou deux après ma déclaration d'amour transie tellement j'étais vulnérable, je t'ai envoyé le passage de *Roland Barthes par Roland Barthes* où il décrit comment celui qui prononce la formule « je t'aime » est comme « l'Argonaute renouvelant son vaisseau pendant son voyage sans en changer le nom. » Tout comme les pièces de l'*Argo* peuvent être remplacées à travers le temps, alors que le bateau s'appelle toujours *Argo*, chaque fois que l'amoureux prononce la formule « je t'aime », sa signification doit être renouvelée, comme « le travail même de l'amour et du langage est de donner à une même phrase des inflexions toujours nouvelles ».

Je trouvais ce passage romantique. Tu l'as interprété comme un potentiel désaveu. Rétrospectivement, je crois que c'était les deux. (*LA*, p. 10)

Ce passage montre le travail de prospection, d'exploration de la pensée et de l'écriture de Nelson. Il donne aussi une clé de lecture du texte au complet : les boucles et spirales vont s'enchaîner continuellement, s'imbriquer les unes dans les autres, toujours être reliées par un lien plus ou moins tenu, plus ou moins évident. Pour mener à bien son exercice de prospection, Nelson s'appuie sur des passages de Barthes cités de façon plus ou moins formelle. L'autrice présente directement les mots des autres qui lui parlent, allège le texte des fameuses notes de bas de page et de la bibliographie, ce qui rend le texte plus fluide et permet une lecture plus rapide. Cette façon de citer s'oppose directement au système traditionnel des citations. Aussi, Nelson laisse son lectorat faire preuve d'agentivité et décider de s'intéresser ou non à l'auteurice ou au texte qu'elle cite. Une certaine entente et complicité se crée entre Nelson et ses lecteurices. Landreville appelle cela « le dispositif queer de brouillage de toutes tentatives hégémoniques » (*ML*, p. 1), c'est-à-dire, la pratique citationnelle. Celle-ci réfère à la forme « idéale – voire normative – d'un objet, tout en en déplaçant le sens et les significations » (*ML*, p. 2), car citer s'effectue « toujours dans un contexte et un système de relations » (*ML*, p. 2). Ce dispositif permet, pour un temps seulement, de mettre à égalité et de faire cohabiter de multiples voix et de remettre en question les différentes hiérarchies et autorités. Chaque voix « prend place aux côtés des autres, se voyant resignifiée à travers les relations qui sont créées entre elles » (*ML*, p. 14). Nelson s'intéresse et réfléchit aux sens de ces citations, se les approprie, les actualise, les resignifie, pour « insister sur les déplacements de sens qu'accomplissent les divers actes –

de langage ou autres – et les représentations à chacune de leur itération » (*ML*, p. 7). À chaque fois, l'autrice montre qu'il faut envisager les significations comme mouvantes, déstabilisées, et sortir des cadres prédéfinis et dominants. Nelson souhaite ainsi s'émanciper, trouver sa propre voix, singulière, tout en se rattachant, ici et là, à un héritage littéraire et philosophique. Elle cite Gilles Deleuze et Claire Parnet : « Être traître à son propre règne, être traître à son propre sexe, à sa classe, à sa majorité – quelle autre raison d'écrire ? Et être traître à l'écriture. » (*LA*, p. 144) Rigaud abonde dans le même sens : « Trahir comme principe fondateur de l'écriture suggère un appel à toujours mettre en danger l'existant pour renouveler, chercher de nouvelles modalités de vie et d'écriture<sup>22</sup> ».

Nelson réfléchit, dès le premier paragraphe du livre et tout au long des *Argonautes* à son rapport aux mots. Pour l'autrice, « les mots suffisent » (*LA*, p. 8), mais elle laisse la place à la conversation avec Harry, son partenaire, qui n'est pas du même avis qu'elle et qui a le droit d'être cité, au même titre que le philosophe Wittgenstein, ou que l'ancien président des États-Unis Thomas Jefferson. Cette première investigation autour de ce sujet est assez longue. On voit le temps passer malgré des repères temporels flous. Plusieurs citations, divagations et pauses rythment les réflexions et le récit de Nelson. Je pense qu'il est essentiel de retranscrire longuement le texte de Nelson afin de montrer l'importance du temps nécessaire pour la construction de ses pensées :

Avant notre rencontre, j'avais consacré ma vie à l'idée de Wittgenstein selon laquelle l'inexprimable est contenu – d'une manière inexprimable ! – dans l'exprimé. Cette idée se voit accorder moins de temps d'antenne que le plus déférent *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire*, mais c'est, je crois, l'idée plus profonde. Le paradoxe qu'elle désigne représente littéralement ce *pourquoi j'écris*, ou ce pourquoi je me sens capable de continuer d'écrire. Et ce, parce que ça ne nourrit pas, parce que ça n'exalte pas le sentiment d'angoisse qu'on peut ressentir devant l'incapacité à exprimer, à l'aide des mots, ce qui leur échappe. Ça ne rejette pas ce qui est dit au nom de ce qui, par définition, ne peut pas l'être. Pas plus que ça ne se la joue, comme on prétexterait, la gorge nouée : *J'te dis pas tout ce que je dirais si les mots suffisaient*. Les mots suffisent. [...]

---

<sup>22</sup> Antonia Rigaud (2020), « Intimité et éthique du care dans *Les Argonautes* de Maggie Nelson », *Textes et contextes*, [en ligne], <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=2911>, p. 7. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle *IE*, suivi de la page et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

J'ai appris très vite que toi, tu avais pour ta part consacré ta vie à la conviction que les mots ne suffisent pas. Pas seulement qu'ils ne suffisent pas, mais qu'ils sont corrosifs pour tout ce qui est bon, tout ce qui est réel, tout ce qui participe au grand flux. Nous nous sommes disputés sans fin à ce propos, pleins de fièvre, sans malice. Une fois qu'une chose est nommée, as-tu dit, nous ne pouvons plus la voir de la même façon. Tout ce qui n'en a pas été dit se fane, se perd, est assassiné. Tu appelais ça la fonction emporte-pièce de nos esprits. Tu disais que tu savais ça non pas à force d'avoir fui le langage, mais parce que tu t'y étais immergé, à l'écran, dans la conversation, sur la scène, dans les livres. Je secondais la position de Thomas Jefferson sur les églises – pour la pléthore, pour les transitions kaléidoscopiques, pour l'excès. J'insistais : les mots font plus que nommer. Je t'ai lu tout haut l'ouverture des *Recherches philosophiques*. Je criais : *Dalle, dalle !*

Pendant un certain temps, j'ai cru que j'avais gagné. (LA, p. 7-9)

Chose assez rare dans le savoir valorisé par les institutions, Nelson fait part, avec humilité, de l'évolution de sa pensée et de la remise en question de son idée première :

Mais j'ai changé aussi. Je me suis trouvé un nouveau point de vue sur les choses indicibles, ou au moins sur les choses dont l'essence est oscillation, flux. J'ai admis à nouveau la tristesse de notre extinction inéluctable et l'injustice de l'extinction forcée des autres. J'ai arrêté de répéter avec suffisance : *Absolument tout ce qui peut être pensé peut être exprimé clairement*, et j'ai commencé à me demander, est-ce que tout peut être pensé ? (LA, p. 9)

Après ces réflexions très intellectuelles, Nelson revient au récit de son quotidien, de la vraie vie, au moment de la réservation de billets d'avion. Nelson sait que la personne qui la sert se questionne et présuppose des choses quant à l'identité d'Harry, son prénom, son pronom, son apparence, etc. À ce stade du livre, Harry ne s'est pas encore exprimé sur sa façon de vivre le genre. Nelson n'en parle pas non plus. Les lectorices anticipent, aussi, une remise en question des codes binaires associés au genre. Nelson dit que cette personne « doit être corrigée », mais que c'est impossible, car « les mots ne suffisent pas. » (LA, p. 13) Le premier épisode de réflexion sur les mots s'étend sur sept pages et s'arrête sur « *Comment les mots peuvent-ils ne pas suffire ?* » (LA, p. 13)

Nelson envisage son écriture comme une « sorte de défense, comme une valorisation affichée de cette chose incertaine [qu'elle est], de ce point de vue incertain [qu'elle a] à offrir, de tout ce [qu'elle a] vécu » (LA, p. 143). L'autrice expose avec fierté et courage son rapport délicat à l'écriture en citant une nouvelle fois Barthes pour revendiquer son existence aléatoire et confuse :

Peur de l'affirmation. Suis toujours en train d'essayer de sortir du langage totalisant, c'est-à-dire, du langage qui piétine effrontément la spécificité; avant de me rendre compte que c'est une autre

forme de paranoïa. Pour sortir de ce manège, Barthes s'est efforcé de se rappeler que « c'est le langage qui est assertif, non [moi] ». C'est absurde, dit Barthes, d'essayer de fuir la nature affirmative du langage en « ajout[ant] à chaque phrase quelque clause d'incertitude, comme si quoi que ce soit venu du langage pouvait faire trembler le langage.

Mon écriture est parcourue de tels tics d'incertitudes. Je n'ai pas d'excuse ni de solutions, à part de me permettre de tels tremblements, puis d'y retourner plus tard et de les raturer. De cette façon, je m'édite jusqu'à afficher une audace qui ne m'est ni naturelle ni étrangère. (LA, p. 144-145)

Nelson fait part de sa fatigue face aux failles et aux limites du langage dues à l'influence du genre sur celui-ci. À ce propos, elle cite Wittig :

Parfois, cette démarche et tout son bagage genré m'épuise. À travers les années, j'ai dû m'entraîner à balayer les « je suis désolée » d'à peu près tous mes courriels professionnels que j'écris; sinon, chacun pourrait commencer par : Désolée pour le délai, désolée pour la confusion, désolée pour *tout ce que tu veux*. Il suffit de lire les interviews de femmes exceptionnelles dans les magazines pour entendre leurs excuses. Mais je n'ai pas l'intention de dénigrer le pouvoir de la contrition : je laisse mon *désolée* quand il est vraiment senti. Et, bien sûr, il y a plusieurs orateurs chez qui j'aimerais entendre plus de tremblement, plus d'incertitude, plus d'excuses. (LA, p. 145)

Les réflexions par rapport au genre sont omniprésentes dans *Les Argonautes* : Nelson montre à quel point il infecte et détermine tout ce qu'il touche. Elle convoque de multiples théoricien·nes féministes et queers pour en discuter, comme Sedgwick qu'elle a rencontrée plusieurs fois. Sedgwick est une de ses « bonnes sorcières », une *many-gendered mothers of my heart* (LA, p. 86), qui peut être traduit par « mères aux genres multiples de mon cœur », une expression empruntée au poète Dana Ward. Sedgwick est abondamment citée par rapport au queer et au travail incontournable de lâcher-prise et d'ouverture pour le naviguer :

Sedgwick voulait permettre au « queer » de réunir toutes sortes de résistances, de fractures et de disparités qui ont peu, sinon rien à voir avec l'orientation sexuelle. « Le queer est un moment, un mouvement, un motif continu – récurrent, tourbillonnant, *troublant* » écrit-elle. « Profondément, il est relationnel, et étrange. » [...]

Sedgwick a un jour évoqué l'idée que « ce qu'il faut – tout ce qu'il faut – pour faire de la description "queer" une vraie description est l'impulsion de l'utiliser à la première personne », et que « l'emploi que l'on fait de "queer" à propos de soi-même signifie autre chose que l'emploi qu'on en fait pour quelqu'un d'autre. » Aussi irritant que ça puisse être d'entendre un homme straight blanc dire de son livre qu'il est queer (est-ce qu'il faut vraiment que tu possèdes absolument tout ?), au fond, c'est probablement une bonne chose. (LA, p. 44-45)

Nelson propose un rapide portrait de Sedgwick sans omettre ses contradictions : Sedgwick était mariée avec un homme, avec qui elle avait une sexualité « guimauve » (LA,

p. 45), elle s'identifiait comme homme gay et délaissait, dans son travail intellectuel, les lesbiennes. Nelson finit ce portrait en mettant l'emphase sur le « beau », sur l'individu qu'était Sedgwick dans la vie, comme son charisme, sa générosité, sa gentillesse, ses vêtements amples et ses taches de rousseurs. Nelson invite au respect, à la bienveillance et à l'acceptation de l'autre dans son entièreté, tel·le qu'iel est : « Telles étaient les identifications et les intérêts de Sedgwick; elle était honnête avant tout » (*LA*, p. 46). Nelson reviendra plusieurs fois sur le côté « humain » de Sedgwick, en évoquant tant son physique que son côté « figure intellectuelle ». Nelson refuse toute idée de division entre le corps et l'esprit. Ils font partie d'un tout et ne s'excluent pas. Tout est relié comme le sont, dans son livre, l'intime, le public et le politique. Pour Rigaud, Nelson écrit un texte qui promeut « au-delà d'une éthique féministe et transsexuelle, une éthique du vivre ensemble et de la sollicitude ou du *care* telle qu'elle est définie par Carol Gilligan ou Sandra Laugier » (*IE*, p. 7). Pour Laugier,

une éthique féministe du *care* est une voix différente parce que c'est une voix qui ne véhicule pas les normes et les valeurs du patriarcat; c'est une voix qui n'est pas gouvernée par la dichotomie et la hiérarchie du genre, mais qui articule les normes et les valeurs démocratiques (l'importance du fait que tous aient une voix, soient aux prises avec des conflits dans la relation)<sup>23</sup>.

L'attention à l'autre, le queer et le queer en littérature encouragent, de façon assez similaire, une prise de parole et une mise à nu de l'intimité de personnes marginalisées dans le cadre d'un « projet politique précis. Faire entendre l'expérience intime, amener le lecteur à comprendre la réalité de cette expérience, vise à amener les lecteurs à penser les relations en termes d'empathie » (*IE*, p. 4). Pour Rigaud, Nelson

cherche à créer un lien de proximité et d'empathie de sorte que l'histoire de la famille en devenir présentée au long du récit devienne notre histoire, non pas un exemple parmi d'autres en faveur des droits LGBTQ+, mais bien notre histoire également, un document qui appelle au respect du droit de tou·tes. (*IE*, p. 4)

Nelson expose des moments d'une extrême vulnérabilité pour elle et pour ses proches comme l'accouchement d'Iggy, raconté sur plus de dix pages, entrecoupé du récit d'Harry qui accompagne sa mère dans ses derniers instants (*LA*, p. 183-196). Nelson évoque, en outre, l'arrêt de l'alcool, respectivement pour elle et pour Harry (*LA*, p. 92; p. 203), ou

encore le plaisir intense qu'elle ressent lors de relations sexuelles, le sexe anal et l'utilisation de jouets (LA, p. 7; p. 11; p. 126). Nelson vise « une écriture qui dramatise les façons dont nous sommes “pour un autre ou grâce à un autre”, et pas seulement dans certaines circonstances, mais dès le début et pour toujours » (LA, p. 91). Nelson suit constamment l'éthique du *care* : prendre soin de toutes les autres, les accueillir comme elles sont, sans les juger, en les laissant s'exprimer, en les écoutant véritablement, en leur demandant ce qui leur ferait du bien en agissant en conséquence, le tout, en se respectant soi-même. Une des bases du *care*, comme du queer, est d'accueillir la vulnérabilité de chaque être humain en agissant en dialogue avec sa propre vulnérabilité.

Nelson décrit également la première fois qu'elle a rencontré Sedgwick lors d'un séminaire. Cet autre moment de vulnérabilité amène Nelson à penser de nouveau en dehors des sentiers battus. Pour que tout le monde apprenne à se connaître, Sedgwick lance une activité : un jeu d'animal totem. Ce jeu réveille chez Nelson sa « phobie de l'identité » (LA, p. 164), de l'anxiété et un certain malaise. L'autrice trouve une « solution », une stratégie d'adaptation dans l'idée du Neutre de Barthes face à cette angoisse de l'identification :

À l'époque, c'était important pour moi de me sentir audacieuse, de l'être. De me sentir légère, prompte, vive, amphibie, agile, apte. Je ne connaissais pas alors le livre de Barthes *Le Neutre*, mais si je l'avais lu, ç'aurait été mon hymne personnel : le Neutre est ce qui, confronté au dogmatisme, à la pression menaçante de tous côtés, offre des réponses inédites : ce qui fuit, s'échappe, pare, refuse ou renverse les termes, bat en retraite ou tourne le dos. (LA, p. 165)

Comme le titre, *Les Argonautes*, le neutre et le queer proposent une resignification qui peut autant s'appliquer au langage et aux significations des mots qu'aux identités. Une sortie de l'identification est envisageable sous la forme d'un constant devenir possible grâce aux liens entre les personnes.

Nelson fait le récit de ses nombreuses relations plus ou moins longues, comme celles qu'elle entretient avec sa mère, avec son beau-père, avec Sedgwick, avec son ancienne directrice de maîtrise et même avec un serveur, qui comprend qu'Harry est une personne trans en voyant sa carte d'identité. Elle souligne leurs changements et leur évolution. C'est

---

<sup>23</sup> Sandra Laugier (2010), « L'Éthique du care en trois subversions », *Multitudes*, n 42, p. 22.



d'ailleurs la relation qu'elle entretient avec Harry, son amoureux, qui est la plus présente dans *Les Argonautes*. Leurs corps respectifs changent significativement pendant la période concernée par l'écriture : Harry commence la testostérone et les opérations d'affirmation de genre alors que Nelson tombe enceinte d'Iggy. Les récits de ces évolutions sont amples et entrecroisés (LA, p. 126-129). Leur couple passe pour un couple *straight*, ielles tendent vers le *passing* : un homme et, une femme, hétérosexuel.les attendent un enfant. Or, ce n'est pas du tout le cas :

Tu passes pour un homme; moi, pour une femme enceinte. Notre serveur nous parle joyeusement de sa famille, exprime son approbation vis-à-vis de la nôtre. En surface, on aurait pu dire que ton corps devenait de plus en plus « masculin »; le mien, de plus en plus « féminin ». Mais nous ne nous sentions pas comme ça. À l'intérieur nous étions deux animaux humains en cours de transformation l'un auprès de l'autre, témoins sans pression du changement de l'autre. (LA, p. 122)

Nelson accompagne, défend Harry, et lui laisse plusieurs fois mettre des mots sur son lien avec son corps et son genre dans *Les Argonautes*. Seul Harry peut s'exprimer sur sa réalité et Nelson le souligne :

*Je suis pas en chemin vers quoi que ce soit*, répond parfois Harry aux curieux. Comment expliquer, dans une culture désespérément vouée à la résolution, que parfois la patente reste une patente ? *Je ne veux pas du genre féminin qui m'a été assigné à la naissance. Pas plus que je ne veux du genre masculin que la médecine transsexuelle me promet et que l'État finira par m'accorder si je me comporte comme il faut. Je n'en ai rien à faire, de tout ça.* (LA, p. 79)

À la suite du témoignage d'Harry, Nelson, fidèle à l'éthique du *care*, montre que l'écoute est le meilleur moyen pour s'ouvrir à d'autres réalités :

Comment peut-on passer par-dessus le fait que la meilleure façon de comprendre comment les gens se sentent à propos de leur genre ou de leur sexualité – ou de tout le reste, en fait – est d'écouter ce qu'ils ont à dire et d'essayer de les traiter en conséquence, sans confondre leur vision de la réalité et la sienne propre ? (LA, p. 80)

Nelson exprime, dans son écriture, tout l'amour et le respect qu'elle porte à Harry. Elle évoque de nombreuses fois leur sexualité queer pleine de plaisir et de complicité (LA, p. 7, 104). Chez Nelson, le sexe anal apparaît dès l'incipit dans une scène où déclaration d'amour, godemichets et sodomie cohabitent :

Au lieu de ça, les mots *Je t'aime* me sortent de la bouche comme une incantation la première fois que tu m'encules, ma face écrasée contre le plancher de ciment de ton appart humide et charmant. (LA, p. 7)

Nelson sonde ce sujet, toujours avec les voix des autres, et encore une fois avec celle de Sedgwick. L'autrice questionne longuement, encore et encore, la société et le discours ambiant, les habitudes, en s'appuyant sur son vécu et ses explorations corporelles :

Je ne suis pas intéressée par une herméneutique, ni par une érotique, ni une poétique de mon anus. Je suis intéressée par le sexe anal. Je suis intéressée par le fait que le clitoris, déguisé en bouton secret, couvre toute la zone comme une raie manta; impossible de dire où ses 8000 nervures commencent et finissent. Je suis intéressée par le fait que l'anus humain est une des parties les plus innervées du corps [...] (LA, p. 126)

Nelson critique l'hétérocisnormativité inhérente aux sociétés capitalistes. Elle rompt les binarismes comme l'image de la mère qui ne peut pas s'intéresser au sexe anal et à l'état de santé de son enfant en même temps lors d'un trajet en auto. Ces deux sujets et ces deux réalités peuvent exister l'une avec l'autre.

Nelson ne montre pas que le « beau », le plaisir et la facilité de sa relation avec Harry. Elle écrit aussi leurs moments de mésentente à propos, par exemple, du genre d'Harry (LA, p. 48) ou du portrait que Nelson fait de leur couple dans son livre. L'autrice laisse Harry lire son manuscrit. À la suite de sa lecture, Harry émet quelques réserves. Nelson crée un espace pour la colère d'Harry. Elle l'écoute et tente de construire un pont vers lui, même si cela s'avère complexe. Faire de la place à l'autre est difficile dans l'écriture :

il me dit qu'il a le sentiment, et même, que je ne prends pas soin de lui. Je sais que c'est un sentiment terrible. On traverse le manuscrit page par page, un crayon de plomb à la main, pour qu'il suggère des façons d'affiner la représentation que je fais de lui, de nous. J'essaie d'écouter, j'essaie de me concentrer sur la générosité dont il fait preuve, ne serait-ce qu'en me laissant écrire sur lui. [...] Mais rien ne peut tout à fait étouffer mon avocat de la défense intérieur. *Comment est-ce qu'un livre peut à la fois être une libre expression et une négociation ? Est-ce que ce n'est pas vain d'accuser un filet d'avoir des trous ?* (LA, p. 69-70)

Nelson inclut complètement Harry et leur relation dans le texte des *Argonautes*, et ce dès l'incipit, lors de sa déclaration d'amour envers lui (LA, p. 7), mais, aussi dans le paratexte, de la dédicace des *Argonautes* (« Pour Harry », LA, p. 5) à la dernière phrase des remerciements : « Merci de m'avoir montré ce que peuvent être les noces – une conversation infinie, un devenir sans fin » (LA, p. 212). Nelson qualifie leur relation de noces, un concept qui embrasse le queer, le *care* et l'amour. Il est emprunté à Deleuze et Parnet :

Il faut apprendre à consentir à une instance au-delà du Deux, précisément au moment où on essaie de se représenter une vie de couple, nuptiale, même. *Les noces, c'est le contraire d'un couple. Il n'y a plus de machine binaire : questions-réponses, masculin-féminin, homme-animal, etc. Ça pourrait être ça, un entretien, simplement le tracé d'un devenir.* (LA, p. 13)

Nelson témoigne également de son propre devenir « animal-humain » dès qu'elle tombe enceinte. Elle note un tas de détails, de changements et de sensations (LA, p. 126, 129, 132-133). Elle est profondément captivée par cette transformation qu'elle rapproche d'une expérience queer :

Ou est-ce que c'est ma grossesse – est-ce que ça, c'est essentiellement hétéronormatif ? Peut-être qu'au fond, opposer le queer et la procréation (ou, pour préciser les choses, la maternité) ne revient plus à révéler une vérité ontologique cachée, mais représente désormais un point de vue réactionnaire sur la façon dont les choses ont évolué pour les queers ? Cette opposition présumée va-t-elle tout simplement s'étioler quand de plus en plus de queers auront des enfants ? Est-ce qu'elle va te manquer ?

Est-ce qu'il y a quelque chose d'essentiellement queer à propos de la grossesse elle-même, en ce sens qu'elle altère profondément l'état « normal » d'une personne, en ce qu'elle occasionne une intimité radicale avec — et une aliénation radicale d'avec — son propre corps ? Comment une expérience si profondément étrange, sauvage et transformatrice peut-elle aussi être perçue comme le symbole ou la promulgation de l'ultime conformité ? Ou ne serait-ce qu'une autre disqualification de tout ce qui lie trop intimement l'animal femelle à une forme de condition privilégiée (dans ce cas, une non-conformité, ou une radicalité ?) (LA, p. 22)

Nelson réévalue la seule et unique bonne façon dictée par la société binaire de vivre la grossesse, c'est-à-dire, de façon hétéronormative. Celle-ci s'oppose totalement à la réalité de Nelson. Le regard conformiste de beaucoup de personnes, sous le couvert de la politesse, de la gentillesse et de la sympathie, s'écrase sur sa « bedaine de grossesse » (LA, p. 107) une fois qu'elle est bien visible et reconnaissable :

Ces marques de bienveillance étaient presque choquantes. *Tu portes l'avenir; Il faut être bienveillant avec l'avenir* (ou au moins une certaine image de l'avenir qu'apparemment j'arrivais à représenter et que nos militaires étaient prêts à défendre). Voilà donc la séduction de la normalité, ai-je pensé en souriant à mon tour, compromise et radieuse. (LA, p. 132-133)

L'autrice décode aussi un autre pan de la conformité, plus âcre et rétrograde encore, par rapport au corps des femmes et à leurs choix :

Mais le corps de la femme enceinte exposé au public est également obscène. Il irradie d'une sorte d'autoérotisme béat : une relation intime a cours, qui est visible pour tous, mais qui, décidément, exclut les témoins. [...] une telle intimité, un tel lien peuvent irriter. Ça irrite particulièrement les pro-vies, qui préféreraient mettre la génitrice à l'écart toujours plus tôt [...] [;] le plus vite possible

tu peux mettre la génitrice à l'écart, le plus vite tu peux te dispenser de considérer l'une des parties de l'équation : la femme qui a des droits. (LA, p. 133).

Jusqu'ici, Nelson décryptait des regards et des attitudes, mais elle en arrive à citer les mots qu'un homme ne se gêne pas de lui adresser pour lui rappeler qu'elle n'a pas à poursuivre ses activités alors qu'elle porte la vie. Ce n'est ni normal ni raisonnable que Nelson continue à travailler sur certains sujets qu'il juge comme trop délicats :

Pendant la séance de questions, un dramaturge bien connu lève la main et dit : *Je ne peux m'empêcher de voir que tu portes un enfant, ce qui m'amène la question – comment es-tu arrivée à travailler sur tous ces sujets sombres [le sadisme, le masochisme, la cruauté, la violence, et ainsi de suite] dans ton état ?*

Ah oui, je me dis en frappant du genou contre le podium. Il faut faire confiance au vieux patricien blanc pour rappeler à la femme qui parle qu'elle a un corps, pour que personne ne puisse rater le spectacle de cet oxymore : *la femme enceinte qui pense*. Ce qui n'est au fond qu'une version bonifiée de cet oxymore plus général : *une femme qui pense*. (LA, p. 134)

Nelson rapproche son expérience de celle vécue par Butler, vue comme une icône lesbienne par certaines personnes des mondes queers et littéraires, alors qu'un de ses livres remet en question les politiques identitaires (LA, p. 81). À l'instar de certaines personnes présentes à la conférence de Nelson qui n'avaient que le mot « enceinte » dans la tête, pour certaines personnes de l'audience de Butler, c'était le mot « lesbienne » :

Il n'y a qu'un pas de là à disqualifier la lesbienne – ou, au fond, à disqualifier n'importe qui, dès lors qu'il refuse de se glisser sans rechigner dans un futur « postracial » qui ressemble beaucoup trop au passé raciste, au présent raciste – comme *identitariste*, quand c'est en fait l'auditeur qui n'arrive pas à surmonter l'identité qu'il a imputée au locuteur. Traiter le locuteur d'*identitariste* devient alors une excuse suffisante pour ne pas l'écouter, auquel cas l'auditeur peut reprendre son rôle de locuteur. (LA, p. 81)

Les deux théoricien·nes étant réduit·es à leur corps et à leur orientation sexuelle aux yeux de certains individus, ce qu'elles peuvent dire et penser n'a plus de valeur. Le regard régulateur et fixateur sur les corps, les genres et les orientations sexuelles est omniprésent. Il envahit toutes les existences, même celles des êtres qui ne sont pas encore nés comme Iggy. Nelson cite les mots de la technicienne en échographie qui se focalise sur le sexe du bébé à de multiples reprises et de façon vulgaire et perverse : « *Ta ! Il est vraiment fier de son machin [...] Il aime vraiment la montrer !* » (LA, p. 139) Nelson vit de la colère et un ras-le-bol très fort avant de revenir à la subjectivité et au relationnel, à la fluidité et à la

mobilité, au queer et au *care*. Nelson entretient une relation avec ces notions similaire à celle que l'on peut avoir avec des mantras. Ils forment son refuge pour continuer à être en relation, pour garder espoir :

Sacrament, voulez-vous ben le laisser barboter dans son sac, que je me disais en fourrant avec amertume les triptyques génitaux dans mon portefeuille, semaine après semaine. Laissez-le dans l'ignorance – pour la seule et unique période de sa vie, sans doute – de la nécessité de performer une identité pour les autres, du fait que l'on se développe in utero, en réponse à une volée de projections et de réflexions qui ricochent sur nous. En fin de compte, on appelle cette boule de neige un soi (*Argo*).

J'imagine que la façon optimiste de regarder cette boule de neige serait de dire : la subjectivité est fortement relationnelle, et c'est étrange. *Nous sommes pour un autre, ou grâce à un autre.* » (*LA*, p. 139-140)

Nelson invite à la réévaluation de notre sociabilité, de notre interdépendance et des régimes de vérité par rapport au sexe, au genre et au corps. Peut-être qu'en laissant plus de place à l'empathie, à la sollicitude et au temps, dans nos relations comme dans nos réflexions, une sortie des diktats sociaux hétérocisnormatifs, capitalistes et productivistes est possible.

## CHAPITRE 3

### ANALYSE DU DISCOURS D'ARCHET DANS *LE CARNET ÉCARLATE*

Comme c'est le cas dans *Les Argonautes* de Maggie Nelson, la posture d'autrice d'Anne Archet joue un rôle central dans l'écriture du *Carnet écarlate*. La fiction auctoriale qu'Archet élabore lui permet de construire un imaginaire autour d'elle et de son œuvre. Cette fiction ainsi que son influence sur le texte d'Archet seront donc présentées dans ce chapitre. Ensuite, les notions de continuum lesbien, de système de hiérarchie sexuelle, d'agentivité des femmes dans leur sexualité et de postpornographie seront présentées et serviront de base à l'analyse de l'érotique lesbien archéen.

#### 3.1 LA FICTION ET LA FONCTION AUCTORIALE CHEZ ARCHET

Archet s'exprime sur Internet depuis plus de vingt ans. Elle publie à un rythme effréné sur de nombreux blogues et prend la parole sur différents réseaux sociaux, mais sa véritable identité reste insaisissable : « Qui est Anne Archet ? Tout dépend de qui vous êtes<sup>24</sup> ». Sur un de ses blogues, sa présentation révèle tout de même les éléments importants de son parcours, de sa personnalité, de ses intérêts et de sa plume :

Elle tient son journal intime depuis qu'elle a appris à écrire et se consacre à la littérature érotique depuis la puberté. Pionnière du web, on pouvait lire ses textes pornographiques sur sa page personnelle de 1998 à 2003, puis sur le blogue *Lubrlicités/ Les cahiers d'Anne Archet* qui était à cette adresse de 2003 à 2019 (jusqu'au moment où une panne de serveur l'a convaincue d'enfin tourner la page). Diplômée en histoire et en philosophie, elle a bu jusqu'à la lie la coupe amère de la vie universitaire et de l'enseignement ; elle se consacre maintenant à des activités plus saines : quelques piges, quelques contrats de révision et de rédaction, des rapines, des chapardages — bref, le moins de travail possible<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup> Anne Archet (s.d), *Flegmatique, le blogue flegmatique d'Anne Archet*, [en ligne], <https://flegmatique.net/about/>.

<sup>25</sup> Anne Archet (s.d), *Anne Archet, héroïne sans emploi*, [en ligne], <https://archet.net/about/>.

Sur ce même blogue, Archet se dit « anarchiste individualiste », « féministe » et « pansexuelle ». Pour Servanne Monjour, Archet présente, sur la Toile et les réseaux sociaux, un profil qui construit une « fonction auctoriale, et même une fiction auctoriale<sup>26</sup> » qui oscille constamment

entre visibilité et invisibilité, ombre et lumière, exhibition (puisque l’auteure est particulièrement active sur les réseaux sociaux, où se met en place son écriture autofictionnelle imprégnée d’érotisme) et anonymat (Anne Archet refuse toujours de révéler son visage, et de livrer son identité civile)<sup>27</sup>.

Cette fiction auctoriale se retrouve de fait en quatrième de couverture du *Carnet écarlate*, publié en 2014 :

Mais qui donc est Anne Archet, cette incorrigible pornographe qui sévit depuis si longtemps, tapie dans l’ombre, profitant de chaque occasion pour corrompre notre belle jeunesse ? Ses lectrices l’ignorent. La NSA est dans le brouillard. Dieu le Père lui-même se perd en conjectures. Seule sa coiffeuse le sait.

Archet joue et brouille les repères convenus entre « l’auteur (une instance d’abord paratextuelle), l’écrivain (lui-même tiraillé entre le métier et l’art d’écrire), le personnage d’écrivain (soit un narrateur auctorial) et la personne elle-même<sup>28</sup> ». Pour Monjour, cela constitue « l’originalité même du profil qui, nourri de la somme de ces confusions, tend à s’imposer comme une nouvelle instance indépendante, au potentiel poétique incontestable<sup>29</sup> ». Une entente avec le lectorat, une sorte de pacte de lecture se développe avant même de plonger dans les textes d’Archet. Le flou si particulier et maîtrisé autour de l’identité d’Archet contraste avec le sous-titre du *Carnet écarlate*, « fragments érotiques lesbiens ». Il indique clairement la forme du texte d’Archet et le sujet qu’elle aborde. Quel est donc cet « érotique lesbien » ? Quelles en sont ses particularités ?

---

<sup>26</sup> Servanne Monjour, « Dibutade 2.0 », art. cité.

<sup>27</sup> Servanne Monjour, « Dibutade 2.0 », art. cité.

<sup>28</sup> Servanne Monjour, « Dibutade 2.0 », art. cité.

<sup>29</sup> Servanne Monjour, « Dibutade 2.0 », art. cité.

### 3.2 ARCHET ET LE CONTINUUM LESBIEN

En s'appuyant sur la fiction auctoriale de la quatrième de couverture du *Carnet écarlate*, on peut affirmer qu'Archet s'adresse uniquement à un public de « lectrices », contrairement à ces autres projets littéraires parus plus récemment, comme *Amants, catalogues déraisonnés de mes coïts en sept cents quarante et une pénétrations*<sup>30</sup>, *Perdre haleine : Phrase autoérotique*<sup>31</sup>, *Le vide : mode d'emploi. Aphorismes de la vie dans les ruines*<sup>32</sup> et au contenu de ses blogues comme *Vie de Licorne*<sup>33</sup> ou, le dernier en date, *Le carnet incarnat*<sup>34</sup>. Sur ces blogues ou sur les couvertures de ces livres, Archet ne s'adresse pas à un lectorat en particulier. Pour le *Carnet écarlate*, Archet évolue dans un monde littéraire exclusivement féminin, tant pour le sujet du livre, si on en croit le sous-titre, que du côté du lectorat envisagé ou encore dans la confection du livre du *Carnet écarlate*. En effet, celui-ci est publié aux éditions du remue-ménage, une maison d'édition créée par des femmes « libres et féministes depuis 1976<sup>35</sup> ». La sororité est mise de l'avant également dans la collaboration entre Archet et Mélanie Baillaigé, qui a croqué dix dessins charnels pour le *Carnet écarlate*. L'artiste est d'ailleurs nommée sur la couverture du livre, juste en dessous du titre, ce qui souligne l'esprit de partage et la valorisation du travail de chacune. Archet, par ses choix concernant le public visé, la création et la publication du *Carnet écarlate*, évolue dans un *continuum lesbien*, une notion définie par Adrienne Rich :

J'ai choisi d'utiliser les termes « existence lesbienne » et « continuum lesbien » [...] parce que le terme « existence lesbienne » évoque [...] l'idée que le sens de cette expérience est une création continue. Par « continuum lesbien » j'entends un large registre [...] d'expériences impliquant une identification aux femmes ; et pas seulement le fait qu'une femme a eu ou a consciemment désiré une expérience sexuelle génitale avec une autre femme. Si on élargit ce terme pour y inclure les multiples formes de rapports intenses et privilégiés entre femmes, qui comprennent aussi bien la capacité de partager sa vie intérieure que celle de faire front contre la tyrannie masculine [...] que celle de donner et de recevoir un soutien pratique et politique ; si on parvient également à associer

---

<sup>30</sup> Anne Archet, (2017), *Amants, catalogues déraisonnés de mes coïts en sept cents quarante et une pénétrations*, Remue-ménage.

<sup>31</sup> Anne Archet (2020), *Perdre haleine : Phrase autoérotique*, Remue-ménage.

<sup>32</sup> Anne Archet (2022), *Le vide : mode d'emploi. Aphorismes de la vie dans les ruines*, Lux, coll. « Lettres libres ».

<sup>33</sup> Anne Archet, (2017), *Vie de licorne*, [en ligne] <https://viedelicorne.blog/2017/05/16/episode-1/>.

<sup>34</sup> Anne Archet, (2023), *Le carnet incarnat*, [en ligne] <https://incarnat.blog/>.

<sup>35</sup> S. a, (s.d), *Éditions du Remue-ménage* [en ligne] <https://www.editions-rm.ca/>.



ce terme à des notions telles que la *résistance au mariage* [...] on commence à comprendre des pans entiers de l'histoire et de la psychologie des femmes, resté[s] jusqu'ici hors d'atteinte en raison des définitions limitées, pour la plupart cliniques, du « lesbianisme »<sup>36</sup>.

Ce *continuum* permet d'imaginer l'univers littéraire global de l'autrice, de la naissance à la réception du *Carnet écarlate*, mais pas de le définir dans les moindres détails ni de le fixer.

### 3.3 STRUCTURE DU CARNET ÉCARLATE

La structure du *Carnet écarlate* et sa linéarité ne sont pas évidentes non plus. En effet, trois ensembles narratifs constituent le *Carnet écarlate*. Dix dessins érotiques de Baillaigé sont éparpillés au milieu des fragments archéens, écrits dans deux sortes de polices et de mise en page différentes : la majorité, dans un style normal, sans disposition particulière sur les pages ; dix-huit, en italique, dispersés au milieu de la majorité, ayant droit chacun à une page entière. Les fragments écrits en style normal s'enchaînent sans liens ni continuité logique sauf pour une dizaine de ceux-ci où Archet, l'autrice ou son personnage de narratrice auctoriale, commente, avec beaucoup d'autodérision, le dernier fragment qu'elle vient d'écrire : « Je viens de relire le paragraphe qui précède. Quelle esthète je fais, dis donc » (*CÉ*, p. 53). Le carnet érotique lesbien glisse, de temps à autre, vers le cahier de notes et de réflexions personnelles, une sorte de « journal d'écriture ». L'unité thématique est un peu bousculée, même si le sexe, l'écriture et l'écriture du sexe restent des sujets très proches et s'autoalimentent.

C'est surtout dans les fragments en italique que l'on retrouve des indices du parcours d'Archet et de son écriture de l'érotique lesbien. Une certaine chronologie et logique dans l'enchaînement des fragments crée une histoire à part entière. Archet (l'autrice, ou son personnage de narratrice auctoriale, ou encore le personnage du carnet, rien n'est sûr quant à sa posture) découvre, avec stupéfaction, qu'une de ses partenaires (une personne réelle ou fictionnelle), a trouvé le *Carnet écarlate* et qu'elle en fait la lecture assidument. Archet, et

---

<sup>36</sup> Adrienne Rich (1981), « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 1, p. 32.

sa/ses partenaires — rien ne permet de déterminer s’il s’agit d’une ou de plusieurs personnes — ont ensuite des conversations, sur un ton taquin, à propos de l’écriture d’Archet et de sa façon de nommer ses personnages. Son interlocutrice lui demande sous quel prénom elle apparaît dans les fragments d’Archet. L’autrice répond : « *Je les utilise tous. Il y a un prénom pour chaque trait de ta personnalité. J’espère qu’elle n’a pas vu que je croisais mes doigts.* » (CÉ, p. 7) Le flou des identités de la narratrice et des personnages des fragments sera entretenu tout au long du *Carnet écarlate*. La variété des prénoms des personnages sert à brouiller les identités. Ils n’apportent pas de fixité et sont interchangeables. Archet utilise des prénoms fictifs ou l’anonymat comme une échappatoire face aux interrogations de sa partenaire, mais aussi à celles que peut avoir le lectorat. Plus tard, Archet feinte l’oubli pour ne pas nommer la femme dont elle parle : « *Elle pointe du doigt une page du carnet écarlate. – Tu n’as pas écrit le prénom. Qui est d’une beauté émouvante ? – Euh... en réalité, on oublie très vite* » (CÉ, p. 107). Ces fragments en italiques regroupent plusieurs remarques d’Archet à propos de son quotidien d’écrivaine, « *Vacances : le carnet écarlate, un stylo neuf, une langue sur ma chatte et comme paysage, du temps, du temps à perte de vue* » (CÉ, p. 80). Certaines sont caustiques : « *Il faut vraiment être une écrivaine de troisième zone pour utiliser une métaphore aussi ridicule que “l’étoile obscure de mon cul”* » (CÉ, p. 101).

Le lectorat découvre, en même temps que l’interlocutrice d’Archet, son affection de longue date (encore une fois, le mystère reste entier autour de sa posture) pour l’écriture de l’érotique lesbien :

*Elle tourne la page du carnet écarlate et me dit :*

- *Ça fait longtemps que tu écris ce genre de trucs ?*
- *Depuis toujours. Je pense que la première phrase complète que j’ai écrite à l’école contenait le mot « noune ».*
- *Je ne te crois pas.*
- *Demande à ma mère, elle le confirmera. Avant le carnet écarlate, il y a eu le carnet vert. Et le noir. Et le bleu. Il y en a eu trois roses avant cela, et un jaune – que j’ai échappé dans la baignoire –, avant quelques violets, deux oranges... (CÉ, p. 11)*

Cette réponse correspond à la fiction auctoriale présente depuis toujours sur les blogues archéens. Peu après, une autre réponse d'Archet confirme une nouvelle fois cette fiction. Lorsque sa partenaire lui demande quand elle écrit, Archet répond qu'elle le fait pendant ses heures de travail pour *hacker*, pour contourner les lois du travail. Pour l'autrice, s'extraire des injonctions capitalistes et écrire de l'érotique ont la même racine et procurent une satisfaction similaire :

- *Disons seulement que je m'arrange pour que la grande entreprise capitaliste subventionne mon écriture.*
- *Belle façon de dire que tu glandouilles au bureau au lieu de travailler. Tu joues avec le feu Anne...*
- *Tu as raison, parce que jouer avec le feu, c'est l'essence même de l'érotisme. (CÉ, p. 34)*

Le ton des échanges entre Archet et sa partenaire est coquin et joueur. Il donne naissance à des conversations érotiques, appelées en anglais *dirty talk*, employées comme excitant sexuel et présentation de leurs désirs :

- *Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? me demande-t-elle en feuilletant le carnet écarlate.*
- *Le meilleur de moi-même.*
- *Vraiment ? Alors je dois lui faire l'amour.*  
*Elle lèche une page comme s'il s'agissait de mon sexe, effaçant petit à petit de sa salive tout ce que j'avais écrit, puis offre à ma bouche un petit bout de langue bleue. (CÉ, p. 26)*

L'écriture érotique donne lieu à des conversations sur l'érotique qui finissent par déraper vers de nouveaux rapports sexuels et qui, eux aussi, à leur tour, serviront de matériaux à l'écriture d'Archet. C'est un des aspects qui participe à la posture éminemment politique de l'autrice. La « pétroleuse nymphomane<sup>37</sup> » fait sortir la pornographie de son « ghetto » en la mêlant à des considérations littéraires et à de l'humour dans le *Carnet écarlate*, en publiant de l'érotique lesbien, écrit par une femme, pour un lectorat de femmes, dans une maison d'édition historiquement féministe et en laissant libre d'accès ses textes sur Internet. Le texte archéen présente des traits de la littérature queer comme une chronologie et une énonciation brouillées ainsi qu'un mélange des thèmes et des registres. Archet s'inscrit absolument dans la mouvance postpornographique féministe.

---

<sup>37</sup> Anne Archet, *Flegmatique, le blogue flegmatique d'Anne Archet*, ouvr. cité.

### 3.4 PORNOGRAPHIE ET POSTPORNOGRAPHIE

En tant que pornographe, Archet traite de sujets obscènes. Selon Sam Bourcier, sociologue, militant queer, s'inspirant des travaux de Foucault dans *Histoire de la sexualité*, et auteur de la trilogie *Queer Zone*, la pornographie ne se résume pas à « la description ou la monstration explicite des organes et des pratiques sexuelles en vue de provoquer une excitation<sup>38</sup> ». Il affirme que le sexe est « un système de savoirs, discours, pouvoirs historiquement construits et dont le but caché est de perpétuer des relations de savoirs-pouvoirs » (*QZ*, p. 37) et que la pornographie est un régime disciplinaire à l'origine réservé aux hommes (cisgenres). La pornographie est un domaine propice à la production de scripts sexuels induisant et conditionnant la renaturalisation de la différence sexuelle, la rigidification des identités de genre et des pratiques sexuelles. Bourcier avance que

le genre pornographique classique obéit à un régime de la vérité du sexe et de la différence sexuelle dont on perçoit bien ce qui pourrait le fragiliser : une rupture de l'unité thématique à partir du moment où le porno se mélange à autre chose, glisse dans d'autres genres, dans la représentation dite « non porno », qui plus est via des médias de masse et populaires ; que le discours soit tenu par des femmes. En un mot que le porno sorte de son ghetto. (*QZ*, p. 41)

Dès 2000, Bourcier écrivait que la pornographie traditionnelle était en pleine déconstruction grâce à la postpornographie féministe, un mouvement fluide qui s'inscrit dans la lignée des travaux des précurseurs de la théorie queer, du féminisme pro-sexe et des réflexions contemporaines issues des milieux universitaires et militants. Les auteurices travaillant sur la postpornographie ont de la difficulté à situer sa naissance, bien qu'Annie Sprinkle avec sa performance *The Public Cervix Announcement* en 1990 crée une séparation entre pornographie *mainstream* et pornographie dotée d'un message politique et d'une volonté de transformation sociale. Pour sa performance, Sprinkle, ancienne actrice porno et maintenant sexologue et militante pour les droits et la santé des travailleur·ses du sexe, était assise sur un fauteuil, un speculum dans le vagin. Elle encourageait le public, une personne à la fois, à venir observer l'intérieur de son sexe avec une lampe torche. Pour Desruisseaux, Sprinkle

contribuait à une démythification du corps de la femme en l'ancrant dans un réel concret, et devenait l'une des premières artistes à théoriser, par le biais de la performance, la relation entre féminisme et pornographie. [...] *Public Cervix Announcement* demande : la vérité du sexe n'est-elle pas toujours une mise en scène, c'est-à-dire une construction culturelle ? (*MT*, p. 74).

Selon Preciado, Sprinkle oppose la « production théâtrale et artistique de diverses fictions du sexe » à la « *vérité du sexe* pornographique, pour reprendre la formule de Foucault (*TJ*, p. 220).

Toujours en 1990, Butler voyait la sexualité comme un terrain de lutte pour les féministes et les personnes queer :

L'impossibilité d'une sexualité pré ou hors du système patriarcal et du dispositif de la sexualité, il appert tout à fait logique pour des féministes ou des personnes s'affichant comme queers d'investir le milieu de la pornographie pour en proposer une version plus en adéquation avec leurs vécus sexuels et leurs valeurs. (*TDG*, p. 106)

La postpornographie met l'accent sur la dimension politique de la sexualité en la sortant de la sphère privée. Il cherche à se libérer des catégories et rompt avec toutes les dichotomies, comme les deux seuls scripts culturels traditionnels sexuels masculin et féminin. Ils sont contraires, opposés et interdépendants, hérités d'une hétérosexualité et d'une hétéronormativité construites sur le binarisme des sexes et des genres :

le script sexuel culturel typiquement masculin s'exprime par la recherche active de partenaires sexuels, l'importance de l'approbation des exploits sexuels par les pairs, une sexualité incontrôlable après excitation et une recherche du plaisir pour le plaisir. [...] le script sexuel typiquement féminin est caractérisé par l'attente passive d'être choisie comme partenaire sexuelle, un désir plus orienté vers l'affection et l'amour que vers le sexe, l'importance du désir de plaire à l'homme et une absence d'initiative dans les rapprochements sexuels. Il semble évident que sans changement de ce script hétérosexuel traditionnel, il est difficile pour les femmes d'arriver à exercer une agentivité sexuelle<sup>39</sup>.

Dans *Surveiller et jouir, anthropologie politique du sexe*, Gayle Rubin reprend et continue, elle aussi, les travaux de Foucault sur la sexualité. Elle montre la multiplicité des plaisirs et des pratiques érotiques et sexuelles possibles, néanmoins réprimées et normées en fonction

---

<sup>38</sup> Sam Bourcier (2019), *Queer zones : la trilogie*, Amsterdam, p. 37. Désormais, les références à ce livre seront indiquées par le sigle *QZ*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

<sup>39</sup> Julie Lavigne, Myriam Le Blanc Elie et Sabrina Maiorano (2019), « Agentivité sexuelle des femmes dans les films pornographiques critiques réalisés par des femmes », *GLAD!* [en ligne], <https://doi.org/10.4000/glad.1476>, p. 7. Désormais, les références à cet article seront indiquées par le sigle *ASF*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

d'un certain essentialisme sexuel qui forme le script hétérosexuel et les scénarios culturels sexuels. La morale sexuelle martèle « qu'il y a une et une seule bonne façon de faire l'amour et que tous devraient le faire de la même manière<sup>40</sup> ». Rubin réclame la fin du dénigrement de la diversité sexuelle et la fin de la « hiérarchie de privilèges et de prestige » (*SJ*, p. 10). Cette hiérarchie veut que

certaines formes de comportement sexuel (hétérosexuel, monogame, dans le cadre du mariage, libre, gratuit, ayant lieu dans l'espace domestique, intragénérationnel, *vanilla*, génital, à deux, procréatif, sans sextoys ni usage de pornographie) soient approuvées et promues comme allant de soi, tandis que les autres, aussi bien que les personnes qui les pratiquent, sont considérées comme problématiques, mauvaises, inacceptables, et sont non seulement critiquées, mais aussi persécutées, pénalisées et vouées à l'élimination au nom de l'hygiène morale et sociale. (*SJ*, p. 10)

Pour se défaire de ces idées traditionnelles et orthodoxes, Rubin propose une morale qui place le plaisir comme critère primordial quand on parle de sexualité. Cette « morale démocratique » devrait plutôt juger

les actes sexuels d'après la façon dont les partenaires se traitent, le niveau de considération mutuelle, la présence ou l'absence de coercition, la quantité et la qualité des plaisirs qu'ils provoquent. Que ces actes sexuels soient homos ou hétéros, qu'ils aient lieu en couple ou en groupe, dans la nudité ou avec des sous-vêtements, qu'ils soient vénaux ou gratuits, qu'ils fassent ou non recours à la vidéo ne devrait être un critère éthique pour personne. (*SJ*, p. 163)

Le plaisir est central dans le mouvement postporn. Les personnes qui y participent font preuve d'agentivité sexuelle : elles ont le pouvoir d'agir et la possibilité « d'adopter une posture de sujet lors d'interactions à caractère sexuel » (*ASF*, p. 4). Lavigne, Le Blanc Elie et Maiorano ont relevé sept éléments caractérisant l'agentivité sexuelle des femmes dans les films postpornos : « posséder son corps et sa sexualité ; la prise d'initiative ; la conscience du désir ; le sentiment de confiance et de liberté ; le contrôle du désir et du plaisir ; avoir droit au plaisir et au désir » (*ASF*, p. 5). Grâce à cette agentivité, les objectifs fondamentaux de la postpornographie, listés par Bourcier, peuvent être visés et même atteints :

---

<sup>40</sup> Gayle Rubin (2010 [1984]), *Surveiller et jouir, anthropologie politique du sexe*, EPEL, p. 163. Désormais, les références à ce livre seront indiquées par le sigle *SJ*, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

renversement des rapports sujet/objet, contestation des binarismes passif/actif, autopornification, revendication de sexualité et d'identité de genre différentes, voire anormales, critique de l'hétérocentrisme, dénaturalisation et réappropriation des codes de la représentation porno<sup>41</sup>.

Pour Rachele Borghi, la fluidité de la postpornographie rend difficile la production d'une définition de ce courant. Cependant, elle a pu identifier six thèmes récurrents dans un corpus d'œuvres dites postporns<sup>42</sup> : la centralité de l'anus ; la rupture avec les binarismes ; la critique du capitalisme ; le corps comme laboratoire d'expérimentation ; l'usage de prothèses ; le travail sur les pratiques (capacité à se questionner). Dès lors, il semble possible de se demander lesquels se trouvent dans le *Carnet écarlate*.

### 3.5 LIBERTÉ ET ANARCHIE DANS LES PRATIQUES SEXUELLES DES PERSONNAGES

Le *Carnet écarlate* comprend plus de trois cents fragments dans lesquels les personnages ne sont que des femmes cis, incluant l'autrice si on en croit la fiction auctoriale. Rien ne spécifie ou ne laisse présager la représentation de femmes trans ou d'autres identités de genre. L'inventaire (incomplet) dans ce chapitre, des scènes, thèmes et personnages montre l'étendue de l'imaginaire anarchiste de l'autrice, où l'agentivité de chaque femme défait le système de hiérarchie des pratiques et des plaisirs sexuels théorisé par Rubin. Archet se met en scène à plusieurs reprises dans le *Carnet écarlate*. Cette pratique rejoint ce que Bourcier appelle l'autopornification :

J'aime écrire des mots scabreux autour de son cou avec ma salive. [...]

Mon clavier n'a plus de lettres, que des touches noires couvertes par la fine couche salée que laisse la cyprine en séchant. C'est probablement à cela qu'on reconnaît une écrivaine érotique. (*CÉ*, p. 127)

Trois fragments successifs résument la « morale » archéenne :

---

<sup>41</sup> Sam Bourcier (2005), « La postpornographie », dans Philippe Di Folco, *Dictionnaire de la pornographie*, Presses universitaires de France, p. 380.

<sup>42</sup> Pour l'heure, la postpornographie n'a pas encore été étudiée dans le corpus québécois. Les œuvres étudiées par Borghi sont issues d'un corpus italien et espagnol : Rachèle Borghi (2013), « Post-porn », *Collège international de Philosophie*, [en ligne], <https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2013-3-page-29.htm>.

Je ne veux pas une vie sexuelle plus épanouie — je veux que toute ma vie soit sexuelle. / Toute résistance est fertile. / N'acceptez plus d'ordres, embrassez le désordre. (CÉ, p. 112)

Tout ce qui n'est pas reconnu comme convenable par les scripts traditionnels est mis de l'avant par Archet : BDSM, jouets sexuels, fétiches, relations sexuelles à plus de deux partenaires, pratiques urologiques, orales et anales, masturbation, etc. Les jeux de rôle avec travestissement ou, à tout le moins, costumes, accessoires et *sextoys* pour une relation BDSM sont monnaie courante dans la pornographie *mainstream*. Dans le *Carnet écarlate* aussi, sauf que toutes les protagonistes sont des femmes. L'extrait suivant montre qu'elles prennent le pouvoir sur leurs corps, leurs désirs et leurs plaisirs :

Calée dans un énorme fauteuil de cuir noir, des volutes de cigare flottant au-dessus de sa tête, Maîtresse Pascale écarte suffisamment les cuisses pour me permettre de deviner la présence du gode qu'elle a soigneusement harnaché à son bassin. Vêtue d'un complet tweed, les cheveux gominés et lissés par en arrière, elle fume et me débite son évangile en me regardant me déshabiller.

« La nature même de la fessée est la répétition — une cuisante répétition. » [...]

Je répondrais bien « amen » si ce n'était de ce foutu bâillon. (CÉ, p. 136)

Archet se moque complètement des institutions et des règles du mariage. Elle le fait par le renversement des valeurs : « Plus la chambre d'hôtel est minable, plus la femme adultère ou la lesbienne d'occasion est sublime » (CÉ, p. 44). Archet piétine un des symboles forts du mariage : « Elle portait une alliance. C'est ce doigt-là que j'ai sucé, après qu'elle l'ait enfoncé dans tous ses orifices adultères » (CÉ, p. 56). La monogamie, l'autre loi incontournable du mariage, est aussi bafouée :

Je suis aux premières loges de leurs ébats. Notre amante d'un soir s'est harnachée d'un gode-ceinture qu'elle a consciencieusement lubrifié. Quant à ma chérie, elle relève son délicieux derrière et l'agite gentiment sous son nez. J'aime la regarde se faire enculer. On ne la sodomise pas : on y danse le ballet, on coulisse dans son cul avec tant de fluidité, de grâce, qu'on croirait assister à une représentation du *Lac des cygnes*. (CÉ, p. 53)

Qui dit mariage dit famille. Elle aussi est mis à mal par Archet dans un fragment où deux protagonistes sont des sœurs : « “La famille fout le camp” me désolai-je, alors qu'Élise me sondait le cul de son index et que sa sœur m'offrait son sexe humide de pisse à lécher » (CÉ, p. 65).



Archet transgresse également les règles de l'institution scolaire et fait fi de son éthique prude : « “Il faut que tes étudiants puissent se branler en pensant à tes seins”, me dit-elle en ajustant ma tenue de travail à son goût » (CÉ, p. 9). Archet mêle sexe, corps et plaisir dans des lieux d'aisance situés dans une institution intellectuelle : « Lu sur la porte des toilettes de la bibliothèque de l'université : “J'attends encore l'intello qui saura me brouter convenablement” » (CÉ, p. 110).

Archet, bien consciente des normes, des clichés et de la culture du viol, y puise une partie de son inspiration et les retourne sans cesse. L'autrice reprend l'excuse connue et entretenue de la femme hétérosexuelle qui prétend une migraine pour ne pas avoir de rapports sexuels avec des hommes lorsqu'elle n'en a tout simplement pas envie. Dans le fragment, c'est le plaisir trop intense entre femmes qui provoque une migraine à l'une d'entre elles : « “Tu me fais tant jouir que ça me fout la migraine. Alors pas ce soir, chérie, je ne veux pas avoir mal à la tête” » (CÉ, p. 122). Archet détourne également l'iconique phrase typiquement hétérosexuelle prononcée par Jean Gabin et adressée à Michelle Morgan dans le film *Le quai des brumes* de 1936 : « Peut-être est-ce l'ovulation qui parle, mais t'as de beaux yeux, tu sais ? » (CÉ, p. 131) Archet la « lesbianise » en la rendant plus proche du corps des personnages du *Carnet écarlate* possédant des ovaires.

### **3.6 LES INTROUVABLES DANS LA PORNO MAINSTREAM**

Archet met en scène des éléments mis de côté par la porno *mainstream*, qui sont jugés comme ne participant pas à l'excitation du spectateur masculin. L'autrice rapporte des fantasmes plus proches de la rêverie que des gros plans sur des parties génitales de la pornographie classique : « Comment se fait-il que je me souviene si parfaitement d'une caresse qu'on ne m'a jamais faite ? » (CÉ, p. 135)

Comme on l'a vu précédemment, le sexe et la réflexion se croisent souvent dans le *Carnet écarlate*. L'autrice réfléchit à la place du sexe dans l'existence de chacun·e. Le

« malade », le « souffrant » n'est plus l'obsédé·e, mais la personne chaste : « Je me demande comment ceux et celles qui ne sont pas obsédés sexuels arrivent à chasser la mort de leur esprit. Car je doute que la philatélie ou le scrapbooking soient aussi efficaces... » (CÉ, p. 113)

Archet traite également, avec humour, du tabou des odeurs et des goûts. Une partenaire de la narratrice s'arrête de pratiquer un cunnilingus visiblement à cause de l'odeur du sexe d'Archet : « Jenny s'arrête, se frotte la bouche, comme pour se nettoyer. Les cuisses écartées, je la regarde sauter du lit et partir à la recherche de Listerine. Je suis trop stupéfaite pour être insultée » (CÉ, p. 100). Archet montre la recherche de plaisir dans son *Carnet*, mais aussi la possibilité d'arrêter des pratiques sexuelles qui ne sont pas plaisantes, sans que cela provoque de scandales ou de disputes. Prendre soin de soi et respecter ses propres limites sont toujours primordiaux.

Archet présente aussi des femmes actives dans la recherche de partenaires et des relations sexuelles entre inconnues. Les personnages ne se considèrent plus seulement comme des partenaires sexuels interchangeable, mais comme des personnes avec qui on doit agir respectueusement. Le sexe n'est pas un prétexte pour que l'attention envers l'autre et la politesse disparaissent :

J'ai finalement relâché mon étreinte et elle se tourne lentement sur les draps enchevêtrés, déplaçant son dos et ses hanches, étirant ses muscles comme une chatte repue de caresses. Ses fesses et ses cuisses luisent de sueur et de mouille. Elle lève ensuite les yeux sur moi.

— Tu sais, dit-elle, ce n'est pas parce que nous nous sommes rencontrées il y a une heure seulement et que nous ne connaissons pas nos prénoms... je veux dire, ce n'est pas parce que tu m'as badigeonné le visage de jus de plotte et que je t'ai mis quatre doigts dans le cul que nous ne pouvons pas être polies l'une envers l'autre.

Elle a raison. Pourquoi pas hein ? (CÉ, p. 109)

Le continuum lesbien rayonne. Les rapports entre les femmes d'Archet sont intenses et exceptionnels. Le respect et l'écoute lors des rapports sexuels des personnages sont mis de l'avant. Le sexe lesbien chez Archet n'est synonyme que de liberté, consentement et plaisir : « À chaque étape, je sais que je peux dire non, mais la déchéance est beaucoup trop enivrante pour que j'ose ce mot » (CÉ, p. 48).

Finalement, le *Carnet écarlate* se termine par un fragment en italique. La posture d'autrice d'Archet est une dernière fois remise en question :

*Elle referme le carnet écarlate, puis me siffle, sur un ton moralisateur :*

- *Tu te vantes toujours d'être perverse, mais en réalité tu ne fais rien que mentir et raconter des fredaines imaginaires.*

*Satisfaite de m'en être sortie à si bon compte, je prends une bonne respiration et lui réponds :*

- *C'est ce qu'on appelle un vice de fabrication.* (CÉ, p. 141)

Le mystère autour de la posture d'Archet, de la véracité de ses écrits, de son passé avec l'érotique lesbien reste entier. Le lectorat peut croire qu'Archet écrit de l'érotique depuis toujours comme on peut croire à sa posture anarchiste. On se doute aussi qu'Archet ment à son interlocutrice, qu'elle lui cache qu'elle écrit un mélange de fiction et de passages autobiographiques inspiré de moments d'intimité avec d'autres femmes. Pourtant, le lectorat ne trouvera aucune solution, et même si Archet en proposait une, il serait peut-être plus judicieux de ne pas la croire.

## **VOLET CRÉATION**

## MAÎTRISE LA FIN

J'écris, depuis mon adolescence, le corps, le désir, les sensations et le sexe. J'ai exploré, développé et approfondi ce sujet durant mes études au cégep puis à l'université. Je fais tache depuis longtemps au milieu des étudiant·es des cours de création. Je n'écrivais que de l'érotique. Je mettais du dialogue partout, à outrance, parfois, pour laisser les filles et femmes de mon imaginaire dire leurs peurs, leurs envies et leurs plaisirs. Décrire des paysages ou construire des personnages m'a toujours profondément ennuyé. La forme a toujours été courte, allant de l'unique ligne en passant par les 280 caractères acceptés par Twitter, pour finir avec les derniers textes de *Courbes*, dépassant les six ou, huit pages de sexe anal dans un pick-up ou de fessées au shack.

Écrire le consentement explicite et corporel est primordial dans ma pratique. Je lis des textes où les gens s'embrassent sans se le demander, se déshabillent sans vérifier si l'autre en a envie. Je suis noyé dans des récits des back rooms où les pratiques *safe* (sécurisexes) et les préservatifs sont bien cachés. Le consentement et se protéger, c'est sexy.

J'ai commencé à être entouré de féministes pendant ma deuxième année de baccalauréat. J'ai découvert *Les Argonautes* en classe. J'avais aimé la forme. Je n'avais pas compris le fond. Une amie m'a fait découvrir *Le Carnet écarlate*. Je suis tombé en amour. Je voulais, moi aussi, écrire de l'érotique lesbien. Je n'étais que « lesbienne ». Le queer et sa dimension politique ont pris un peu plus de temps à arriver dans mes rencontres, mes relations et mes conversations.

J'ai entamé mon parcours à la maîtrise. J'ai constaté qu'il y a une quantité faramineuse d'écrits qui traitent de sujets proches de ceux que j'affectionnais et que personne ne m'avait présentés : *Testo Junkie*, *Dans ma chambre*, *Épistémologie du placard*, *Trouble dans le genre*. Je me suis renseigné sur ces ouvrages. J'ai lu énormément d'articles

et de mémoires de maîtrises. J'ai commandé pleins de livre à la bibliothèque de l'université, découvert des mots inconnus, appris leur définition et appris à les manier : performance, performativité, autothéorie, agentivité, défaire le genre, postpornographie. J'ai rencontré, à travers la lecture, des ami·es qui forment ma famille littéraire queer : Preciado, Dustan, Noël, Lambert, la Mackerel, Thom, Nelson et Archet.

Je me sentais plus que jamais seul et incompris dans le cadre des cours et à l'université. Je me raccrochais à mes repères et à mes figures littéraires, militantes et féministes queers.

J'ai finalement commencé à être entouré de personnes queers et trans. J'ai enfin eu le temps, l'espace, l'amour et la sécurité nécessaires pour explorer mon genre. Grâce aux discussions et aux échanges avec elleux, j'ai appris d'autres mots : agenre, dysphorie, *dickclit*, *genderfuck*, dysphorie sociale, la T, polyamour. Le plaisir et l'exploration autour du sexe queer sont naturellement arrivés sous ma plume.

*Courbes* regroupe l'évolution, les découvertes et les apprentissages que j'ai faits durant les dernières années et mes recherches pour la maîtrise. L'autopornification, telle que présentée par Lavigne<sup>43</sup>, est une des bases de mon travail de création. Je m'affirme en tant que pornographe dans un monde dominé par des hommes hétéro et cis. Je mets de l'avant des corps, des genres et des pratiques minorisées ou codifiées dans mes textes, ce qui, de fait, élargit les types de sexualités représentées dans les espaces publics, littéraires et pornographiques. Je montre également des corps trans qui peuvent être vus comme excitants. Enfin, investir la sexualité dans mes écrits me permet d'acquérir une dimension sexuelle qui m'était refusée par la société hétérocisnormative.

J'ai écrit mes premiers jets dans des carnets, sur des feuilles brouillons ou sur Twitter pour ensuite les amener dans les logiciels de traitement de texte. Le format des pages, les marges et les polices variables faisaient ressortir de nouveaux textes à chaque manipulation et m'obligeaient à réfléchir à l'importance de chaque mot et de chaque signe de ponctuation.

---

<sup>43</sup> Julie Lavigne (2023), « De l'autoportrait à l'autopornographie : une généalogie d'une pratique féministe et queer », *Espace* n° 134, p. 17.

J'ai essayé plusieurs formats sans en choisir un seul. J'avais beaucoup de plaisir à naviguer les différents rythmes d'écriture d'un format à un autre. J'espère que cette variété de longueurs de texte permettra de rendre la lecture active et divertissante. Un quotidien queer ne pouvait qu'être raconté dans la multiplicité des débuts, des fins et des formes d'écrits. Une subjectivité queer ne pouvait parler qu'avec des pauses, des suspensions de temps et d'espace. Ainsi, je n'étais pas contraint par la linéarité du récit ni par l'obligation de fournir de nombreux repères spatiaux et temporels. Les fins sont ouvertes : elles n'en sont pas véritablement. Il y aura toujours quelque chose après, une variation, une découverte dans un cheminement queer.

Mes textes aux formats les plus courts reflètent l'instantanéité, l'omniprésence et l'abondance : être queer lesbienne, c'est tout le temps et ça se retrouve dans les moindres détails du quotidien. La brièveté me permet de montrer une grande diversité de ces éléments de façon assez brute et pure, sans fioriture.

Mes textes plus longs me permettent de valoriser la complicité, le respect, l'amour, l'exploration des corps trans, des pratiques sexuelles non normées et l'appropriation de certaines d'entre elles. Mes personnages prennent leur temps, dialoguent et rient avant, pendant et après leurs rapports sexuels. Comme lecteur, c'est ce qui me manque le plus dans la littérature queer et c'est ce sur quoi je voulais mettre l'accent.

Les corps ont été mis à nu presque dans presque chaque texte et pourtant, personne ne pourrait les identifier et les reconnaître, si un jour ils sortaient de mes pages et marchaient dans la rue ou le long du fleuve.

Tous les mots et les concepts théoriques définis dans la partie recherche de ce mémoire, qui m'ont demandé des heures de lecture, de concentration, de recherche dans les dictionnaires et de prise de notes pour être apprivoisés, ne sont pas nommés dans *Courbes*, mais bien présents. Je veux que le savoir sorte de l'université et de sa langue alambiquée, excluante et élitiste. J'aimerais que *Courbes* se répande partout, mais surtout ailleurs que dans un contexte littéraire et institutionnel.

Je termine ma maîtrise en m'alcoolisant pour l'écriture des textes de création et en usant de diverses substances issues de l'ère et de l'industrie pharmacopornographique (*TJ*,

p. 48) pour me concentrer sur la partie recherche et faire que l'ensemble du temps, de l'énergie et du travail que j'y ai accordés rentre dans les plans, chapitres, notes de bas de page, résumé, bibliographie, dates limites et autres obligations universitaires et migratoires.

J'y laisse des bouts de cerveau, beaucoup d'argent et de santé mentale. Tout ça pour avoir un jour accès à un statut de résident permanent ici. Et un peu pour queeriser l'université.

C'est fini. M'en vais écrire et publier des zines pour nous autres.



## ***COURBES***

*B.a.-ba (1)*

Je peux pas jouer au soccer dans le jardin. Il fait déjà noir, il pleut, il fait froid. Ma mère me traîne avec elle dans le bureau de l'entrepreneur qui va s'occuper du chauffage dans notre nouvelle maison. Je peux pas rester en place sur une chaise à ne pas bouger après une journée d'école. C'est même pas intéressant de quoi ils parlent. Je comprends rien. J'entends des mots que je connais pas. Ils parlent de cash. En plus, le monsieur arrête pas de fumer. Des Marlboro. J'aime l'odeur, mais c'est plus possible de respirer et mes yeux piquent. Je me lève et m'en vais me promener dans les rayonnages.

« Tu cours pas et tu touches à rien.

- Elle peut faire le tour, y a pas de problème. Je comprends. Ça doit être plate pour elle. Quand j'étais kid, ça me tentait pas non plus d'écouter des adultes placoter entre eux. »

Il y a pleins de cartons, de classeurs et de cahiers. Je lis les noms, je regarde les dossiers. Ils sont rangés par couleur. Il y a une pile de magazines de chauffe-eau, de calorifères. Il y a des bacs de rangements, comme ceux qu'on a chez nous, mais au lieu d'y avoir des savons et du maquillage, il y a des outils, du tape, des équerres et des longues règles. Je m'enfonce dans la partie du bureau qui est moins éclairée. Dans une pile de papiers agrafés et de vieux circulaires, je trouve un calendrier que je sais que je devrais pas voir. Je regarde le monsieur et ma mère. Ils continuent de jaser. Je me baisse. Des photos de madames, des blondes, des brunes, des rousses, en maillot de bain ou juste avec leur bobette. Des fois, elles sont même toutes nues, à la plage, sur le bord de la piscine ou à côté de motos. Elles ont des gros totons tout ronds.

« Bon, super, c'est correct pour ce soir alors. Tu viens ? T'es où ? On rentre.

- Oui oui, j'arrive.
- Qu'est-ce que tu fais ?
- Je regardais la boîte à outils. »

Ouf ! J'ai sursauté. Je cours rejoindre ma mère. J'ai replacé le calendrier vite vite, mais il dépasse de la pile. Un peu plus que tantôt.

On est revenues plusieurs fois. À chaque fois, je retournais au fond du bureau. Au bout d'un moment, j'avais vu tous les mois et toutes les femmes, mais j'avais l'espoir de trouver d'autres calendriers. C'est celui de 1997 que j'avais trouvé et on était en 2000. Il pouvait y en avoir d'autres. J'avais toujours peur que le monsieur se rende compte de l'endroit où j'étais, qu'il vienne me voir et qu'il montre à ma mère ce que j'étais en train de regarder. J'avais peur que ça se voie sur ma face. Je baissais la tête quand je revenais près d'eux et surtout je ne regardais pas ma mère.

## *L to T (1)*

Je suis la plus lesbienne du monde et pourtant :

- une de mes tounes préférées s'appelle « Un homme dans la bouche »
- je rêve que j'encule des gars
- je watch de la porn où des gars s'enculent
- je pourrais me faire appeler N. tous les jours : le prénom du garçon que je ne suis jamais devenue, celui que je suis dans un univers parallèle
- je pourrais porter un faux pénis toute la journée pour pouvoir faire pipi debout
- même sans, je faisais pipi debout quand j'étais petite. Des fois j'arrivais à bien viser, des fois ça coulait le long de mes cuisses et finissait sur mes jeans pris autour de mes chevilles qui m'empêchaient d'écarter suffisamment les jambes
- je pourrais me bander les seins, pas parce que je ne les aime pas, juste pour que plus personne ne les voie et ne me juge en fonction d'eux. Que les dudes arrêtent de les regarder et d'être stickés dessus. Mes seins sont les miens et à personne d'autre
- je rêve que je branle mon gode ceinture et que j'ai fucking du plaisir sur toute ma vulve, mon clit et mon vagin
- je ne me rase plus ni ne porte de brassière depuis le printemps 2017. Si tu veux tout savoir, je taille mon bush une fois par mois environ
- je n'achète plus rien au rayon femme sauf des camisoles
- je porte exclusivement des boxers de gars et je les laisse bien apparent en haut de mes fesses et en bas de mon ventre (je ne porte jamais de ceinture et toujours des pants et shorts louses) pour bien montrer que j'en porte, et qu'en plus, ils sont beaux
- je ne porte plus de pants serrés pour être libre, laisser respirer mon bassin, ma chatte et mon cul (j'ai déjà eu des mycoses et des hémorroïdes, c'est important de laisser respirer cette zone, d'en prendre soin et de la respecter)
- j'ai lu tellement de littérature et d'auteurs gay as fuck
- j'ai commencé avec *Queer as Folk* et ensuite seulement, j'ai connu *The L Word*

- ma culture musicale gay est surdéveloppée. Elle passe partout, tout le temps, à la radio, aux soirées, au karaoké. Ma culture lesbienne est inexistante ou presque (merci Tatu. Quel cliché.) Elle n'a aucune place. Elle n'est écoutée et partagée qu'entre lesbiennes
- toutes mes grandes idoles musicales sont gaies-bi. Je les ai aimés avant de savoir leur orientation sexuelle. J'avais déjà compris, j'avais déjà un gaydar avant même de le savoir
- je veux une (fausse) barbe

## *Contrefaçon*

Ma blonde et moi réservons une chambre d'hôtel le weekend suivant Noël.

« J'ai hâte ! Piiis, j'aurai un dernier cadeau à t'offrir là-bas. Héhéhé, je te fais travailler ta patience hein. »

Le cadeau en question : moi, dans mon premier ensemble de lingerie.

Le soir de notre arrivée, elle chille sur le lit devant son ordi pendant que je me douche. Je m'habille ensuite juste du push up et de la culotte en dentelle bleue.

Je ne me reconnais pas dans le miroir de la salle de bain ni quand j'observe directement mon corps. Je suis, genre, belle

femme

sexy.

De ce que je crois avoir compris, c'est à ça que ça ressemble.

Je voulais mettre ça puis sortir, rouler du cul le plus possible, marcher vers elle en la fixant dans les yeux et en me mordant la lèvre. Arrivée près d'elle, me pencher doucement vers ses lèvres et lui donner le plus gros french de sa vie. Certaine qu'on baise toute la nuit après ça.

Je me répète ce scénario et « ayoye c'est pas moi » depuis un bon cinq minutes assise sur le rebord du bain. Je me motive en comptant « 1-2-3 je sors » avec le même effet à chaque fois : mes fesses ne décollent pas de la baignoire et je moisiss de plus en plus dans ces vingt pieds carrés humides. Je m'occupe pour tuer le temps et mon mal-être. Je replace la serviette sur la pole, vérifie si le dentifrice est bien refermé, lis les composés de mon déodorant. Je repousse ma sortie en sachant que je ne peux pas rester là éternellement. Ma blonde m'a déjà demandé si j'étais correcte, vu le temps que je prends. Pis, quand même,

c'est sa surprise, je veux la voir tripper aussi. C'est censé être le moment le fun après mon achat à plus de 100 pièces — pas un enfermement embué et angoissant en solitaire.

Je me lève, j'ouvre et je m'appuie une demi-seconde contre le cadre de porte.

« Voilà. »

Je vois ses yeux grands ouverts, sa bouche pareille puis, je cours, presque, pour aller m'asseoir, dos à elle, sur le bord du lit.

« Nan, mais tourne-toi. Fais voir. »

Je cherche de l'air pour soupirer. Je finis par en trouver et me retourner. J'esquive toujours son regard.

« Voilà. C'était ça, ma surprise. »

Mais quelle idée de marde. Je me cache derrière mes bras croisés contre mon ventre et mes seins. Je gosse avec ma bague, essaie de ronger mes ongles fraîchement coupés au plus court. Je veux disparaître de là alors je parle, je parle. Un flot ininterrompu de conneries et niaiseries, de choses inintéressantes pour faire oublier mon accoutrement.

« Fais que là, je me dis c't'assez. Mais non ! Elle continue. Elle me dit...

- Ah, mais tais-toi. »

Elle a raison. Elle m'a coincée. Je recule et je ferme ma gueule. Je regarde par terre, le plafond, le mur. Comme j'ai plus d'ongles, je m'attaque à la peau de mes doigts. Je voudrais être partout sauf là.

« T'es belle. »

Je relève la tête. Une brèche. Je la frence pour me sauver.

*B.a.-ba (2)*

Comme d'habitude, ma blonde et moi, on se frenche. Je suis allongé sur le dos, sur le lit, elle par-dessus moi, entre mes jambes. Elle se met à faire des mouvs avec son bassin qu'elle n'a jamais faits.

« Qu'est-ce tu fais ? »

Elle recommence en souriant, en me regardant dans les yeux. Elle me donne des coups de reins comme si elle me pénétrait. Elle me refrenche.

« T'aimerais ça, un strap-on ? »

- Han han. »

J'agrippe ses fesses pour accompagner ses mouvements. Elle va de plus en plus vite. Ça m'excite. Je n'y avais jamais pensé. J'avais déjà vu de la porn avec, bien sûr, mais je trouvais dégueu la mise en scène. Ça m'avait pas allumée pantoute.

« Fait que t'en veux vraiment un ? »

- Bah oui. Non ? Ça te tente pas ?

- J'y ai jamais pensé. Mais oui, pourquoi pas, oui. On peut essayer. On peut magasiner, voir ce qu'il y a. Mais ce qui est sûr, c'est que j'en veux pas un réaliste. Je veux pas de pénis, moi. »

C'est la première fois qu'on magasine des jouets. On ouvre les liens des premiers sites proposés. Pour les images qui accompagnent les dildos, on a le choix entre voir des filles qui enculent des dudes ou alors deux femmes comme dans la porn.

On finit par trouver un kit : le harnais et deux dildos noirs et lisses, en silicone. Un assez fin et pas très long, l'autre a l'air immense. Ma blonde dit que jamais ça rentrera dans son vagin ce machin-là. On partage le bill, 150 pièces avec les frais de port, un investissement.



On espère que ça vaudra le coup. On s'arrange pour que le colis arrive à la maison quand mes parents sont loin en vacances.

On est seules à la maison. Le petit dildo est lavé à côté du lit. Ma blonde est allongée sur moi entre mes jambes. Elle ondule comme avant notre magasinage.

« On l'essaie ?

- Oui.
- Je le porte ?
- Ok. »

Elle enfle le harnais autour de son bassin. Elle force pour passer le dildo à travers l'anneau stabilisateur et sert les trois sangles. Elle se secoue, le dildo reste en place.

« Wow. T'es fucking belle avec.

J'écarte les jambes. Elle s'allonge sur moi, me frence, me doigte un peu.

Je le rentre ?

- Ouais, vas-y. Doucement. »

Ça change de deux ou trois doigts et des tampons. C'est de loin la chose la plus massive qui est entrée dans mon vagin. C'est correct, ça fait pas mal. C'est nouveau. C'est nice, mais je pense juste à le lui enlever vite vite et à le porter. J'attends un peu quand même. Je lui laisse cinq minutes, le temps qu'elle apprivoise la chose et tripe un peu.

« T'aimes ça ?

- Oui et toi ?
- Ouais mais j'ai full envie de le porter là. T'as envie ?
- Ok. »

Ma blonde l'enlève. Je passe enfin la première sangle autour de mon bassin, la deuxième autour de ma cuisse gauche, la troisième autour de ma cuisse droite. Je les sers fort. Je m'allonge sur elle. Je suis prête. J'ai envie de plonger en elle. Je guide le dildo à l'entrée de son vagin. J'y vais doucement. Pour elle aussi, rien d'aussi gros n'est encore rentré là.

« Ça va ? Ça te fait pas mal ? »

- Non. Vas-y, bouge un peu. »

Je ne sens pas ce que je fais. C'est pas mes mains ni mes doigts ou ma peau qui touchent ma blonde. C'est un peu flou au début, mais très vite, je bouge de plus en plus naturellement. Je suis en confiance. Je sais ce que je fais. C'est comme si j'avais fait ça toute ma vie. Je me sens complet, en connexion avec le strap-on et le corps de ma blonde. C'est facile avec l'objet et les mouvements. Ma blonde aime ça. Elle fait plus de bruits que d'habitude. Elle est tellement fucking belle. Ça m'excite tellement. Ma tête, mon corps, mes ondulations, mon imagination, tout est connecté.

« Ah ouais, comme ça. »

Je gémis. Je suis en elle.

J'ai eu mal à l'os du pubis et sur le haut de mes lèvres pendant deux jours. Aux abdos aussi, comme jamais. Les prochaines fois, je garderai mes boxers. Les sangles full serrées se sont coincées plusieurs fois entre mes lèvres pis ça les a frottées, pincées et brûlées. Pour amortir un peu les chocs, je glisserai aussi un bas ou une bobette entre la base du dildo et mes boxers. On achètera aussi du lub. En vrai, c'est plus moi qui le ferai. Ma blonde se sent trop gênée et jugée pour le faire.

Depuis notre achat, il y a un mois, je me suis découvert une nouvelle passion. J'aime vraiment porter le strap-on. J'avais déjà full de désir pour ma blonde. Dès qu'on se touche

ou s'embrasse dix secondes, je mouille. Là, c'est encore pire. J'ai des flashes de nos baisers à longueur de journée, d'elle assise sur moi ou de ses fesses quand elle est à quatre pattes devant moi. Le strap-on et le lub sont constamment avec moi dans mon sac. J'ai quasiment tout le temps mal au pubis. Les bas et les bobettes ne font pas de miracle. Je veux le porter, j'ai envie de l'utiliser à chaque rapport.

*Sans titre (1)*

Dans une cuisine spacieuse, inconnue six heures plus tôt, je baisse la tête sur la planche à découper de peur de trop la regarder. Confiante, en terrain familier, elle manie la cuillère de sa main gauche dans la poêle où les poivrons caramélisent, alors que les muscles de son avant-bras droit se contractent pour maintenir le lourd ustensile.

En jeans et camisole noire sans brassière, elle s'appuie nonchalamment sur le comptoir en buvant son vin rouge.

Mes pupilles me trahissent, et mes mains deviennent moites. J'échappe mon verre.

*Sans titre (2)*

j'ai croisé mon crush hier soir au bar

« Ah bah ! T'es là ! Hey, c'est fou, t'es là ! Je t'ai jamais vue ici. Ah bah ! » en boucle

bloquée à bégayer

sa bande l'attendait à la table d'à-côté

elle s'assoit, me tourne le dos

les fines bretelles de sa camisole noire et ses cheveux mi-longs laissent ses épaules libres

à mordre

je mouille et j'ai mal

j'explose du chakra sacré

vu mon incapacité à communiquer de façon compréhensible et articulée, j'ai vidé mon pichet d'IPA et dansé jusqu'à la fermeture

*Twitter vie (1)*

1

Mon crush m'a invité à prendre un café chez eux demain.

J'ai fait le plein de digues dentaires pis emprunté un recueil de poésie : *Kink, Initiation poétique au BDSM*.

#LesDignesDentairesLeGraalMêmeCombat

#Inspiration

#Viedelesbienne

---

2

Une heure du matin, le meilleur moment pour penser :

- À déménager, ou pas.
- À mes papiers.
- Au cash.
- À ma soirée spa de demain.
- À mon crush.
- À mes lectures obligatoires.
- À déménager. Ou pas.
- Aux ITSS.
- À mon premier tatouage.
- Au cash.
- À mon crush.
- À appeler pour un dépistage.

#Viedelesbiennequifaitdelinsomnie

---

3

Alors que je procrastine, j'essaie de me motiver.

#Viedelesbienneenlettresquinapasécritdepuislundi

---

4

Routine d'avant date :

- Ménage complet de l'appart, 2 h
  - Training pour la congestion et le high d'endorphine, 1 h 30
  - Douche avec lavage de ma crinière, 15 min
  - Ongles à couper, 2 min
  - Parfum, 20sec
  - Choix d'un boxer, 10 min
  - Choix d'un t-shirt, 10 min
  - Brossage de dents, 2 min...
- 

5

- Soie dentaire, 3 min
- Bain de bouche, 30sec
- Vérifier la présence de digues dentaires et de capotes dans mon sac, 10sec
- Vérifier la propreté des jouets et leur accessibilité à côté du lit, 5 min
- Ajouter 15 min pour le choix des tounes durant ces étapes
- TOTAL : 273 min , ou 4 h 32

#Unejournéebienremplie

#Aucasoù

#Viedelesbienne

---

6

Ça fait deux fois en quatre nuits que je rêve que j'ai une blonde pis qu'on a du fucking bon sexe ensemble.

#Rêvedelesbienne

#Sommeilréparateurde10h30

---

7

Dans ma vie, mon cerveau a plus fait l'amour avec des tounes que mon corps avec des êtres humains.

#Viedelesbienne

---

8

Il y a dix ans, je dormais pour la première fois avec une fille que j'aimais.

Me voilà seule, ce soir, à boire du vin rouge pour faire passer mon envie de frencher à pleine bouche, de mordre la langue, les lèvres et le cou de mon crush.

#Viedelesbienne

---

9

Dans 1 h 30 environ, je me ferai gratter le col de l'utérus avec un Q-tip.

#DépistageITSS

#Ohouimondernierrapportdatedilyaplusdeuxtroissemaines

#Vousinquiétezpaspourça

#ViedelesbienneENREGION

---



10

Quand j'envoie un message à mon crush, je referme vite Messenger juste après.

#Commesijétaisoccupé

#Jebégayemêmeàlécrit

#Jefaisdesbrouillonsmaintenant

#Viedelesbienne

---

11

« Lécher mes doigts avant de les remettre en toi. »

J'aurais tellement aimé écrire cette phrase.

Mais non.

Quelqu'un·e l'a déjà enregistrée dans un podcast qui me hante, car je l'ai perdu en même temps que mon compte Soundcloud.

#DirtyTalkLesbienendeuil

---

12

Cette nuit, mon père trouvait mon #Kitdelesbienne dans ma chambre d'ado.

Il était en tabarnak. Il avait tout retourné.

Lol.

#Rêvedelesbiennemouvementé

---

13

Être blessé au majeur gauche et à l'annulaire droit.

69

La vie me dit « pas de date cette semaine ».

#Viedelesbienne

---

14

Quand je fais des rêves érotiques avec mon crush et que je lui dis.

#Viedelesbienne

---

15

Quand mon crush me demande si je travaille ce soir pis que NON pour une fois.

#Surpriseduvendredisoir

#Onvaboireunverre ?

#Moncoeursemballe

#Viedelesbienne

---

16

Gouter la bière choisie par mon crush, dans son verre.

#Viedelesbienne

---

17

Vu comment ça s'enligne, je pense que je vais juste avoir à écrire dans les jours et semaines à venir.

Plus qu'à m'autodiscipliner.

#LOL

#ViedelesbiennePRODUCTIVE

---

## *L to T (2)*

Je suis fucking gouine quand :

- je cours ou je m'entraîne et qu'une fille me croise, je fais tout pour paraître en totale maîtrise et confiance, au top de ma vie. Je retrouve un second souffle, un second corps tout neuf (et je me remets à grimacer une fois qu'elle est partie)
- je croise une fille et que mon gaydar s'active automatiquement : oui/non/hum... peut être ben
- je sais quand une fille est intéressée par les filles
- je deviens tout de suite plus patiente, attentive, concentrée quand une belle fille rentre dans ma boutique et que je la conseille
- je bégaye, cherche mes mots, bug total face à une fille qui me plaît
- je regarde toujours la longueur des ongles des femmes que je rencontre (je sais nianiania, « comment on appelle une lesbienne aux ongles longs ? Une bottom »)
- leurs mains aussi
- j'ai des papillons quand je pense à Carmen de *The L Word* depuis mes 16 ans (j'avais même accroché une photo d'elle dans ma chambre d'ado)
- je chante le générique de *The L Word*
- je réponds à des quizz de *The L Word*
- avec ma gang de goudous, on joue à « à qui tu ressembles dans *The L Word* ? »
- j'ai une gang de goudous, une gouine-team, une famille queer
- je sens un parfum ou un shampoing de fille et je me dis « ah ! Ça sent la fille »
- je porte une casquette, des Vans et des Converse et des chandails avec des filles dessus
- je rêve qu'une fille me lèche et que j'ai un orgasme nocturne
- j'entends les respirations, soupirs et gémissements d'une fille au creux de mon oreille
- j'ai envie de prendre en doggy une fille avec ma ceinture

- je glisse ma cuisse entre celles d'une fille. J'appuie contre son clitoris et ses lèvres et je frotte de plus en plus fort
- j'associe la couleur de mes Vans et de mes Converse à celle de ma casquette (J'aime beaucoup les Vans. J'aime beaucoup les Converse. J'aime beaucoup les casquettes. J'en ai jamais assez.)
- je recherche le plus résistant, le plus confortable et le plus beau strap-on
- je passe et repasse sur mon grand écran (encore maintenant), les scènes de sexe de *The L Word*
- une fille a ses doigts repliés dans mon vagin
- les muscles de mon vagin se contractent tellement fort qu'elle n'arrive plus à bouger ses doigts
- elle est obligée d'y aller avec des mouvements d'épaule et de tout son corps pour arriver à bouger en moi
- je squirte en la regardant droit dans les yeux

*Les fêtes de fin d'année (1)*

« Allô, je te laisse un petit message vocal pour partager avec toi ce que j'ai fait hier pis te proposer quelque chose. Fait que, je suis allé au sex shop hier soir. Pis, je me suis acheté un kit de butt plugs. Trois pour 55\$ avec les taxes. Comme je sais pas trop encore ce que j'aime à cette place-là de mon corps, je me suis juste caressé pis mis un doigt dans le cul de temps en temps, je trouve que c'est nice, un kit. Le gros a l'air é-norme par contre, mais bon, me connaissant, tout peut arriver et je pourrais peut-être vouloir me mettre un gros truc dans le cul bientôt. Fait que, en rentrant du sex shop, je me suis masturbé. Je me suis allongé sur le côté pis je me suis caressé l'anus. Au bout d'un moment j'étais full excité pis je me suis mis le plus petit en même temps que je pénétrais mon vagin avec mon dildo violet. C'était fucking bon. Ça faisait longtemps que j'en avais envie, mais avec mes hémorroïdes de l'été dernier, j'avais tellement eu mal. Ça m'avait complètement refroidi. J'avais déserté la zone ahah. Mais depuis quelques jours, j'y retournais, tranquillement. Je prenais le temps de me caresser les fesses, le sillon interfessier, le périnée, l'anus. Je jouais avec différentes pressions. Je tripais full pis j'avais de plus en plus envie de m'y enfoncer. Bref, voilà la bonne nouvelle. Je me suis mis un butt plug et j'ai adoré.

Ce que je voulais te proposer maintenant. Je me demande c'est quoi ton rapport aux jouets et si, t'as envie qu'on joue ensemble, avec des jouets. Je te demande ça parce que je vais passer une commande bientôt avec mon ami·e et m'acheter un dildo avec une ventouse pour la mettre contre un mur ou sur ma baignoire et la rider. Perso, j'aime aussi beaucoup les strap-ons, que ce soit moi qui les porte ou ma partenaire qui me pénètre avec.

Voilà voilà, ça m'intimidait de te demander ça, mais je l'ai fait. Bonne soirée, bonne nuit. J'ai vraiment hâte d'être à mardi et qu'on se voit. Bisous bisous. »

La réponse, elle aussi, par message vocal : « J'accepte avec grand plaisir l'invitation à jouer avec toi. »

*Sans titre (3)*

tu veux ma langue

entre tes lèvres

tu la sucés

lentement

les yeux fermés

de plus en plus fort

tu gémis, moi aussi

je bande dans ta bouche

nos boxers trempés

*Les fêtes de fin d'année (2)*

On a reçu notre colis en avance. C'était inespéré avant Noël. Je fais prendre un bain de soleil à ma ventouse bleue au bord de la fenêtre pour qu'elle shine encore plus dans le noir. Les boxers me font parfaitement. Le dildo que j'ai choisi est pas mal lourd et long. Ça tire un peu sur le tissu, mais quand je pénétrerai ma blonde avec, ça sera chill. Il ne pendra pas dans le vide. Il sera maintenu comme il faut.

« Ouf, stop stop stop. Je suis pas vraiment dans mon corps en ce moment et le dildo est trop gros pour moi.

- Je t'ai fait mal ? Je m'excuse.
- Non non, t'inquiète. C'était juste, pas agréable. J'étais pas tant là. Ma présence fluctuait pis je veux pas me forcer.
- Full correct. Tout est beau.
- J'ai pas envie d'être pénétrée, là, maintenant.
- Pas de problème.
- Je veux pas me forcer avec toi.
- Non, non. Aucun problème.
- Mais, on peut continuer. Faire autre chose.
- Han han.
- T'as envie de quoi ? Dis-moi. »

Je porte encore les boxers et le dildo. Ma blonde est allongée de travers sur moi. On se frenche. Elle caresse ma vulve par-dessus le tissu. Puis elle attrape le dildo et le bouge, le frotte, l'appuie sur le haut de mes lèvres et sur mon clit. Je ne vois pas tout ce qu'elle fait, mais je le sens. Et ça m'excite. Elle me branle.

« C'est la première fois qu'on me touche comme ça.

- T'aimes ça ?

- Oui, full. »

Je finis à peine ma phrase que je pense à faire autre chose qui m'excite encore plus. On continue de se frencher. Ma respiration s'accélère. Je sers fort son avant-bras, sa nuque et ses cheveux.

« J'arrive pas à te dire quelque chose.

- Dis-moi.
- J'arrive pas à te dire ce que je veux.
- Oh dis-moi. Je t'en prie. Dis-moi ce que tu veux.
- J'ai  
envie  
  
que  
  
tu me sucés. »

Elle me sourit :

« T'as envie ?

- Oui. Et toi ?
- Oui. »

Elle descend vers ma bite en silicone. Elle lâche un filet de bave, l'étale avec son doigt. Elle me sourit en se couchant sur le côté. Elle me fait des bisous dans le creux des cuisses en continuant de me branler. Elle entrouvre ses lèvres et me prend dans sa bouche. Je ne sais plus respirer. Elle me regarde dans les yeux et commence les va-et-vient. Je souffle. Je caresse une de ses épaules. Je l'aide à dégager ses cheveux du chemin de ma bite. Je les tiens. Je vois son cou, l'ensemble de son visage, plus que quand elle me lèche. Elle est tellement belle. J'aime tellement ça. J'accompagne les mouvements de sa tête en bougeant



légèrement mon bassin. J'y vais doucement. Je veux pas l'étouffer. Elle lèche ma bite de tout son long.

« T'aimes ça ?

- Ouais. Full. Je... C'est fucking bon! »

Elle y retourne et suce plus vite. Elle gémit. Les bruits de succion se multiplient et deviennent de plus en plus forts. Elle descend sur ma bite, longtemps, remonte, souffle et prend une grande inspiration. Ça me fait capoter. J'attrape sa nuque. Je suis son rythme. Elle me regarde.

« Appuie sur ma tête. »

Je lui dis d'arrêter au bout d'un moment. Je veux juste qu'on s'embrasse, qu'on soit proches. On se colle, on se sert fort l'un·e contre l'autre. Elle doit rentrer chez elle et moi partir à job. Là-bas, je préparerai le café et passerai le balai partout, même dans l'arrière boutique. Je parlerai à personne comme ça.

## *La bosse*

« Finalement, ça me tenterait peut-être bien un packer.

- On peut en commander un sur le site de Rodeoh. Sont vraiment de bonne qualité, pas comme ceux du sex shop. Moi, je dois acheter mon tape pour mon torse. On pourra passer la commande ensemble. Ça coutera moins cher de frais de douane et de transport.
- Yep. J'en veux un juste pour mettre dans mes boxers, pas un pour faire pipi. Faut le laver pis c'est pas un enjeu pour moi, faire pipi debout.
- Ouain c'est ça. Faut s'en occuper. Pis c'est pas tout le temps qu'on peut avoir accès à une toilette fermée avec un lavabo.
- Pis j'en veux pas un non plus pour faire du sexe avec. C'est tellement cher. Ç'a pas d'allure. Je vais en prendre un, genre, de taille moyenne. Je veux quand même voir la bosse tsais.

« Allô, mon ami. Je te laisse un message qui va te faire plaisir. Ça y est, notre colis est enfin arrivé ! Ça a pris du temps, mais c'est normal, après Noël. Je me doutais que ç'allait pas être aussi rapide que la dernière fois. Tu pourras venir chercher ton packer à la maison, juste à m'écrire avant. À bientôt. »

On se dépêche de passer chez mon ami-e, ma blonde et moi. On rentre à l'appart. L'emballage est plein de photos du packer. C'est la bonne couleur et la bonne grandeur. Je le sens à travers le plastique épais. Je déchire l'emballage et sors le packer.

Oh my god.

Il est bien fait. Il est doux, pas trop gros. Je baisse mes pants. Je le glisse dans mes boxers devant ma blonde.

Oh my god.

Ma tête, mes mains, la bosse que je vois et que je touche dans mes boxers, la pression sur ma vulve et mon clit, tout est relié. Ça ne fait qu'un. Tout est aligné. Enfin fluide. Naturel. Normal. Ma blonde et moi on sourit. On rigole.

« Wow. C'est. génial !

- Je peux toucher ?
- Oui.
- C'est comme un vrai pénis, la texture, quand on le sert.
- Nice, parfait alors. T'aimes ça aussi ?
- T'es fucking beau. »

Elle me frenche, la main sur mon paquet. Je mouille.

*Sans titre (4)*

nuit de pleine lune

je rentre tôt

je me suis frotté toute la journée

contre la couture bien placée

de mes jeans

rituel masturbe-à-soir

je ferme les stores

mets mon casque starte la playlist

*Sainte-Valentine, date et autres activités manuelles*

ma chatte implore tes doigts

mes poignets abdiquent

viens prendre le relais

stp

*Dans le char*

« Hey, j'ai pensé à quelque chose pis c'est vraiment juste pour savoir. Je me posais une question. Je voulais savoir. Heu. Tu me sucés souvent, pis j'aimerais savoir si t'avais envie que, moi aussi, je te suce.

- J'y ai jamais pensé.
- Ok.
- Je pense que j'aimerais ça. J'aimerais beaucoup ça en fait, ouais. Fuck.
- Ah, parfait. J'en prends note. Je pense que j'aimerais ça te sucer. Je l'ai jamais fait avec personne, mais j'ai essayé, sur mes dildos cet hiver pour voir.
- Ah ouais ?
- C'était vraiment bizarre. C'est tellement pas une pratique que j'aurais pensé faire dans ma vie. Ça a toujours été impossible tsais. J'ai grandi comme lesbienne, fait que des pipes, sucer des pénis, non. C'était juste pas au programme. Pis sucer des jouets non plus. C'était pas possible ou imaginable, à part là, depuis quelques mois, avec toi. Je comprends que je vis de la dysphorie de temps en temps, entre mes jambes. Pis grâce à mes lectures, j'ai aussi compris que je pouvais me réapproprier cette pratique. Que c'est pas juste les dudes avec leurs fucking graines qui ont le monopole des pipes.
- C'est tellement nice ce que tu dis pis ce que tu explores.
- Mais j'avoue que j'ai mis fucking du temps à ouvrir ma bouche et à mettre le dildo dedans. Mon corps recule tout seul. Il dit non tsais, naturellement. C'est tellement imprimé dans mon corps. Je dois me battre dans ma tête, me rassurer et me rappeler que c'est correct ce que je fais et que c'est pas relié à de l'hétéronormativité ou aux dudes tsais.
- Je suis complètement d'accord. Et comment t'as trouvé ça, finalement ?
- J'ai aimé, ouais. Ça m'excitait. Je me touchais en même temps. »

*Dans ma chambre (1)*

Je prends mon packer, je le lave. Je m'allonge sur mon lit. Je le pose sur ma doudou et je le maintiens. Je le regarde. Je bloque. Même si j'ai fucking envie. Je fige. Je ferme les yeux. Je pense très fort à ma blonde, quand je la lèche, la vue que j'ai sur elle, ses bruits, ses gémissements, ses mains sur ma tête, sa voix quand elle me prévient qu'elle va avoir un orgasme. Je rapproche ma tête, mais impossible d'ouvrir ma bouche. Je continue de penser à des détails, quand je m'accroche à ses cuisses de chaque côté de ma tête, quand elle s'assoit sur ma face et que je peux caresser ses seins, à sa mouille dans et sur ma bouche, à ma langue sur son gros clit gorgé de sang. Je touche le packer avec ma joue. Je le caresse avec mon visage. Mes lèvres s'entrouvrent. Je sors un peu ma langue et donne une petite léchouille. Une deuxième. Je donne des plus grands coups de langue. J'en arrive à prendre le gland dans ma bouche. J'ouvre les yeux. Tout va bien. Je l'avale tout doucement. Il est mou. Il peut aller partout dans ma bouche, aucun stress de blesser quelqu'un·e avec mes dents. Je soupire, m'allonge de façon plus confortable et commence à sucer. Je passe très vite un bras sous mon ventre pour me toucher. J'ai hâte qu'elle revienne de voyage.

*Sans titre (5)*

j'ai joui dans ton lit

le nez dans tes oreillers

ton shampoing pour cheveux colorés

le cul relevé

du lub a coulé sur ta couette

c'est moi qui ai vidé ta boîte de mouchoirs

*Dans ma chambre (2)*

Ma blonde me retourne, se frotte contre mes fesses, me lèche le cul. Je la vois pas, je peux pas la toucher. Je l'entends juste gémir et respirer, sa tête entre mes fesses, sa langue sur mon anus. Ça me remplit d'envie de la toucher, de lui faire du bien.

« Arrête, viens, j'ai envie de t'embrasser.

- T'es tellement trempé.
- Oh oui, ça m'excite full de me faire manger comme ça.
- De quoi t'as envie ?
- J'ai envie de faire quelque chose que j'ai jamais fait, mais dont on a déjà discuté il y a quelques semaines. Ça m'intimide de te le proposer.
- Dis-moi.
- J'aimerais te sucer.
- Oh.
- Est-ce que t'as envie ?
- Ouais. Il est où le dildo ?
- Non, non. Je veux pas lui. Je veux mon packer. Je me suis entraîné sur lui. Je m'étrangle pas avec. C'est correct ?
- Aucun problème.
- Je suis full gêné, mais j'ai vraiment envie de le faire. »

Ma blonde le passe sous l'eau pour enlever les bubus. Elle s'allonge et le pose sur son mont de Vénus. J'ai envie de descendre, mais je reste un moment en terrain connu, à la frencher, à embrasser et caresser ses seins et son ventre. Je descends ma main et j'appuie sur le packer. Je prends sa bite et je commence à la branler, ma bouche entre ses poils et son nombril. Je me sens bien, en sécurité et tellement excité. Je la regarde dans les yeux, j'ouvre ma bouche et j'avale sa bite.



*Twitter vie 2*

18

J'aurais dû envoyer cette toune à mon crush avant le confinement.

#Faisonslamouravantdenousdireadieu

#JeaneManson

#Viedelesbienneconfinée

---

19

Mon crush vient de m'écrire des pavés.

Je suis assise par terre dans les rayons du soleil d'avril. J'ai chaud. J'enlève mon chandail.  
Je bronze à travers la fenêtre en écoutant CCR.

Elle termine par :

« Big love <3 »

#Viedelesbienneconfinéemaisagréable

---

20

Aller danser entouré de magnifiques filles me manque terriblement.

#Lesbarsmadeuxième maison

#Viedelesbienneconfinée

---

21

Est-ce que je vous ai raconté la fois où mon crush dansait, se frottait sur une fille devant moi à un party sur cette toune ?

85

#Sexyback

#JustinTimberlake

#Viedelesbiennedutempsoùilyavaitencoredesparty

---

22

« ton indifférence

elle ne me touche pas

je peux très bien me

pas assez de toi »

Quand je pense à mon crush les soirs dans mon lit.

#Viedelesbienneconfinée

#ManuChao

---

23

Pour pimenter ma vie de lesbienne confinée, je regarde la vie des autres lesbiennes pas confinées.

#Kontrola

#Série

#Viedelesbienne

---

24

Ce matin, alors que j'allais faire l'amour avec mon crush, je me suis rendue compte que j'avais oublié ma cup menstruelle, qu'elle était dans mon corps depuis trois jours pis que c'était pour ça que j'avais mal au ventre.

#Rêvedelesbienne

---

25

Quand mon crush et moi échangeons des messages vocaux avant d'aller dormir.

#Puenviededormir

#Viedelesbienneconfinée

---

26

La nausée de « veille du début trash des règles » me fend le cul.

#Riennepeutrentrer

#Toutveutsortirparcontre

#Viedelesbienne

---

27

Quand je sortais en boîte gay à 18 ans pis que je me faisais pagner les boules et le cul par des filles random sur la piste de danse.

#Bientropjeunepourcomprendre

#Viedelesbienneàpeinemajeure

---

28

Ma première blonde est en couple.

Depuis des années.

Avec un dude.

#StalkersurFacebookpendantleconfinement

#Fluidité

#Viedelesbienne

---

29

J'y pense.

La fille que j'ai aimée après elle, pareil.

Un chum depuis des années.

Une maison.

Des travaux.

Des chats.

#ContinueràstalkersurFacebookparcequonesttoujoursconfinés

#Fluidité

#Viedelesbienne

---

30

Je viens de me servir un troisième verre de vin rouge pis d'envoyer six minutes de messages vocaux à mon crush.

M'en vais danser et chanter dans le salon maintenant.

#Jaipasdesalon

#Confinementdansundeuxetdemi

#Lekaraokéetmoncrushmemanquent

#Viedelesbienne

---

88

31

Cette nuit, j'ai rêvé de plaisirs buccogénitaux.

#Pourbienstarterlajournée

#ViedeLicornemalecturedavantdodo

#Viedelesbienne

---

32

Bon bon bon, je vois mon crush la semaine prochaine.

Si tout va bien.

Normalement.

Si personne n'est positif.ve.

#Bégayementleretour

#Fuckingconfinement

#ViedelesbienneQUIREPREND

---

33

Cette nuit, une langue venait dire bonjour à mon entrejambe.

Comme un chat en train de boire.

#AUCUNplaisir

#ViedelesbienneconfinéeenmanquedeCORPS

---

34

Restarter un compte Facebook après onze ans de vie commune avec le premier ; le OG.

89

N'avoir aucun.eami.e.

#HeureusementTwitterestlà

---

35

Cette nuit, mon crush ne respectait plus le fucking deux mètres.

Elle m'embrassait.

#Vienoturnedelesbienne

#Rêvedelesbiennesurtout

---

36

Facebook me propose constamment d'ajouter comme amie le Grand Amour de ma vie qui m'a laissé un « vu » en mars.

#Viedelesbienne

---

37

Avant chaque rdv avec mon crush, je me coupe un doigt.

#Malédiction

#Êtreambidextrelaseuleoption

#Viedelesbienne

---

*Tony*

On rentre d'un tour en ville et de notre première visite au magasin de laine. Elle veut me tricoter une paire de bas en prévision des matins glacials de janvier quand il fait seulement 16° dans la maison avant de starter le feu. Les matins de sorties de ski de fond dans le bois et des games de hockey sur la patinoire extérieure au coin de sa rue, quand les jours rallongent enfin et que le soleil part se coucher à 16 h 20. Elle a choisi le patron du tricot et moi, une bobine multicolore : bleu, blanc, beige, olive. Ces bas n'existent pas encore et pourtant ce sont déjà mes préférés.

Pour le moment, il fait 27° dans mon appart. On enlève nos shorts. On déboutonne nos chemises. Ma blonde prend son ordi et s'installe sur le sofa.

« J'ouvre Facebook et Messenger cinq minutes. J'ai peut-être reçu des nouvelles de Tony.

- Yep. Tiens, ton verre d'eau. Je vais checker mon bambou et mes autres bébés plantes, vérifier s'ils ne sont pas desséchés eux aussi. »

Leur terreau est sec alors que je les ai arrosés avant-hier. C'était prévisible. Le soleil ne tape plus directement sur aucune plante à travers les fenêtres à cette heure-ci. Je peux les noyer pour la troisième fois cette semaine.

« Oh my god. Oh my god.

- Qu'est ce qu'il y a ?
- Tony. Tony est mort à matin.
- Hein ?
- J'ai écrit le brouillon de sa lettre hier. C'est con. Esti que c'est con. »

Elle s'écroule, en boule, en pleurs, sur le sofa. Elle crie. Je pose les bouteilles d'eau et m'assois à côté d'elle. Je la prends dans mes bras. Je ne dis rien. Il n'y a rien à dire. Juste la serrer contre moi, être là, avec elle, maintenant, le temps dont elle a besoin.

L'accompagner. Ses sanglots s'atténuent un peu. Je lui amène la boîte de mouchoirs. Elle me parle de Tony, de ses projets artistiques et cinématographiques. Il n'avait que des amies lesbiennes et ne sortait que dans des bars gay. Il avait maigri et perdu tous ses cheveux depuis les six derniers mois. Elle me montre des photos de lui, ses films, ses animations. Elle renifle et arrête de pleurer. Elle se mouche, boit un coup et se calme.

« Je ferai un bébé plante pour lui. » Ma blonde me fait oui de la tête.

Ma maman plante araignée, appelée aussi chlorophytum, n'en finit pas de donner naissance à des plantules depuis que j'ai changée sa terre et l'ai mise dans un pot plus gros. Je choisirai une plantule parmi les plus développées et je lui offrirai un cocon dans lequel ses racines pourront s'enfoncer. Je penserai à Tony chaque fois que je l'arroserai et que j'en prendrai soin. Je penserai à Tony quand je passerai le bâton d'encens allumé près de ses feuilles pour qu'il profite lui aussi de la bonne odeur. C'est ma façon de continuer à mettre de la vie et à me souvenir de nos mort-es au quotidien.

J'embrasse ma blonde sur le front. J'ai encore plus chaud après toutes ces émotions. J'enlève ma chemise pour qu'on puisse se caler dans le canapé, se coller et se calmer. On se flatte. On s'embrasse. Nos baisers deviennent plus longs. On commence à se frencher. Sa main glisse sur mon ventre et mes boxers. Elle pogne ma bite par-dessus le tissu et la caresse. On respire plus fort. J'effleure ses seins et sa gorge. On gémit. Elle sort ma bite et me branle. J'enlève mon boxer et je pose mon packer sur mon pubis. Elle descend, commence à me sucer. Elle avale ma bite en entier, longtemps. J'attrape ses cheveux et sa nuque. Je maintiens sa face collée contre mon ventre plusieurs fois pendant une dizaine de secondes, puis je la laisse se redresser et respirer un peu. À d'autres moments, j'attrape sa tête pour qu'elle ne bouge plus et que ce soit juste moi qui remue mon bassin. Elle me suce longtemps. Mon packer est plein de bave. Ça coule jusque sur ma vulve pleine de mouille. Elle remonte m'embrasser.

« De quoi t'as envie ?

- De te baiser. De te baiser fort.



- Oh oui Bel Amour. Baise-moi fort. »

Elle enlève sa bobette, mais garde sa chemise à palmiers ouverte. Elle s'assoit sur moi, me suce le bout de la langue, frotte sa vulve sur ma bite que je tiens en place. Elle mouille dessus. Esti qu'elle me fait capoter.

« Je vais te baiser fort. T'as envie ?

- Oh oui s'il te plait. Baise-moi fort.

- Viens. »

On va dans ma chambre. J'enfile les boxers de baise. J'emporte le dildo noir dans la salle de bain pour le laver. Je le sèche, le passe à travers le trou du boxer. Je mets le petit bas entre le dildo et mon os pubien pour l'amorti. Elle a enlevé sa chemise quand je reviens dans la chambre. Elle se masturbe, la bouche entrouverte, allongée sur le dos, sur le lit. Je souris et je reste debout. Je la regarde se toucher. Je m'approche, m'assois à genoux, entre ses jambes. Elle continue de se toucher le clit en se mordant la lèvre. Je tiens ma bite et la frotte sur sa vulve.

« Esti que j'aime ça. Esti que t'es belle. »

Je me frotte encore. Je descends vers son vagin. Elle attrape mes fesses et me tire vers elle. Je commence à la pénétrer.

« Attends, j'ai pas de lub.

- C'est correct. Je m'en suis mis. »

Je m'enfonce doucement. Sa tête part en arrière. Elle gémit en fermant les yeux. Je regarde les lents va-et-vient de ma bite dans sa chatte.

« Tabarnak que ça m'excite. »

Je m'allonge sur elle. Je la serre fort dans mes bras, bouge de plus en plus vite. J'ai chaud et je manque d'air au milieu de nos cheveux, de nos épaules et des oreillers. Je suis obligé d'arrêter avant que ma tête se mette à tourner. Je me relève pour respirer. On fait une pause d'une quinzaine de secondes et on recommence.

« Je vais venir si tu continues.

- Non. Pas maintenant. »

J'arrête de bouger. Elle expire fort plusieurs fois. Je me retire. Je souris. On rit. On fait une pause hydratation. On vide la bouteille qui était sur la commode. Elle me pousse sur le lit pour que je m'allonge sur le dos. Elle remet du lub à l'entrée de son vagin; sur ses petites lèvres et sur ma bite et s'assoit dessus.

« J'aime ça en crisse quand t'es sur moi. »

J'attrape ses seins. Je pince fort ses tétons. Je caresse sa gorge. Elle fait oui de la tête. Ses gémissements deviennent plus graves alors que je l'étrangle. Elle est sur le bord de venir encore une fois.

« Non. Pas maintenant. »

On s'arrête. Elle s'allonge, ses jambes relevées contre le mur. J'en profite pour essuyer la sueur sur nos corps avec la serviette de baise, toujours à portée de main, à côté du lit. Le repos est court. On se frenche à nouveau, à genoux, l'un·e en face de l'autre. Elle glisse sa main sous mes boxers, entre mes fesses, et me caresse l'anus. Je la doigte aussi. Son clit est énorme, gorgé de sang. J'ai envie de la prendre dans ma bouche.

« Allonge-toi sur le ventre. Tiens, mets le coussin sous ton bas-ventre. »

Je suis en tête-à-tête avec ses fesses. Je les prends et les presse fort dans mes mains, je les écarte, les secoue. Je m'allonge moi aussi sur le ventre, entre ses jambes. J'embrasse ses cuisses et ses fesses, près de son anus. J'écarte ses lèvres brillantes de cyprine et de lub. Je donne un premier petit coup de langue sur sa lèvre droite. Elle gémit. Un deuxième sur

celle de gauche. Elle gémit encore. Je laisse aller ma langue sur son périnée, dans le creux de ses cuisses, dans la raie de ses fesses. Elle se cambre alors que ma bouche est grande ouverte, ses lèvres dedans et que mon nez appuie juste à côté de son anus. Elle tourne la tête vers moi, dégage ses cheveux. Elle me regarde aspirer, frencher, lécher, avaler sa chatte au complet. Elle bouge son cul en rythme pour accompagner les mouvements de ma tête et de ma langue. Elle appuie ma tête contre elle quand je lèche le contour de son anus.

« Est-ce que tu voudrais me caresser l'anūs avec tes doigts ? »

J'arrive à voir ses yeux juste au-dessus de ses fesses.

« Han han. Oui. »

Je donne les deux, trois derniers bisous avant de me redresser et d'essuyer ma bave sur mon avant-bras. Elle me tend le lub, je lui tends la main. Elle en met sur mes doigts. Elle tasse l'oreiller qui tombe par terre et me pousse pour que je m'allonge sur le côté. Je garde la main en l'air comme si je portais une assiette pour ne pas perdre le lub. Elle s'allonge aussi, face à moi, m'embrasse. J'approche ma main de son cul. Je dépose le lub sur son anus, je l'étale un peu partout et je commence à faire des petits ronds avec mon majeur rejoint ensuite par mon annulaire. Elle attrape ma nuque pour me frencher et me sucer la langue.

« Appuie plus fort s'il te plait.

- Ok, mais je risque de rentrer si j'appuie fort comme ça.

- Oh oui, s'il te plait, rentre. Appuie, appuie. »

Esti que ça m'excite. Je m'exécute. Une phalange, deux. Mon majeur au complet. Je fais des va-et-vient. Nos frenchs sont encore plus baveux. On se mange la face. Elle caresse sa chatte en même temps.

« J'ai envie que tu me mettes quelque chose de plus gros dans le cul. J'ai envie que tu me mettes le dildo.

- Oh oui. J'ai full envie, oui. Mais, comme c'est quand même plus gros, est-ce que tu veux que je te mette un deuxième doigt ?
- Oui, vas-y.
- Attends, je vais remettre du lub. Tu me guides hein. »

Elle se retourne. On s'allonge en cuillère. Je glisse mon bras gauche sous elle et la serre contre moi. J'appuie de nouveau contre son anus avec mes deux doigts. J'y vais doucement. C'est la première fois que je pénètre un cul avec plus d'un doigt. Je recommence des petits va-et-vient.

« C'est tellement bon. C'est tellement bon. Continue. »

Sa respiration est saccadée. Je la sens se raidir, se tendre alors qu'elle se touche. Je l'embrasse dans le cou. Je la serre fort contre moi.

« J'ai envie de quelque chose de plus gros. Je veux le dildo. Mets-le-moi dans le cul maintenant.

- Ah fuck. Ça m'excite tellement ce que tu dis.
- Baise-moi dans le cul maintenant.
- Tu me guides aussi. J'ai jamais fait ça. »

Je retire mes doigts. Elle se tourne en restant allongée. J'étale à nouveau du lub sur ma bite en me branlant et en l'embrassant. Je suis tellement excité. Ça pas d'allure. Je me rapproche de ses fesses, maintiens ma bite contre son anus et pousse doucement avec mon bassin. J'ai peur de rentrer d'un coup et de lui faire mal. Ça glisse un peu partout avec le lub. Je vois pas bien où je suis. J'ai de la misère. Elle m'aide à aligner ma bite et son cul et ça marche.

« Ouf, c'est plus gros que tes doigts.

- T'as mal ?
- Un peu, mais j'ai trop envie qu'il rentre. Appuie encore. »

J'y vais plus fort cette fois-ci. Le bout pénètre son anus. Je l'entends gémir, mais pas tant de plaisir. J'essaie des petits mouvements, mais je sens que quelque chose cloche.

« Ça va ?

- Le bout est trop ligné. Il a trop de relief. C'est pas agréable.
- Je vais l'enlever tout doucement.
- Oui. »

J'attrape le dildo et je me retire. Elle pousse un petit cri.

« T'es correcte ?

- Oui oui.
- Est-ce que t'as mal ?
- Non. Ça va.
- Ok. C'est le principal. Heu, si t'as envie de, heu, continuer, avec autre chose, j'ai le dildo bleu. Sa tête est toute lisse pis son corps est un peu plus fin. Est-ce que ça te tente qu'on essaie avec lui ?
- Oui. Je suis d'accord.
- Nice. »

Je l'embrasse sur l'épaule. Je me lève, fouille avec ma main gauche dans mon sac à jouets à côté du lit. Je trouve l'heureux élu. Je file à la salle de bain me laver les mains. Je me rends compte que j'avais gardé ma bague. Je n'y avais pas pensé. J'aurais pu la perdre loin en elle. Je l'enlève. D'habitude, je ne pénètre son cul qu'avec mon majeur, pas avec mon

annulaire. Mes boxers sont complètement trempés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Un beau mélange de nos transpirations, de nos mouilles et de lub. J'enlève le dildo noir. Je le nettoie et le laisse dans le lavabo. Je me lave à nouveau les mains et j'installe le bleu. Je reviens dans la chambre. Elle me sourit. Elle a la face toute rouge. On enduit le nouveau dildo de lub. Celui-ci est plus léger et moins rigide que le noir. Il est plus souple et se tord. On se rallonge sur le côté. Je rajoute une goutte de lub sur son anus. Il n'y en a jamais trop. Je me rapproche pour la pénétrer à nouveau.

« Guide-moi. Je veux pas te faire mal.

- Attends, attends un peu. C'est gros. Ça fait mal. Ça veut pas passer.
- Ok, ok. »

J'arrête de bouger et d'appuyer. Elle attrape ma hanche et m'attire vers elle.

« Mais j'ai tellement envie que tu me mettes dans le cul. Vas-y. Appuie. Oh oui. Oui. Oui.

- Ça va ? C'est correct ?
- Oh oui. T'es dedans. T'es en moi. Bouge, bouge plus vite. Baise-moi. Baise-moi. Oh oui. C'est tellement bon. »

Oh my god. Ça y est. Je suis dans son cul avec ma bite. Je capote. Je fais des petits mouvements de bassin en gardant ma main à la base du dildo. J'ai peur qu'il soit trop long, de faire mal, que ce soit trop pour son cul.

« Encore. Baise-moi fort mon Amour. »

Ça me fait capoter quand elle me dit ça. J'y vais plus fort, comme quand je suis dans sa chatte. Je la garde collée contre moi. Elle crie et gémit vraiment beaucoup. Elle frotte sa vulve avec sa main gauche, la droite reste sur ma hanche et accompagne mes coups de reins.

« Oh my god, c'est tellement bon. Je vais venir. Je vais venir dans vraiment pas long.

- Vas-y. »

Elle gueule fort esti, tellement fort. Longtemps. Je ne bouge plus puis je me retire doucement. Je l'embrasse dans le cou. Elle se retourne. On rit. Elle me fait plein de bisous sur la face.

« Oh my god. C'était tellement bon.

- Oui. J'ai vu ça. C'était...pouf. J'ai pas de mots.

- C'était énorme.

- Oui pis j'ai entendu ça. Et je suis sûr que tout le monde dans la rue t'a entendue aussi.

- Ah !, M'en câlisse.

- Même Tony, il a dû t'entendre de là où il est maintenant.

- C'est certain. »

Elle me prend dans ses bras, colle sa tête dans le creux de mon cou. On reprend notre souffle puis on se redresse pour boire. Elle prend des mouchoirs, s'essuie la chatte et les fesses. Elle attrape la base du dildo, le tourne, l'inspecte.

« Et pis il y a aucune trace. Tout propre.

- Ouais. Mais, même s'il y avait eu quelque chose, ça change rien. J'irai le laver pareil. »

Elle va faire pipi. J'enlève mes boxers. J'arrive quelques secondes plus tard dans la salle de bain. Je me lave les mains et le dildo bleu. Je le laisse dans le lavabo avec le noir. Je les ferai bouillir tantôt. D'abord pipi puis j'embarque dans la douche. Ma blonde vient aussi. On a souvent très chaud quand on baise, mais là, les veines de nos mains et de nos avant-bras ressortent et sont gonflées comme jamais. Des gouttes de sueur coulent de son torse,

passent entre ses seins puis s'étalent sur son ventre. L'eau tiède, presque froide, nous fait un bien fou. La douche s'éternise un peu. On s'embrasse. Encore.

« Hey, je crois que j'ai une hémorroïde.

- Hein ?
- Ouais. Je sens quelque chose. C'est pas comme d'habitude.
- Bah... je viens de t'enculer. Ça se peut que ça soit pas comme d'habitude. Mais de là à avoir des hémorroïdes, ça m'étonnerait.
- Je sais pas trop.
- T'as mal ?
- Non, mais je sens quelque chose de pas pareil.
- Je sais pas si les hémorroïdes sortent aussi rapidement. M'a aller checker ça sur "les Internets" : "peut-on avoir des hémorroïdes après du sexe anal ?"
- Oui, bonne idée.
- Encore quelque chose qui est jamais dit ou alors que j'ai jamais trouvé. Par contre, des articles pour "rassurer" les femmes, lol, pour les convaincre que "mais naaan, ça fait pas mal voyons pis ton chum va vraiment tripper parce que c'est plus serré". Ça, il y en a des milliers. Ça te dit surtout d'être bien propre. C'est ça le principal. Faudrait pas non plus que le pénis de monsieur se trouve avec de la merde dessus après l'avoir mis dans un trou du cul. Manquerait plus que ça. Esti que ça me fâche leur conseil de "tu peux te faire un lavement avec une poire spécialement conçue pour ça, disponible en pharmacie". Ça décâlisse la flore, tabarnak. Pis faudrait payer pour ? Bref. Bon, j'ai fini de chialer. M'en vais explorer "les Internets". »

Je m'assois devant mon ordi et je tape donc « sexe anal hémorroïdes » dans la barre de recherche. J'ai peur des résultats. Je fantasme de trouver miraculeusement un zine écrit par



des gays et des queers, partageant leur savoir, leurs trucs et astuces entourant le sexe anal et la santé de l'anus. Mais non. C'était prévisible. Surtout lors d'une recherche en français. En anglais, j'aurais peut-être eu plus de chance. Je me rabats sur plusieurs articles issus de magazines féminins straight. J'apprends rien de nouveau. Je tente les sites avec « doc » ou « médic » dans le nom, les sites que je consulte quand, par exemple, j'ai mal à la gorge ou que j'ai mal aux ovaires quand j'ovule. Ils m'annoncent alors que j'ai, soit un cancer en phase terminale, soit une maladie inconnue. Je lis avec méfiance, mais ils affirment que le sexe anal n'a rien à voir avec les hémorroïdes, qu'on n'a pas plus de risques d'en avoir si on a ce genre de pratiques. Je garde en tête le témoignage d'une vendeuse dans un sex shop. Un de ses clients se rendait des crisses de gros cônes en silicone, et qui, à force, lui ont causé des blessures et d'autres problèmes. Il a fini par se faire opérer. Une fois sa convalescence terminée, il a recommencé progressivement à se mettre des jouets de plus en plus gros dans son cul. C'est ça qui le fait capoter.

« Je vais commencer à préparer le souper. T'as faim ? »

Je fixe le ciel bleu à travers la fenêtre depuis je ne sais pas combien de temps.

« Heu, pas tant pour le moment, mais j'arrive bientôt t'aider. Je te fais le bilan de mes recherches avant si tu veux. »

J'ouvre un à un les différents onglets et résume rapidement mes trouvailles.

« Mouais, ok. Mais j'ai l'impression que c'est pas normal. Tu veux regarder ?

- Hein ?
- Tu veux regarder mon anus pis me dire si j'ai quelque chose ?
- Heu. Ok »

Je la suis dans la salle de bain. Elle pose un pied sur le rebord de la baignoire, se penche en avant et s'appuie sur le mur. Je rigole.

« Mais quoi ?

- Rien. Ça me fait rire.
- Allez, regarde s'il te plaît. »

Je me penche aussi. J'écarte ses fesses. Je ris de nouveau.

« Mais quoi ?

- C'est juste drôle. Tantôt je te baisais le cul pis là je t'examine. Je trouve ça drôle.
- Allez, regarde pis dis-moi.
- Bah... je vois rien d'anormal. T'es pas rouge. Y'a rien. Ton cul est ben normal. Comme d'habitude.
- Tu crois ? Je sais pas.
- Je vais sortir mon petit miroir pis tu pourras vérifier. »

Elle descend de la baignoire. Je lui tends le miroir.

« Tiens, je te laisse t'analyser... Beuh ! »

Je lui fais un bisou sur le front.

« M'en vais préparer la salade pis la casserole pour faire bouillir nos amis qui sont encore dans le lavabo. »

*Twitter vie 3*

38

Tantôt, je suis allé prendre un chocolat chaud dans un café.

Je regardais les filles passer par la fenêtre.

C'était incroyable.

#Retouràlavie

#Viedelesbienne

---

39

1<sup>re</sup> sortie au bar depuis cette nouvelle vie.

L'alcool est toujours le plus fort.

#Viedelesbienne

---

40

Être chez soi et entendre par la fenêtre la fille d'à-côté jouir.

#Casestvitefiniparcontre

#Uneptitevite

#SexeStraightpeutêtre

#Dommage

#Lesfenêtrésouverteslété

#Viedelesbienne

---

41

Je viens de finir la trilogie *Vernon Subutex*.

#Vortextemporel

#Despentes

#Viesdelesbiennes

---

42

Demain, je vois mon crush pis je fais le grand ménage de mon appart.

#Reprendrelesbonnesvieilleshabitudes

#ViedelesbienneENCOREconfinémaiscestplussouple

---

43

Cette nuit, un bébé me serrait très très fort dans ses petits bras et me faisait un long câlin.

Le babe souriait et me faisait des bisous.

Je portais le bandana que je mets maintenant sur ma face dans les lieux publics.

#Laréalitémerattrape

#Jaienviedepleurer

---

44

Je complimente les personnes à la boutique sur leur robe, leur masque ou leurs cheveux.

#Retouràjobesti

#Joindreobligatoiredansunmondecapitalisteàlagréable

#Revoirdumonde

#Viedelesbienne

---

45

Quand la serveuse me dit : « J'adore votre voix. Elle est full calme et reposante. Ça paraît bizarre de le dire, mais fallait que je le dise ».

Merci. Je prends le compliment.

Pis je repasserai.

#Voixdumatin

#UngrandmocaccinnoSVP

#Jailairdavoirlâgedemefairevouvoyer

#Viedelesbienne

---

46

Une soirée de grimpe non mixte au bloc.

10 personnes, la moitié au moins de lesbiennes.

Je vais bien m'échauffer les avant-bras, les poignets et les doigts pis essayer de ne pas m'abimer les mains sur les prises.

#Viedelesbienne

---

47

Quand le bar ferme à 23 h et que je viens juste de commander mon deuxième verre de cidre et mon premier shooter.

#Javaisenviedepleurer

#Lastcallà22h30

#Viedelesbiennedebarauxhorairescoviennes

---

48

Cette nuit, j'ai essayé de dormir alors qu'il faisait 27° dans mon 2 1/2.

#UnsoussolàmeprêterpouurlétéSVP

#Pisunbureau pour l'automne et la maîtrise

#Ne plus voir ni mon lit ni ma vaisselle quand je suis au bureau

---

49

Ce soir, en sortant du bar, mon chum de brosse et moi étions sur le trottoir. Une fille dans un char avec deux dames nous a envoyé des bisous.

Mon ami lui a répondu et lui a aussi envoyé des bisous.

Elle nous a montré son cul par la fenêtre ouverte.

#Wow

#Viedelesbiennenocturne

---

50

Ne pas dormir la nuit de ses 27 ans.

#Jusquicitoutvabien

---

51

En ces temps stressants, pluvieux et orageux, prendre rdv avec moi-même est primordial et vital.

Même après l'escalade.

#Mainsetdoigtsabîmés

#Avantsbrascongestionnés

#Ledildoventousesurleborddubainferalajob

#Chaqueproblèmeasolution

#Problèmedelesbienne

---

52

L'état de mon ventre quand mon utérus décide d'expulser son endomètre.

#Champdebataille

#Lesjoiesdesmenstruations

---

53

Un PM à la plage, ébloui par le soleil de la Gaspésie.

#Unétélesbien

---

54

À matin, à job, j'ai servi une photographe qui voulait s'équiper pour aller dans le bois.

Chu en amour.

#Mespatternstsais

#Viedelesbienne

---

55

Ma photographe m'a shout out sur son Insta pour « mon super service » à la boutique.

Fait que, moi aussi, je vais la remercier en lui écrivant un petit message.

#Gamedelesbienne

---

56

Aller grimper, c'est le fun.

Il y a toujours au moins une lesbienne avec qui parler d'escalade.

Pis qui a de belles épaules et de superbes avant-bras.

#Jenetravaillepluslesdimanchesjevaisaubloc

#Viedelesbienne

---

57

Pourquoi je bave à chaque sieste ?

#Sommeildelesbienne

---

58

Quand j'apprends que mon premier Amour va se marier.

#Vieillir

#Viedelesbienne

---

59

Prendre rdv avec moi-même est la meilleure des procrastinations.

#Bienvenueàlamaîtrise

#Unautrejour

#Viedelesbienne

---



Notre cliente fétiche m'a annoncé tantôt qu'elle avait eu deux amis-amants en même temps dans sa jeunesse.

Je lui ai dit que, pareil, j'essayais d'en avoir deux pis que c'était pas simple.

#Viedelesbienne

---

Je crois que j'ai pleuré pendant mon sommeil.

#Bonmatin

*Dernier jour de camping, premier jour de règles.*

La douleur m'a réveillé cette nuit et tôt ce matin. Faut que j'aie géré ça à la toilette. Je me dégage des couvertures, me relève à moitié et m'habille dans la boîte du pickup. Ma blonde se réveille. On se colle un peu avant que je sorte. Elle reste au lit et se rendort. Je prends ma serviette et mes affaires. Je croise les doigts pour que le tampon que j'ai mis hier soir ne soit pas plein et absorbe le flot matinal pendant que je marche jusqu'aux sanitaires. Le soleil se lève au-dessus du fleuve ce côté-ci.

Il n'y a personne aux sanitaires quand j'arrive. Je peux me vider tranquille. J'ai même le petit banc pour surélever mes pieds. Le tampon a fait sa job. Je le retire. L'eau de la cuvette devient rouge. Mes règles sont startées.

Je vais ensuite sous la douche et remets un autre tampon. Je profite à nouveau de la vue sur le fleuve et du bruit des vagues en revenant au pickup. L'air est doux. Je resterais bien encore une semaine.

J'accroche ma serviette sur la portière. Je jette un coup d'œil vers le couple de vieilles gouines qui se sont installées en face de nous. On se sourit, on se reconnaît.

Ma blonde se réveille.

« Bon matin. »

Je la rejoins et m'allonge contre elle sur le matelas.

« Ouf, j'ai mes règles. C'est le gros splash à matin. J'ai mal.

- Oh Coco... Tu veux-tu que je te masse ?
- Oui, s'il te plaît. Je vais enlever mes shorts et mes boxers. »

On se rallonge. Elle commence par faire des cercles sur mon bas ventre. Elle masse ensuite mes hanches, l'intérieur de mes cuisses, ma vulve, mes lèvres, mon périnée.

« Ça me fait du bien. Mais je crois que ça m'excite aussi.

- Oui. T'es trempé. »

Elle recommence avec des caresses plus appuyées. Je me sens mouiller malgré le tampon. J'ai envie de me laisser faire aujourd'hui, mais pas de me faire pénétrer et de devoir gérer le sang.

« Est-ce que je peux te toucher par là ?

- Où ? Entre mes fesses ?

- Oui. »

Je me retourne sur le ventre. Elle met du lub sur ses doigts. Me caresse l'anus. J'aime ça. Je gémiss. J'ai envie d'elle dans mon cul, mais pas encore assez fort. Pas encore maintenant ni comme d'habitude, quand elle met juste un doigt dans mon anus alors qu'elle pénètre mon vagin en doggy avec le strap-on.

« Mais tu rentres pas hein ?

- Je rentrerai jamais sans te demander avant, t'inquiète.

- Appuie un peu plus fort. Ouais, comme ça. »

Je capote à quel point c'est bon. J'ai de plus en plus envie qu'elle me mette dans le cul. Je me cambre, lève les fesses. Je l'entends respirer fort. Elle agrippe mes fesses et les écarte avec son autre main.

« Attends, attends. Arrête. J'ai envie de te dire quelque chose, mais faut que je réfléchisse.

- Je t'écoute, Bel Amour.

- Heu... J'aimerais que tu me pénètres, mais comme on est en camping, dans le pickup et que je veux pas qu'on gosse, que ce soit compliqué avec l'eau après

pour se laver les mains pis toute... Bref, est-ce que tu voudrais me pénétrer, mais en mettant une capote sur tes doigts ?

- Ouais. Oui.
- Nice. J'en ai plein. »

Pause hydratation, recherche de capotes et d'un fond musical. On ferme la fenêtre arrière malgré la chaleur. Les gens sont tellement proches autour de nous. Je me rallonge sur le ventre. Remise de lub. Ça coule dans mon sillon interfessier jusqu'à mes lèvres. Elle recommence à me doigter le cul.

« Vas-y, vas-y. Tu peux appuyer. Tu peux rentrer. »

Mon cul recule vers elle et ses doigts. Ses phalanges me pénètrent une par une. Des frissons partent de mon dos et courent jusque sur mes bras, mes jambes et mon cou. Elle ne bouge plus, laisse mon cul s'adapter à sa présence. Je souffle enfin et inspire. Elle commence par des petits va-et-vient puis des plus grands et plus rapides. Des gémissements sortent de ma gorge à chaque fois qu'elle s'enfonce en moi. Je repense à toutes nos voisines autour de nous. Je plonge la tête dans l'oreiller.

« Oh Bel Amour, tu me fais capoter. C'est magnifique ce que je vois. »

Je tourne la tête pour la regarder dans les yeux alors qu'elle me baise. Son regard alterne entre mes yeux et mon cul. Elle est tellement belle.

« T'en as mis combien ?

- Un seul.
- Tu veux m'en mettre deux ?
- Oui. »

Elle gère ses doigts dans la capote. Je bois un coup, elle aussi. Elle remet du lub et me caresse à nouveau. Ses doigts glissent dans mon cul.

« C'est fucking bon.

- Esti que c'est chaud.
- Vas-y, baise-moi. Baise-moi fort s'il te plait. »

Elle se rapproche de moi. Elle respire de plus en plus fort. Elle s'assoit sur l'arrière de ma cuisse et me chevauche.

« Oh my god, t'es trempée.

- Oh oui, je suis excitée en tabarnak. Tu me fais capoter. Je pourrais jouir là, là.
- Vas-y, frotte-toi, vas-y.
- Oh fuck, je viens là. Je viens. »

Deux coups de reins plus tard, son orgasme est long. Ça m'allume. Je bouge encore plus mon cul. Elle arrête de bouger ses doigts. Le temps de savourer, de respirer et de reprendre un peu ses esprits. Je lui souris. Elle a la face rouge. Sa sueur coule entre ses seins jusque sur son ventre. Elle me sourit et rit, m'embrasse.

« Esti que c'était bon. Pis intense Pis long. Oh my god. T'es crissement beau. J'aime tellement ça te mettre dans le cul. »

Elle bouge à nouveau ses doigts en moi. Je me redresse en une seconde.

« Attends, attends. D'un coup, j'ai peur d'avoir mal au cul après. Là, tout va bien, mais, j'ai, peur pour, après.

- Oh, ok. On peut arrêter si tu veux. »

Je fais « oui » de la tête. Elle retire ses doigts, cherche le rouleau de papier toilette pour y mettre la capote. J'en arrache aussi quelques feuilles pour essuyer ma vulve, la ficelle du tampon, mon cul et mes fesses. On se réhydrate après tous ces litres de cyprine et de sueur perdus. Elle rouvre la fenêtre arrière.

« C'est sûr que les gens nous ont entendu.es pis qu'ils ont vu le pickup bouger. »

On rigole. On se colle un peu, mais on a trop chaud.

« Aweille, on va se baigner. »

On met nos maillots et on descend sur la plage. On est seul.es. On en profite pour faire le pipi d'après-sexe. On plonge dans l'eau plus chaude que les autres jours, quand on était plus à l'est, vers le golfe. Les restes du lub partent dans le fleuve.

*Twitter vie (4)*

62

Quand je suis romantique le dimanche soir, j'écoute Marc Lavoine et Catherine Ringer en version longue.

« qu'est-ce que t'es belle

quand tu penses, tu penses à toi »

#Lemorceauparfaitpourboireunverrederougeavecsoncrush

#Viedelesbienne

---

63

Bonjour,

je vais me faire masser à l'huile nu pour la première fois de ma vie dans une heure.

Je passe un step, là.

#Moncorpsetmoi

#Prendresoindemaviedelesbienne

---

64

Quand un de mes crush vient manger chez moi.

#LeFUCKINGBIGGROSMENAGEDansmon2etdemi

#Fairedelaplacesurmonbureau

#Soiréechaudegriseetpluvieuse

#Viedelesbienne

---

65

Quand j'envoie un message à un de mes crush pour lui dire que j'ai rêvé d'elle pis qu'elle me répond pour me dire qu'elle avait le livre de Preciado dont je lui avais parlé la dernière fois qu'on s'était vu.e.

#TestoJunkie

#Viedelesbiennesconnectées

---

66

Vouloir suivre une formation en masso en fin de semaine.

Réfléchir à la sortie assez intense de zone de confort que ça demande.

Apprendre que le directeur de l'école de masso a été call out.

Revoir ses plans.

#Viedeféministe

---

67

Quand mon crush passe par inadvertance à ma job.

J'ai eu très chaud sous mon masque.

#Bégayementleretour

#Viedelesbiennemouvementéepourunefois

---

68

Ça y est.

Je suis soule.



Pis j'écris de l'érotiquo-porno-lesbien fait pour être lu, chuchoté à l'oreille, entrecoupé de bisous dans le cou.

#Viedelesbienneenlettres

---

69

Cette nuit, je voyais des photos de mon premier Amour et de sa blonde, joueuse de waterpolo future femme devant la loi.

Elles étaient nues, se souriaient. Se faisaient des câlins à la piscine.

Je viens d'ouvrir les yeux et j'ai déjà mal à mon petit cœur sensible.

#Bonmatin

#Viedelesbienne

---

70

Rien à signaler dans ma #Viedelesbienne aujourd'hui.

#Commeunlundi

#Menvaisprendre rdv avec moi-même

---

71

Quand mes crushs ne sont plus mes crushs.

#Findelété

#Viedelesbienne

---

### *Au shack*

On va dans la salle de bain se laver les dents et prendre notre douche. On se pète des boutons, on se colle, on se fait des bisous. Je m'assois sur le bol pour faire pipi. J'en profite pour me déshabiller en même temps. Je lâche un « wow » quand ma blonde enlève son chandail et que je vois son dos, ses seins et son ventre nus pour la quatre-vingt-douze-millionième fois. Un second « wow » sort quand elle enlève ses pants et sa bobette et que son cul se retrouve à l'air. Je m'essuie, me lève et me rapproche d'elle. Je passe mes bras autour de son ventre pendant qu'elle met du dentifrice sur sa brosse. Je dégage ses cheveux avec mon nez et j'embrasse sa nuque. On se lave les dents ensuite l'un-e à côté de l'autre. Je laisse mes doigts se balader sur ses fesses. Je continue alors qu'elle démêle ses cheveux, les enduits d'huile puis les attache. Elle se retourne en me souriant. On s'embrasse. Ça coule entre mes jambes. Je passe un doigt à l'entrée de mon vagin. Je recueille un peu de cyprine et lui étale sur le sein.

Elle me claque les fesses en riant. On s'embrasse à nouveau :

« Est-ce que, je peux, recommencer ? »

- Recommencer quoi ?
- Te claquer les fesses.
- Oh. Attend, je réfléchis. Oui.
- C'est vrai ?
- Oui. Vas-y. »

Elle tape une première fois.

« C'était léger. Tu peux taper plus fort. »

Elle recommence et là ça claque. Ça pique. Je me contracte et sers mes abdos. J'expire fort. Elle rit et sourit, la bouche grande ouverte.

« T'aimes ça hein ?

- Je crois bien que oui.
- Tu veux recommencer ? »

Elle fait oui de la tête. Elle me reclaque les fesses trois, quatre fois, en variant l'intensité. Le bruit de l'impact est plus ou moins sec. Je serre les dents quand je sens que la fessée arrive. Ma blonde gémit, sourit et rit.

« Ok, je découvre une nouvelle passion là.

- Je vois ça. Je peux-tu essayer moi aussi ?
- Oui. »

Je l'embrasse, caresse ses fesses, les serre dans mes mains. Je prends mon temps avant de lever mon bras droit puis de lui claquer la fesse gauche pas mal fort. Elle gémit, se cambre et s'accroche à moi. Elle rit à nouveau.

« Ça va ?

- Oui. Oh my god. Je crois que j'aime ça aussi.
- Veux-tu que je recommence ?
- Oui. »

Je refais la même chorégraphie. J'essaie de claquer sa fesse droite avec ma main gauche. Le coup est moins précis, un peu trop sur le côté, et le son est moins satisfaisant. Je recommence tout de suite après. J'ajuste ma trajectoire. Cette fessée-là est bonne. Le bruit est plus sec. Ma blonde gémit. Sa respiration est rythmée par mes coups.

« Check tous les miroirs autour de nous. Je peux voir quand je te claque le cul. »

Tabarnak que c'est beau pis excitant. Je ne comprends pas encore tout ce qui se passe et tout ce que je feele, mais ça me plait beaucoup.

« Est-ce que ça va ? Je tape pas trop fort ?

- Non, c'est correct. Esti, j'aime ça.
- Je vois ça.
- J'aime ça avoir mal. Je suis capable d'en prendre quand on baise.
- Je sais. Ayoye, on vient d'ouvrir une nouvelle porte. On vient de débloquer un autre monde. »

On rit. On est surpris·es. On se sert fort l'un·e contre l'autre, on s'embrasse puis on se décolle. Je veux voir à quoi ressemblent ses fesses.

« Oh my god. Elles sont déjà bien rouges. Je t'ai donné quoi, quatre, cinq fessées seulement ? Mes doigts sont incrustés dans ta peau.

- Hey oui. Fais voir les tiennes. Ouais, c'est pareil. C'est malade. »

On n'arrête pas de rire et de se prendre dans nos bras. À un moment, ma blonde recule et me dit :

« Ok, là, on embarque dans douche pis après je te prends en photo.

- Oui, il est déjà huit heures.
- Est-ce que je pourrai prendre en photo tes fesses toutes rouges après te les avoir claquées ?
- T'as envie de ça ?
- Oui.
- Let's go alors. »

On se lave. On met nos crèmes de nuit. Ma blonde met sa chemise, moi, un chandail. Elle me dit de m'asseoir à table avec mon packer entre mes jambes. Je le tiens avec ma main droite en la regardant. Elle me demande d'enlever mon chandail. Une vingtaine de minutes est nécessaire pour prendre la première photo, le temps de trouver le bon éclairage, ma pose et de régler le flash.

« Esti que t'es beau. Ç'a pas d'allure. Tu veux venir sur le lit maintenant ? »

Je m'allonge sur le dos. Elle grimpe sur moi, me frence puis me retourne sur le ventre. Elle caresse et embrasse mes fesses.

« Esti qu'il est beau, ton cul. Je peux-tu le taper ? »

- Oui. »

J'entends sa respiration devenir plus profonde. Elle me claque une première fois. Je la sens se contracter de plaisir dans mon dos. Je souris en même temps que je serre les dents.

« Ouf... J'aime crissement ça. Ok. Elles sont assez rouges là. »

Elle se relève et s'éloigne. Je teste plusieurs positions et différents angles, allongé et à quatre pattes. Elle déclenche le flash alors que j'ai le cul en l'air, la tête tournée vers elle, appuyée contre le matelas.

« Cette photo va être incroyable. » Je me défais de cette position pour m'allonger sur le dos. Elle laisse son appareil sur la table basse et vient me rejoindre sur le lit. Elle me frence en s'allongeant sur moi entre mes jambes. Elle me sert contre elle quelques secondes en respirant fort dans mon cou. Elle le mordille puis me retourne sur le ventre.

« J'aimerais ça continuer à jouer avec tes fesses. Je peux-tu te faire des bisous ? »

- Sur mes fesses ?

- Oui. »

Elle commence avec des petits bisous et des caresses du bout des doigts, puis ses bisous deviennent de plus en plus longs. Elle lèche mes fesses, les pétrit. Sa langue passe dans ma raie, se rapproche de mon anus. J'ai des frissons.

« Est-ce que je peux lécher ton anus ? »

- Oui, mais juste des petits bisous. Je pense pas que j'ai envie de plus ou que t'aïlles dedans.
- Ok, ok. »

Je l'aide à garder mes fesses écartées avec ma main droite alors qu'elle commence à me lécher doucement. Elle alterne entre bisous, petits et gros coups de langue. Ça me plaît bien, finalement, à soir, des plus grosses lèches. Je ferme les yeux. J'apprécie chaque passage sur mon anus, de haut en bas et de bas en haut, de sa langue dure et pointue. Je savoure aussi ceux avec sa langue plate et large. J'adore quand elle appuie sur mon anus avec sa langue et qu'elle bouge sa tête. Ses mains serrent mes fesses, mes hanches et mes cuisses. C'est rendu qu'elle me frenche le cul. Ça me fait capoter. Les frissons se baladent sur mes bras, mon dos et mon cou. J'attrape ses cheveux, les sers et les tire pour appuyer sa tête et sa bouche encore plus fort contre mon cul. Elle me demande si elle peut me reclaquer le cul. Je souffle « oui ». Ses coups sont tout de suite assez forts. Je place un coussin sous mon bassin pour être cambré de façon plus agréable et lui offrir mes fesses. Elle recolle sa bouche sur mon anus, puis me donne plusieurs fessées à la même place. Ma peau pique et chauffe. Sa face tape contre mon cul quand elle me donne ses coups de langue.

« Ton anus s'ouvre. Il me veut en dedans. »

Je tourne la tête et l'observe tripper à baiser mon cul. Elle me regarde, se relève.

« T'es tellement beau. Ça m'excite en crise. »

Elle embrasse mes fesses, mes reins, mon dos, puis ma nuque et reste couchée sur moi quelques secondes. Je sens son cœur battre contre mon omoplate gauche quelques secondes. Je bouge pour me relever. Elle glisse alors et s'allonge sur le dos. Je m'assois à côté d'elle puis je me mets à quatre pattes. Je prends ses seins dans ma bouche. Je suce ses tétons. J'embrasse son ventre, sa chatte brillante et mouillée et son clit énorme, gorgé de sang.

« Donne-moi tes fesses. »

Je monte sur son ventre en reverse cowgirl. Aussitôt, elle me tire pour que je remonte jusqu'à ce que mon cul soit proche de son visage. Elle place des oreillers sous ses épaules et son cou pour être confortable et bien calée pour me lécher. Elle soupire et gémit quand elle passe lentement sa langue de mon clit à mon cul en passant par l'entrée de mon vagin. Elle claque mes fesses après. Je suis secoué et perds l'équilibre. Je me rattrape sur mes poings. D'autres fessées suivent. Je me redresse et libère ma main droite pour caresser sa chatte et son clit.

« Tabarnak que t'es trempé. »

- Mais oui, qu'est ce que tu crois ? Tes grosses fesses dans ma face et ton anus dans ma bouche, c'est hot en esti.
- T'aimes ça ?
- Oh oui. J'adore ça. »

Elle me claque les fesses en accélérant la cadence. Je plonge ma tête entre ses jambes et prends son clit dans ma bouche. Je le lèche, le suce en appuyant autour avec mes lèvres. Elle bouge son bassin, agrippe mes fesses. Son visage au complet tape contre mon cul.

« Oh my god, tu vas me faire venir si tu continues. »

- Oui, vas-y, s'il-te-plait. Viens dans ma bouche.

- Je vais venir. Je viens là, là. »

Je retire ma langue et ma bouche quand son orgasme arrive. Elle crie, me mord les fesses, se tord pendant une quinzaine de secondes. Je lui fais des bisous tout doux à l'intérieur de sa cuisse avant de me relever et de me retourner. On rit.

« Wow, c'était un gros orgasme ça.

- C'était incroyable. Holy fuck.
- Et moi tantôt "Des petits coups de langue, mais pas plus pour aujourd'hui." Ah ah !
- Yo, ton anus avalait ma langue. Elle était aspirée, presque.
- Pis toi qui me tires pour que je m'assoie sur ta face...
- Esti que c'était hot. La plus belle vue possible.
- Pis nous autres, dans la salle de bain, tantôt : "Oh là là, on vient de découvrir qu'on aime, peut-être, un peu, hein, on sait pas encore trop, donner pis recevoir des fessées." Check ce qu'on a fait. On n'a pas commencé doucement, à explorer, tranquillement, par-ci, par-là, de temps en temps. Nan, bim ! C'est parti direct en gros claquage de cul tout rouge.
- Fais voir tes fesses, justement. Ouf, elles sont vraiment rouges et brulantes. Pis, y'a même des petits bleus, je pense.
- Ça m'étonne pas. Tu m'as tapé quand même fort hein.
- Ah, fuck. Ça doit être ma bague. C'est sûr que c'est ma bague.
- Bon, on sait que les prochaines fois, on enlèvera nos bagues. »

Je repense à l'expo d'Evergon qu'on a été voir plus tôt, au musée, alors que je fais le pipi d'après-baise. Voir autant de tapettes nues, des bites, des fesses à la plage, dans les buissons ou dans un studio photo m'a fait tellement de bien. J'étais chez nous, avec ma



famille et mes ami·es. Pourquoi je ne découvre qu'aujourd'hui Evergon et son œuvre alors que ça fait cinquante ans qu'il prend en photo ses ami·es pédales et lui-même, qu'il queerise les classiques de l'esthétique baroque et que son travail est exposé et reconnu à travers le monde ? Comment c'est possible que depuis le temps que j'étudie en lettres et en arts, que j'écris sur les lesbiennes, le queer, les corps et l'érotique, personne ne m'ait jamais présenté Evergon et ses travaux ? Comment ça se fait que je ne suis jamais tombé sur son œuvre ou son nom alors que je m'intéresse full à la crise du sida, que je lis des trucs là-dessus, que je regarde des films et des documentaires ? Je suis sur le cul.

À la fin de l'expo, il y a une plaque dorée sur laquelle sont inscrits les noms de toutes celles et ceux qui sont parti·es durant ses cinquante ans de carrière. En haut de la liste, il y a sa mère. Parmi les trente-neuf autres noms, il y a ceux de ses anciens amants et ami·es. Sur plusieurs encarts descriptifs des œuvres, des phrases du genre étaient écrites : « Il est décédé quelques années plus tard du sida. »

Mes fesses rouges, c'est pour moi, c'est pour ma blonde, c'est pour elleux.

### *L to T (3)*

- je m'appelle n. tout le temps, pronom « il », accords masculins
- je ne suis pas une fille
- je suis une personne trans non binaire agenre
- je m'associe encore au terme « lesbienne » même si c'est moins évident qu'avant, ça reste ma première famille
- je partage majoritairement des memes lesbiens sur mon facebook
- je ne traîne plus avec certaines amies gouines, d'une autre génération, qui continuent de me mégenrer et qui ne se reprennent pas entre elles quand elles se trompent
- je n'assume plus le genre des personnes en me fiant à leur apparence
- j'ai une famille d'adelphes
- je n'ai plus de strap-on, j'ai mes bites
- j'adore me faire sucer
- j'adore me faire enculer
- je watch presque exclusivement de la porn gay
- une vraie barbe et une voix grave me plairaient bien
- j'aime toujours autant les Vans, les converses et les casquettes. j'en trouve toujours quand je vais faire un tour dans les friperies
- tous les crushs sur lesquels j'ai écrit ne font plus partie de mon quotidien
- j'ai supprimé plusieurs phrases que j'avais écrites il y a plusieurs années dans quelques documents Word et carnets de notes : impossible d'assumer certains propos transphobes et fucking straights ; pendant ma maîtrise, j'ai au moins eu le temps d'apprendre plein de mots et de me remettre en question
- je me fais chier et je soupire souvent devant *The L Word* : svp, les personnes qui écrivent les scripts, faites découvrir le polyamour à shane pour qu'elle réfléchisse au fait qu'elle peut vivre autre chose que de la monogamie et qu'elle fasse du travail sur elle-même pour arrêter de chier absolument toutes ses relations intimes et amoureuses

- j'ai compris qu'être queer est une identité politique et une posture, une lutte de chaque instant
- dans les endroits publics, je ne sais plus dans quelles toilettes aller
- je continue à aller dans les vestiaires des « filles » parce que j'ai toujours des seins, parce que mon packer ne peut pas aller dans le hammam (il fondrait), et parce que personne ne voit mon dick clit
- le bar karaoké où on allait tout le temps est maintenant fermé
- j'expérimente le polyamour : je n'ai jamais autant baisé
- j'expérimente le polyamour : je me demande comment faire rentrer en vingt-quatre heures le gym, le sommeil, la baise, le travail sur ma maîtrise, les vingt minutes au hammam après le gym, les deux heures quotidiennes pour regarder des vidéos de muscu, de soccer, de rap, faire l'épicerie, prendre des nouvelles et répondre à mes ami-es par messages, préparer les repas et les manger pis prendre soin de mes relations intimes et amoureuses, être présent pour mes partenaires, les écouter activement et les rassurer
- j'expérimente le polyamour : je dépense des centaines de dollars en bites, packers, boxers et sets de draps
- j'expérimente le polyamour : yo, je suis fatigué, épuisé plus précisément, de me regarder en face pis de voir mes belles facettes, ok, ça c'est le bout le fun, c'est good, mais je vois aussi tous les trous noirs de mon cœur, toutes mes blessures pas encore guéries, mes dix-mille mécanismes de défense et mes millions d'envies, de pulsions d'autosabotage
- j'expérimente le polyamour : je n'ai jamais donné ni reçu autant de caresses, de câlins et de bisous
- j'expérimente le polyamour : je ne fais plus d'insomnie. je ne dors plus tout seul

### Chansons citées

Chao, Manu (1990). *Pas assez de toi* [enregistrement sonore], Patchanka & BMG Rights Management, France, <https://www.youtube.com/watch?v=eSxoxqDB0OI> , 2min15, (consulté le 1<sup>er</sup> janvier 2023).

Lavoine, Marc, Patrice Mithois, Fabrice Aboukler (1988). *Qu'est-ce que t'es belle*, [enregistrement sonore], AVREP, Polygram, France, <https://www.youtube.com/watch?v=cboabrMtsqg>, 4min40, (consulté le 1<sup>er</sup> janvier 2023).

## CONCLUSION

Ma création a suivi une trajectoire de plus en plus queer et trans durant mon parcours à la maîtrise. Je me suis davantage tourné vers des textes, des œuvres et des événements artistiques allant au-delà de la binarité des genres et de son influence dans les représentations de la sexualité. Des cabarets postpornos, près de chez moi, en région, présentant des performances de nombreux artistes queers locaux et de Montréal m'ont grandement inspiré. Ils m'ont poussé à me concentrer sur la postpornographie et l'autopornification dans mon écriture ainsi que dans mes lectures, notamment celles des *Carnets de l'underground* de Gabriel Cholette et de Guillaume Dustan et de l'entièreté de l'œuvre de Guillaume Dustan. L'autopornification m'a permis de prendre la place qui m'était due. J'ai pu proposer ma vision et une version inédite du sexe queer lesbien en inscrivant mon travail dans une mouvance queer, trans et postpornographique et ainsi, étouffer le système de hiérarchie sexuelle. *Courbes* est soutenu par les notions d'agentivité sexuelle, de consentements, de continuum lesbien. Comme Archet qui multiplie les fragments dans le *Carnet écarlate* et enchaîne les projets littéraires, en ligne ou publiés, pour écrire le sexe, j'ai écrit dans différents formats. Je ne pouvais exprimer ma subjectivité queer lesbienne que dans la pluralité et l'abondance des textes, des temporalités, des situations, des conversations et des tons.

À l'origine, je voulais écrire une autothéorie. Cependant, il me faut encore du temps, de la pratique et du recul pour trouver le bon ton. Dans *Courbes*, les passages plus réflexifs et introspectifs sont éparpillés, plus dilués et succincts que ceux présents dans *Les Argonautes* ou *Testo Junkie*.

Ces changements et cette évolution, dans ma création comme dans mon existence, m'ont éloigné des textes féministes et lesbiens. J'ai limité mon exploration des travaux universitaires comme des fictions traitant de ces sujets pour éviter et me protéger des propos essentialistes, binaires et, dans le pire des cas, des propos transphobes, disséminés et banalisés des TERFS (*Trans-Exclusionary Radical Feminist* ou « féministes radicales excluant les personnes trans »). Je le rappelle : mon féminisme est queer et intersectionnel.

La partie recherche de ce mémoire est une exploration des univers de Nelson et d'Archet. En aucun cas tous les thèmes, personnages, citations, détails des structures de chaque spirale de pensée chez Nelson ou de chaque fragment archéen ne pouvaient être abordés ici, dans les limites paginales de l'exercice. J'ai choisi de me concentrer sur les notions qui m'intéressaient particulièrement et qui me paraissaient essentielles et nécessaires à découvrir pour apprivoiser ces deux œuvres. J'ai cité les textes de mon corpus ainsi que ceux des auteurices convoqué·es pour les définitions et les concepts nécessaires à mes recherches de manière extensive, les laissant se répandre et s'étaler dans mo, propre texte. J'ai voulu, à l'instar de Nelson, accorder une place notable aux voix et aux travaux des autres dans ma partie recherche. J'ai utilisé aussi, de temps à autre, un ton, un canevas et une suite dans les idées plus libres et spontanés, plus ou moins essayistiques, pour reprendre les idées de Landry, pour tenter de courber, très légèrement, les règles établies de l'exercice de la maîtrise.

Initialement, j'ai présenté les notions s'appliquant aux deux ouvrages du corpus. Les définitions du queer et du lesbianisme par Sedgwick et Drouin m'ont permis de décrire ma vision du spectre queer lesbien. Ce spectre, radical, politique, opposé à toute forme d'oppression issue des institutions patriarcales et capitalistes vise la destruction des catégories identitaires fixes hétérocisnormatives. La performativité du genre proposée par Butler montre, justement, que les catégories de genre et d'orientation sexuelle n'ont rien de naturel ni d'immuable. La resignification des termes par le langage est une sortie possible de ces ordres hétérocisnormatifs. Le queer appliqué en littérature donne l'opportunité aux

personnes marginalisées de faire part de leurs expériences dans des formes et des tons plus libres et fluides (Noël). Ces auteurices refusent les catégories identitaires et les normes littéraires comme la linéarité du temps et l'épanouissement personnel (Lessard Morin). La subjectivité des auteurices queers occupe une place prépondérante dans la littérature queer, car elle contribue à la remise en question des héritages sociétaux et universitaires hétérocisnormatifs. Le queer en littérature laisse place à des voix souvent tues et ignorées qui se font alors entendre, ce qui engendre de nouveaux discours et de nouveaux savoirs (Landry). Les explorations littéraires queers mettent à mal les conceptions littéraires universitaires et capitalistes productivistes.

Dans la partie consacrée à Nelson, je me suis penché particulièrement sur la posture de l'auteurice, son rapport à l'écriture et à sa subjectivité dans un genre littéraire connaissant de plus en plus de succès ces dernières années surtout auprès des femmes et des personnes queers l'autothéorie. Ce type d'écrit rassemble les éléments du queer en littérature présentés plus haut. Le vécu personnel des auteurices, leurs réflexions et leurs expérimentations corporelles se confrontent aux idéologies contemporaines et classiques et permettent la création de nouveaux imaginaires et savoirs (Desruisseaux, Preciado). Dans son autothéorie, Nelson superpose les couches de réflexion et de paroles. Elle se situe du côté de la redite, des retours, des fragments et des bribes, de l'adaptation, de l'exploration, de l'irrésolution et de la prospection. Elle cherche la justesse au milieu des mots, les siens et ceux des figures intellectuelles et de ses *many-gendered mothers of my heart* par le biais d'un dispositif citationnel qui encourage l'égalité des voix et des savoirs et remet en question la façon académique d'introduire les citations (Landreville). Nelson valorise l'apport des multiples relations qu'elle entretient qui participent à son bonheur et à son épanouissement. Elle laisse les personnes concernées ou convoquées, comme Sedgwick, Butler ou Harry s'exprimer sur leurs différentes réalités. Nelson écrit et vit l'éthique du *care*, de la sollicitude (Rigaud, Laugier). L'affectivité et les sentiments qu'elle porte envers les personnes qu'elle invite dans son récit sont mis en valeur. L'exemple le plus manifeste est l'amour que Nelson porte à Harry. La constellation des relations de Nelson lui permet de réfléchir à l'identité, au genre et à son impact dans le langage (Sedgwick, Barthes et le

Neutre) ainsi que dans le quotidien (Butler). Nelson rend compte de son expérience corporelle tout au long de sa grossesse, de nombreux problèmes, conflits et non-sens, causés et entretenus par le système hétérocisnormatif, mais, avec l'espoir que les choses changent grâce à la célébration et à la mise en avant de l'attention à l'autre, de la patience, du travail réflexif, du changement continu et de la diversité.

Dans la partie consacrée à Archet, j'ai défini ce qu'était une fiction et une fonction auctoriale (Monjour) et montré comment Archet crée la sienne grâce à ses publications sur Internet, mais aussi grâce au paratexte du *Carnet écarlate*. Cette fiction auctoriale permet de créer un pacte avec le lectorat : les identités des personnages sont et resteront floues tout au long du *Carnet écarlate*, malgré les prénoms utilisés interchangeablement et dispensables. J'ai étudié l'érotisme lesbien quant à la figure de l'autrice, à la structure du *Carnet* et à la représentation des personnages. Je me suis inspiré du concept de *continuum lesbien* d'Adrienne Rich et du principe d'agentivité des femmes dans leur sexualité, des éléments permettant de mettre à mal, voire de détruire ce que Gayle Rubin appelle le système de hiérarchie sexuelle. J'ai pu constater qu'il suffit d'ouvrir le *Carnet écarlate* et de lire une page pour se rendre compte de l'immensité des scènes, sujets, jeux, objets, désirs et plaisirs sexuels écrits et magnifiés par Archet. Par son anticonformisme vis-à-vis de la société hétéronormative, patriarcale et capitaliste, la production littéraire archéenne, plus particulièrement celle du *Carnet écarlate*, s'apparente au queer et à la postpornographie féministe définie par Bourcier et Borghi. Archet fait acte de résistance et crée une vision de la sexualité lesbienne en marge de toute norme ou de schéma préconçu. Elle écrit la multiplicité des femmes exprimant leur agentivité sexuelle (Lavigne), des corps, des pratiques et des plaisirs échappant à toute normalisation et à l'unicité. La posture d'autrice d'Archet, son autopornification (Bourcier) et la multiplicité des différentes narrations, des identités, des voix et des temporalités participent à la non-résolution des identités de chaque personnage du *Carnet écarlate*, sans pour autant entraver la lecture et sa compréhension. L'érotisme lesbien d'Archet peut être résumé par un fragment du *Carnet écarlate* qui pourrait d'ailleurs être le titre de l'entièreté de l'œuvre littéraire archéenne : « Ni dieu, ni maître, ni petite culotte » (*CE*, p. 106).



Comme nous l'avons vu plus haut, les productions de Nelson et d'Archet partagent de nombreux points communs en ce qui concerne la volonté de bouleverser les formes littéraires canoniques et la place prédominante des autrices dans leurs textes. Leurs œuvres bousculent les codes hétérocisnormatifs patriarcaux en magnifiant l'intime. D'un point de vue thématique, Nelson et Archet se rejoignent sur l'écriture du plaisir et, l'expérimentation corporelle et sexuelle, plus particulièrement sur ce qui touche l'anus et le sexe anal. Nelson, et Archet, créent de nouveaux espaces imaginaires, littéraires, mais aussi concrets dans leur quotidien, en questionnant et en démystifiant des tendances et des habitudes. Ces terrains expliquent la production du pouvoir et dénaturent le sexe, le genre et la sexualité. Ces cocons, en dehors de l'hétérocisnormativité, permettent l'instabilité, l'exploration, la mobilité et la réappropriation des corps, des situations et des pratiques.

## BIBLIOGRAPHIE ET OUVRAGES CONSULTÉS

### *Corpus principal :*

ARCHET, Anne (2017), *Le carnet écarlate : fragments érotiques lesbiens*, remue-ménage.

NELSON, Maggie (2017), *Les Argonautes*, Tryptique.

### *Références :*

#### *Autour des Argonautes :*

CLARE, Ralph (2020), « Becoming Autotheory », *Arizona Quarterly : A Journal of American Literature, Culture, and Theory*, vol. 76, n° 1, p. 85-107, [en ligne] <https://muse.jhu.edu/article/754798>.

COLLINS, Katie (2019), « The Morbidity of Maternity: Radical Receptivity in Maggie Nelson's *The Argonauts* », *Criticism*, vol. 61, n° 3, p. 311-334.

COOKE, Verity (2017), « From Micro to Macro: Anecdote and Citation in Maggie Nelson's *The Argonauts* », A treatise submitted in partial fulfilment of the requirements for the degree Bachelor of Arts (Honours), University of Sydney.

DICINOSKI, Michelle (2017), « Wild associations : Rebecca Solnit, Maggie Nelson and the lyric essay », *Issues*, n° 39, [en ligne] <http://www.textjournal.com.au/speciss/issue39/Dicinoski.pdf>.

DeWITTE, Annie (2018), « What's Queer Form Anyway? An Interview with Maggie Nelson », *The Paris Review*, [en ligne] <https://www.theparisreview.org/blog/2018/06/14/an-interview-with-maggie-nelson/>.

*Essaydaily* (2015), « Queer Essay Interviews : Maggie Nelson », [en ligne] <https://www.essaydaily.org/2015/05/queer-essay-interviews-maggie-nelson.html>.

JENKINS, Emma (2016), « Body Doubles : Uncertain Ontologies in Contemporary Experimental Women's Life Writing », A thesis in fulfilment of the requirements for the degree of Doctor of Philosophy, University of New South Wales.

LANDREVILLE, Mélanie (2017), « Lire *Les Argonautes* de Maggie Nelson et faire partie du monde ». *Postures*, n° 30, [en ligne] <http://revuepostures.com/fr/articles/landreville-30>.

LÉVÊSQUE-JALBERT, Émile (2020), « “This is not an autofiction” : Autoteoría, French Feminism, and Living in Theory », *Arizona Quarterly : A Journal of American Literature, Culture, and Theory*, vol. 76, n° 1, p. 65-84.

LOVE, Heather (2018), « Playing for Keeps », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 25, n° 2, p. 257-272.

McCARY, Micah (2015), « Riding the Blinds », *Los Angeles Review of Books*, [en ligne] <https://lareviewofbooks.org/article/riding-the-blinds>.

MITCHELL, Kaye (2018), « Feral with Vulnerability », *Angelaki*, vol. 23, n° 1, p. 194-198, [en ligne] <https://doi.org/10.1080/0969725X.2018.1435398>.

SILBERGLEID, Robin (2016), « In Pieces: Fragmentary Meditations on Queer Mother Memoirs and Maggie Nelson's *The Argonauts* », *Genders*, [en ligne] <https://www.colorado.edu/genders/2017/04/19/pieces-fragmentary-meditations-queer-mother-memoirs-and-maggie-nelsons-argonauts>.

STACEY, Jackie (2018), « On being a good-enough reader of Maggie Nelson's *The Argonauts* », *Angelaki*, vol. 23, n° 1, p. 204-208, [en ligne] <https://doi.org/10.1080/0969725X.2018.1435402>.

### **Autour d'Archet :**

ARCHET, Anne, *Flegmatique, le blogue flegmatique d'Anne Archet*, [en ligne] <https://flegmatique.net/about/>.

ARCHET, Anne, *Anne Archet, héroïne sans emploi*, [en ligne] <https://archet.net/about/>.

ARCHET, Anne (2017), *Amants, catalogues déraisonnés de mes coïts en sept cents quarante et une pénétrations*, Remue-ménage.

ARCHET, Anne (2017), *Vie de licorne*, [en ligne] <https://viedelicorne.blog/2017/05/16/episode-1/>.

ARCHET, Anne (2020), *Perdre haleine : Phrase autoérotique*, éditions du remue-ménage.

ARCHET, Anne (2022), *Le vide : mode d'emploi. Aphorismes de la vie dans les ruines*, Lux, coll. « Lettres libres ».

ARCHET, Anne (2023), *Le carnet incarnat*, [en ligne] <https://incarnat.blog/>.

CHUNG, Chris (2023), *Configurations du sujet lesbien chez Colette, Violette Leduc, Jovette Marchessault et Anne Archet*, (University of Toronto) [en ligne] [https://tspace.library.utoronto.ca/bitstream/1807/128114/3/Chung\\_Siong\\_Fah\\_Christina\\_N\\_ewk-Tchin\\_202306\\_PhD\\_thesis.pdf](https://tspace.library.utoronto.ca/bitstream/1807/128114/3/Chung_Siong_Fah_Christina_N_ewk-Tchin_202306_PhD_thesis.pdf).

## **Butler :**

BARIL, Alexandre (2007), « De la construction du genre à la construction du “sexe” : les thèses féministes postmodernes dans l’œuvre de Judith Butler » *Recherches féministes*, vol. 20, n° 2, p. 61-90 [en ligne] <https://doi.org/10.7202/017606ar>.

BUTLER, Judith (2005 [1990]), *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l’identité*, trad. De C.Kraus, La Découverte.

BUTLER, Judith (2005a), *Humain, inhumain. Le travail critique des normes. Entretiens*, Traduction de J. Vidal et C. Vivier, Amsterdam.

BUTLER, Judith (2006 [2004]), *Défaire le genre*, trad. de M. Cervulle, Amsterdam.

BUTLER, Judith (2019), *Ces corps qui comptent, de la matérialité et des limites discursives du sexe*, trad. de C. Nordmann, Amsterdam.

BUTLER, Judith et Gayle Rubin (2002), *Marché au sexe*, trad. de É. Sokol et F. Bolter, EPEL, coll. « Les grands classiques de l’érotologie moderne ».

## **Lesbianisme, féminisme, sexualité, queer et genre :**

S. a, *Éditions du remue-ménage* [en ligne] <https://www.editions-rm.ca/>.

ALLISON, Dorothy (2015 [1994]), *Peau. À propos de sexe, de classe et de littérature*, éditions Cambourakis.

AHMED, Sara (2012), « Les rabat-joie féministes (et autres sujets obstinés) », trad. d’O. Bonis dans *Cahiers du Genre*, vol. 53, n° 2, p. 77-98, [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2012-2-page-77.htm#no1>.

BARMAK, Sarah (2020), *Jouir : en quête de l’orgasme féminin*, Zone.

BOICLAIR, Isabelle, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard (2020), *QuébeQueer*, Presses Universitaires de Montréal; coll. « Nouvelles études québécoises ».

BORGHI, Rachèle (2013), « Post-porn », *Collège international de Philosophie*, [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2013-3-page-29.htm>.

BOURCIER, Sam (2019), *Queer zones : la trilogie*, Amsterdam.

BOURCIER, Sam (2005), « La postpornographie », dans Philippe Di Folco, *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, Presses universitaires de France, p. 380.

CERVULLE, Maxime, Françoise Duroux et Lise Gagnard (2009), « “À plusieurs voix” Autour de Teresa de Lauretis. *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg* », *La Découverte*, n° 57, p. 138-154.

CHAMBERLAND, Line (1997), « Présentation : du fléau social au fait social. L'étude des homosexualités », *Sociologie et sociétés*, vol. 29, n° 1, p. 5-20, [en ligne] <https://doi.org/10.7202/001128ar>.

CHETCUTI, Natacha et Céline Perrin (2002), « Au-delà des apparences. Système de genre et mises en scène des corps lesbiens », *Nouvelles questions féministes*, vol. 21, n° 1, p. 18-40.

COTTON, Nicolas (2016), « Du performatif à la performance : la “performativité” dans tous ses états », *Sens public*, [en ligne] <https://doi.org/10.7202/1044398ar>.

DAWSON, Nicholas, Pierre-Luc Landry et Karianne Trudeau Beaunoyer (2021), *Se faire éclaté-e, expériences marginales et écritures de soi*, Nota bene; coll. « Indiscipline ».

DE LAURETIS, Teresa (1991), « Queer Theory : Lesbian and Gay Sexualities. An Introduction », *Differences*, vol. 3, n° 2, p. 3-28.

DE LAURETIS, Teresa (2007), *Théorie queer et cultures populaires : de Foucault à Cronenberg*, trad. de Bourcier, La Dispute, coll. « Le genre du monde ».

DESPENTES, Virginie (2006), *King Kong Théorie*, Grasset.

DESRUISSEAU, Francis (2022), « Matière trouée suivi de *S'autothéoriser : imaginaire du corps dans Testo Junkie* de Paul B Preciado », Mémoire de maîtrise, Université McGill.

DROUIN, Marie-Philippe (2022), *Des mots pour exister, Nommer les identités, les familles et les réalités LGBT+*, Coalition des Familles LGBT+, Québec.

ECARNOT, Catherine (2012), « Monique Wittig : *Le chantier littéraire et le métier d'écrivain* », *Nouvelles questions féministes*, n° 31, p. 141-144, [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2012-1-page-141.htm>.

FOUCAULT, Michel (1994 [1976]), *Histoire de la sexualité. I. La volonté de savoir*. Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires ».

FOURNIER, Lauren (2017), « Auto-Theory as an Emerging Mode of Feminist Practice Across Media », *YorkSpace*, [en ligne] <https://yorkspace.library.yorku.ca/xmlui/handle/10315/33700>.

GÉRARDIN-LAVERGE, Mona (2018), « C'est en slogant qu'on devient féministe. Hétérogénéité du genre et performativité insurrectionnelle », *Semen*, n° 44, [en ligne] <https://doi.org/10.4000/semn.10779>.

- HALBERSTAM, Judith [Jack] (2011), *The Queer Art of Failure*, Duke University Press.
- KOSOFKY SEDGWICK, Eve (2008 [1990]), *Épistémologie du placard*, trad. de M.Cervulle, Amsterdam.
- LAMBERT, Kevin (2017), *Par-delà tous les genres : queering Victor-Lévy Beaulieu*, suivi de *Querelle de Roberval* (roman), Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
- LAMBERT, Kevin (2020), « Défaire le genre (et le sexe, le capitalisme, le corps, l'identité, la nation...) », *Spirale*, n° 271, p. 62-65.
- LAMOUREUX, Diane (2003), « De la tragédie à la rébellion : le lesbianisme à travers l'expérience du féminisme radical », *Tumultes*, n° 21-22, p. 251-263, [en ligne] <https://www.cairn.info/revue-tumultes-2003-2-page-251.htm>.
- LAVIGNE Julie (2023), « De l'autoportrait à l'autopornographie : une généalogie d'une pratique féministe et queer », *Espace* n° 134.
- LAVIGNE Julie, Myriam Le Blanc Elie et Sabrina Maiorano (2019), « Agentivité sexuelle des femmes dans les films pornographiques critiques réalisés par des femmes », GLAD ! [en ligne] <https://doi.org/10.4000/glad.1476>.
- LANDRY, Pierre-Luc (2017), « Littérature queer. Le refus du ghetto et des regroupements vaseux », *Nuit blanche*, n° 147, p. 34–38.
- LANDRY, Pierre-Luc (2019), « L'essai littéraire queer en recherche-crédation », dans *Explorer, créer, bouleverser, L'essai littéraire comme espace de recherche-crédation*, sous la direction de Kateri Lemmens, Alice Bergeron et Guillaume Dufour-Morin, Nota bene, coll. « La ligne du risque ».
- LANDRY, Vincent (2013), « Autofiction théorique queer : Mélange(s) dans le(s) genre(s) », [en ligne] [https://savoirs.usherbrooke.ca/bitstream/handle/11143/8374/15\\_landry\\_autofiction\\_theorique\\_queer.pdf?sequence=1&isAllowed=y](https://savoirs.usherbrooke.ca/bitstream/handle/11143/8374/15_landry_autofiction_theorique_queer.pdf?sequence=1&isAllowed=y).
- LANDRY, Vincent (2013), *L'autofiction théorique chez Virginie Despentes, Wendy Delorme et Beatriz Preciado : un genre trouble*, Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke.
- LESSARD MORIN, William (2020), *Fuck l'avenir*, précédé de *L'identité morcelée : construction du sujet queer*, Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Chicoutimi.
- LQ (2020), « Kevin Lambert, écrire queer », n° 178.
- MAVRIKAKIS, Catherine (2015), « Faut-il beaucoup aimer les femmes ? », *Liberté*, p. 26-29.

- MONJOUR, Servane (2015), « Dibutade 2.0 : la “femme-auteur” à l’ère du numérique », *Sens public*, [en ligne] <https://doi.org/10.7202/1043638ar>.
- NOËL, Alex (2021), « Appeler la tornade », *Se faire éclaté-e*, Montréal, Nota bene, coll. « Indiscipline », p. 51-72.
- PRECIADO, Beatriz [Paul] (2000), *Manifeste contra-sexuel*, Balland.
- PRECIADO, Beatriz [Paul] (2003a), « Il faut queeriser l’université », *Rue Descartes*, n° 40, « *Queer* : repenser les identités », p. 79-83.
- PRECIADO, Beatriz [Paul] (2003b), « Multitudes queer. Notes pour une poli-tique des “anormaux” », *Multitudes*, n° 12, p. 18.
- PRECIADO, Beatriz [Paul] (2008), *Testo junkie : sexe, drogue et biopolitique*, Grasset.
- PRECIADO, Paul. B (2019), *Un appartement sur Uranus*, Grasset.
- RICH, Adrienne (1981), « La contrainte à l’hétérosexualité et l’existence lesbienne », *Nouvelles questions féministes*, n° 1, p. 15-43.
- RIGAUD, Antonia (2020), « Intimité et éthique du *care* dans *Les Argonautes* de Maggie Nelson », *Textes et contextes*, n 15-2, [en ligne] <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=2911>.
- RUBIN, Gayle (1998 [1975]), « L’économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Les Cahiers du CEDREF*, n° 7, p. 3-81.
- RUBIN, Gayle (2010 [1984]), « Penser le sexe », *Surveiller et jouir : anthropologie politique du sexe*, EPEL, p. 135-209.
- SAVINEL, Christine (2016), « De l’abstrait à l’intime, la folie de l’impersonnel », *L’impersonnel en littérature*, de Hélène Aji, Anthony Larson, Brigitte Félix, et al, Presses Universitaires de Rennes, p. 181-198, [en ligne] <https://books.openedition.org/pur/29942?lang=fr>.
- SAVINEL, Christine (2016), « De l’abstrait à l’intime, la folie de l’impersonnel », *L’impersonnel en littérature*, de Hélène Aji, Anthony Larson, Brigitte Félix, et al, Presses Universitaires de Rennes, p. 181-198, [en ligne] <https://books.openedition.org/pur/29942?lang=fr>.
- SZYMCZAK, Marion (2022), « Découverte et analyse du queer dans *Le carnet écarlate : fragments érotiques lesbiens*, d’Anne Archet », dans *Traversée des siècles, trajectoires de la recherche*, Tangence, coll. « Emergence », [en ligne] <https://tangence.uqar.ca/produit/traversee-des-siecles-trajectoires-de-la-recherche/>.
- WITTIG, Monique (2001 [1992]), *La pensée straight*, Balland.